
U d'/of OTTAWA
39003002372497



#/14 31-2

THEATRE

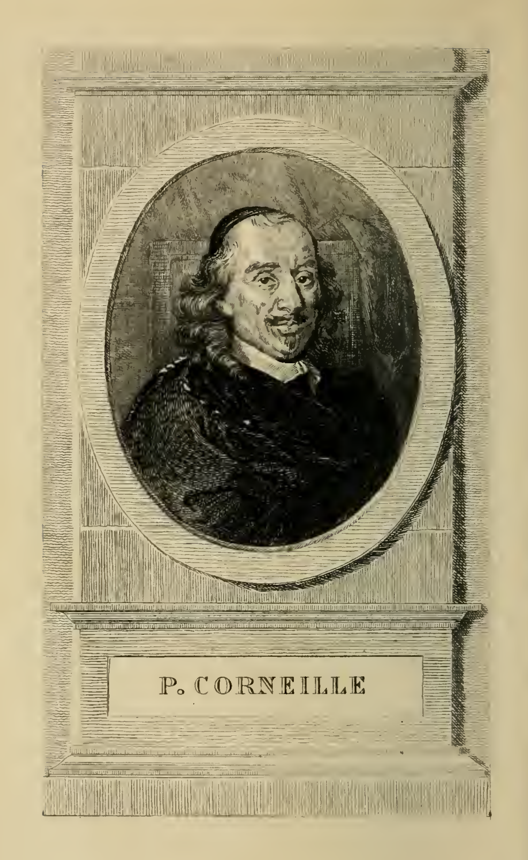
DE

P. CORNEILLE

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 exemplaires sur papier Whatman.
50 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.


P. CORNEILLE

THEATRE

DE

P. CORNEILLE

Texte de 1682

AVEC NOTICE ET NOTES

PAR

ALPHONSE PAULY

TOME PREMIER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31





AVERTISSEMENT.



ETTE édition du Théâtre de P. Corneille est la réimpression de celle qu'il donna en 1682, deux ans avant sa mort ; c'est le texte définitif de toutes ses œuvres dramatiques, avec le système orthographique innové par le poëte, système sanctionné depuis par l'usage dans presque tous les cas, et dont plusieurs membres de l'Académie française proposèrent l'adoption officielle[1].

1. *Observations de l'Académie françoise touchant l'orthographe,* rédigées par Mézeray et soumises, en 1673, à l'examen de plusieurs académiciens.

Fidèle au plan de nos autres publications, nous avons reproduit ce texte aussi exactement que possible. Cette édition de 1682 *étant des plus défectueuses au point de vue typographique, nous avons dû faire disparaître toutes les fautes d'impression dont elle fourmille, rétablir les vers passés, corriger les mots estropiés et remplacer les expressions impropres que des compositeurs négligents ont laissé passer. Nous ne nous sommes toutefois permis aucun changement sans y être autorisé par la rédaction de Corneille dans les impressions antérieures; et, à part les coquilles typographiques incontestables, nous n'avons jamais manqué de mentionner nos corrections dans les notes.*

Les imprimeurs ayant eu également de la peine à s'accoutumer au système orthographique dont Corneille a exposé les règles principales dans son avis au lecteur, et n'ayant pas ſuivy ce nouvel ordre ſi ponctuellement, qu'il ne s'y ſoit coulé des fautes, *d'après l'aveu du poëte qui termine par cette prière au lecteur :* Vous me ferez la grace d'y suppléer [1], *il devenait nécessaire de tenter une révision complète, d'après les*

1. Avis au lecteur, p. 10.

règles indiquées par l'auteur et d'après l'orthographe adoptée par lui.

Contrairement à nos habitudes, nous ne donnerons aucune variante. Elles sont tellement nombreuses et tellement considérables que nous ne pourrions les reproduire toutes, même en collationnant seulement l'édition originale de chaque pièce. Un choix des variantes d'un grand intérêt historique ou littéraire nous paraît offrir peu d'avantages et avoir beaucoup d'inconvénients ; nous préférons nous abstenir cette fois et réserver ce travail pour l'édition des Œuvres complètes qui doit faire partie de la Collection Lemerre.

A. P.







NOTICE

SUR

PIERRE CORNEILLE.



NE notice sur Pierre Corneille est-elle bien nécessaire en tête d'une nouvelle édition de son Théâtre? « Corneille, a-t-on dit[1], ne brilla qu'au théâtre. C'est là qu'il faut chercher sa vie, ce qu'on a trop négligé jusqu'ici de faire dans ses biographies ; » et l'on peut répéter

1. *Encyclopédie des gens du monde,* article de Villenave.

avec Guizot [1] : « Jusqu'à Racine, l'histoire du théâtre est tout entière dans Corneille ; l'histoire de Corneille est tout entière dans ses ouvrages. » En effet quel intérêt réel peuvent offrir les menus détails de cette existence si paisible qui s'écoula, sans grande agitation extérieure, en commun avec la famille de son frère Thomas ? De plus la biographie du créateur de la poésie dramatique en France a été trop souvent et trop complètement écrite pour que l'on puisse espérer un travail nouveau et intéressant.

On ne devra donc point être surpris si nous sommes encore plus concis que dans nos publications précédentes, et si notre notice ressemble à ces articles des Dictionnaires historiques destinés à rafraîchir la mémoire de ceux qui ont oublié et à instruire ceux qui sont restés dans une complète ignorance sur des sujets généralement connus.

Pierre Corneille naquit à Rouen, rue de la Pie, le 6 juin 1606, de Pierre Corneille, maître particulier des eaux et forêts en la vicomté de Rouen, et de Marthe Le Pesant : il fut l'aîné de sept enfants, dont le dernier vint au monde

1. *Corneille et son temps*, nouvelle édition, 1866, p. 198.

23 ans plus tard. Après de brillantes études au collège des Jésuites de Rouen, où il obtint plusieurs prix [1], il se livra à l'étude du droit et se fit recevoir avocat en 1624. Sa première plaidoirie n'ayant pas réussi, probablement à cause du « peu de netteté de sa prononciation, » suivant Fontenelle, il renonça au barreau ; mais, en 1628, son père lui acheta les charges d'avocat du roi aux sièges généraux de l'amirauté et des eaux et forêts de la Normandie, en la table de marbre du Palais à Rouen, « fonctions honorables, peu exigeantes et assez lucratives, » d'après Taschereau.

Les historiens de Corneille ne sont pas d'accord sur ses débuts poétiques : ils hésitent entre une traduction en vers d'un morceau de

1. Un de ces prix se trouve à la Bibliothèque nationale parmi les volumes exposés dans la Galerie Mazarine. C'est un Hérodien imprimé à Lyon en 1611, volume in-8°, aux armes du duc de Luynes, donné à Corneille le 12 février 1618 comme second prix de poésie latine dans la classe de troisième. Un autre prix, remporté en 1620, la *Notitia vtraqve dignitatvm, cvm orientis, tvm occidentis... Lugduni, 1608,* figure sous le n° 969 du *Catalogue des principaux livres de la bibliothèque de feu M. Villenave, Paris, 1848 ;* c'était un volume in-fol., relié aux armes d'Alphonse Ornano, lieutenant-général au gouvernement de Normandie.

la Pharsale, des compositions en vers latins, des pièces galantes qu'il brûla deux ans avant sa mort, les *Mélanges poétiques* publiés à la suite de *Clitandre,* et le *Sonnet* fait soit pour Marie Courant, devenue plus tard Mme du Pont, qu'il avait connue pendant son séjour au collège, soit pour Mlle Milet dont il aurait donné le nom à sa première comédie *Mélite.*

Cette pièce, d'après Édouard Fournier [1], « ne fut d'abord qu'un simple sonnet inspiré par une personne aimée. Il courut la ville et eut tant de succès que Corneille voulut le rendre public, c'est-à-dire le faire entendre sur un théâtre. Il fallait une pièce pour cela : il l'écrivit, en prenant pour thème une aventure galante qui de compagnie avec le sonnet qu'il sut y enchasser, fit grand bruit dans les entretiens du monde rouennais. » *Mélite,* jouée à Paris en 1629, produisit d'abord peu d'effet ; mais elle obtint ensuite un succès *prodigieux* qui appela l'attention publique sur le jeune provincial de 23 ans dont le premier essai dramatique était un triomphe. Ce brillant

1. Notes sur la vie de Corneille, en tête de : *Corneille à la butte Saint-Roch,* p. IX.

début décida de l'avenir de Corneille : il consacra dès lors son temps et ses soins au théâtre. Aussi lui voit-on donner successivement *Clitandre* (1632), *La Veuve* (1633), *La Galerie du Palais* (1634), *La Suivante* (1634), et *La Place royale* (1634).

Les relations de notre poète avec le cardinal Richelieu commencèrent en 1633. Le roi, la reine et le Cardinal étant venus aux eaux de Forges, l'archevêque de Rouen, François de Harlay de Champvallon, demanda à Corneille de composer des vers en l'honneur de ces augustes visiteurs. La pièce de vers latins faite à cette occasion le mit en rapport avec le Cardinal, qui voulut l'adjoindre aux poëtes chargés de travailler sous sa direction. Ce genre de collaboration ne pouvait convenir au caractère indépendant de Corneille; aussi ne tarda-t-il pas à trouver un prétexte pour retourner à Rouen s'occuper de ses propres œuvres.

Cette conduite déplut au Cardinal qui en garda longtemps rancune à son ancien collaborateur ; jamais les vers de Corneille ne furent payés au poids de l'or comme ceux de Colletet. Il n'eut pas lieu toutefois de regretter ce qu'il avait fait : ses nombreux succès le dédomma-

gèrent bien de la perte d'un protecteur qui lui aurait vendu un peu trop cher ses faveurs et lui aurait fait partager l'oubli attaché aux noms des auteurs des *Thuileries,* de *L'Aveugle de Smyrne* et de *La grande Pastorale.* Ne serait-ce pas la secrète influence du Cardinal qui amena l'accueil glacial fait à la tragédie de *Médée* (1635), et l'enthousiasme outré excité par l'*Illusion comique* (1636), « cet étrange monstre », suivant l'expression de l'auteur ?

L'apparition du *Cid* (1636) fut saluée d'un cri d'enthousiasme. Les fureurs comiques de Scudéry, la jalousie « enragée » [1] de Richelieu, les taquineries, *par ordre,* de l'Académie française, ne purent faire revenir le public de sa première impression : « *Le Cid,* dit Taschereau [2], joué au théâtre du Marais, fut reçu avec enthousiasme par la ville ; la Cour ne lui fit pas un accueil moins empressé ; trois fois il fut représenté au Louvre et valut à Corneille les félicitations du roi, de la reine, des princesses et de leur entourage... On ne pouvait se lasser de voir *Le Cid;* il était le sujet de

1. D'après les *Historiettes* de Tallemant des Réaux.

2. *Histoire de la vie de Corneille,* 3e édit., 1869, p. 61 et suiv.

toutes les conversations ; chacun en récitait des passages ; bientôt il se trouva dans la mémoire des enfants... Corneille avait dans son cabinet cette pièce traduite en toutes les langues de de l'Europe, hormis l'esclavonne et la turque... Enfin Pellisson nous apprend qu'en plusieurs provinces de la France il était en proverbe de dire : *cela est beau comme* LE CID. » La persécution exercée contre ce chef-d'œuvre et les critiques académiques dont il fut l'objet, loin de nuire à ce succès sans précédent, ne servirent qu'à l'accroître. Boileau est bien l'écho de l'opinion publique dans les vers suivants [1] :

En vain contre le Cid un Miniftre fe ligue.
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le cenfurer,
Le Public révolté s'obftine à l'admirer.

Cependant, découragé par l'acharnement de ses ennemis et dégoûté par toutes les intrigues dont il avait été victime, Corneille se retira à Rouen, où l'attendait un nouveau déboire. La nomination, en octobre 1638, d'un second avocat du roi à la table de marbre du Palais à Rouen, porta un coup terrible à ses intérêts en lui

1. Édit. Lemerre, t. I, p. 87.

enlevant une partie de ses revenus. Ses réclamations au Conseil privé, ses requêtes au roi lui-même restèrent sans effet : un arrêt du 31 octobre 1640 le débouta de son opposition et le condamna aux dépens. Son retour à Paris, au commencement de 1639[1], ne fut pas de longue durée à cause de la mort de son père survenue le 12 février. Toutes ces circonstances expliquent son éloignement de la scène pendant quatre années, qui ne furent cependant pas perdues : en 1640, eurent lieu les représentations d'*Horace*, de *Cinna*, et peut-être de *Polyeucte*[2].

Son mariage avec Marie de Lamperière, fille du lieutenant-général aux Andelys, date de cette époque. Fontenelle, dans la Vie de son oncle, raconte à ce sujet que l'auteur du *Cid*, ne pouvant obtenir la main de celle qu'il aimait, s'adressa au cardinal Richelieu, qui « voulut que ce père difficile vînt lui parler à Paris. Il y arriva tout tremblant d'un ordre si imprévu,

1. Voir *Lettre de Chapelain à Balzac*, 12 février 1639.

2. Pour *Polyeucte* comme pour *Pompée*, *Le Menteur* et *La Suite du Menteur*, M. Marty-Laveaux a cru devoir changer les dates assignées à ces pièces par les frères Parfait et tous les historiens de Corneille, même par Taschereau dans la dernière édition de sa biographie.

et s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné sa fille à un homme qui avait tant de crédit. » Sur le faux bruit de la mort du nouveau marié la première nuit de ses noces, par suite d'une péripneumonie, Ménage s'empressa de composer une pièce de vers intitulée : *Epicedium Petri Cornelii poetæ tragici;* aussi dut-il, quand il l'imprima, en 1652, expliquer dans une note les motifs de cette épitaphe prématurée [1].

On est indécis sur les dates précises des premières relations de Corneille avec l'Hôtel de Rambouillet, de sa collaboration à *La Guirlande de Julie,* et des représentations de *La Mort de Pompée,* du *Menteur,* de *La Suite du Menteur,* de *Rodogune* et de *Théodore.* D'après le dire du poëte, *Pompée* et *Le Menteur,* ces deux pièces si différentes, « sont parties toutes deux de la même main dans le même hiver ; » mais s'agit-il de l'hiver de 1641-1642, ou de celui de 1643-1644 ? Ce point est demeuré obscur.

1. *Hos Verſus ſcripſi cum falſò nobis nuntiatum fuiſſet Cornelium quo die vxorem duxerat diem ſuum ex peripneumonia obiiſſe : nam vivit Cornelius, & precor vivat.* Miscellanea, p. 17.

Théodore, accueillie très froidement, disparut bientôt de l'affiche. Le dépit causé à Corneille par cet échec fut adouci par l'honneur que lui fit le roi Louis XIV en lui écrivant (octobre 1645), « de l'avis de la reine régente, » pour le prier de vouloir bien s'occuper de la partie poétique des *Triomphes de Lovis le ivste XIII*[e] *dv nom, Roy de France et de Navarre,* dont Valdor devait exécuter les dessins. A la fin de 1646, ou dans les premiers jours de 1647, fut joué *Héraclius,* dont les représentations eurent un véritable succès, malgré la complication de l'intrigue de cette pièce, que Boileau appelait « une espèce de logogriphe .»

Le 22 janvier 1647, il devint enfin membre de l'Académie française ; il en avait deux fois vainement brigué les suffrages, sous le prétexte de sa non-résidence ordinaire à Paris. Cette condition n'était pas encore règlementairement indispensable, mais on en tenait toujours compte dans le choix des candidats. Aussi, quand l'on sut « qu'il avoit disposé ses affaires de telle sorte qu'il pourroit passer une partie de l'année à Paris, » son admission eut-elle lieu à la première vacance.

Pendant les troubles de la Fronde, Corneille,

peu absorbé par la politique, composa *Andromède, Don Sanche d'Aragon* et *Nicomède,* dont les représentations en 1650 n'obtinrent qu'un succès d'estime. L'ancien élève des Jésuites, découragé par ces échecs successifs, aborda un genre d'écrits tout différents. Ses premiers maîtres avaient plusieurs fois essayé de le retirer de la voie déplorable pour son salut vers laquelle l'avaient entraîné des succès sans précédents. Sur leurs pressantes instances, l'auteur du *Cid,* qu'ils avaient déjà fait marguiller de sa paroisse, se décida à entreprendre la traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ,* dont les vingt premiers chapitres parurent le 15 novembre 1651. Cette œuvre pieuse, patronnée partout par les Jésuites, fut une entreprise lucrative pour son auteur : elle eut dix-sept éditions en quinze jours, et le traducteur était très flatté de pouvoir montrer à un de ses amis un exemplaire de la 32e édition.

La chute de *Pertharite* (1652) fournit à ceux qui voulaient l'arracher à la carrière dramatique un nouveau prétexte dont ils s'empressèrent de profiter. On persuada à Corneille qu'il était trop âgé pour le théâtre, et on lui fit

prendre la résolution d'y renoncer pour se consacrer tout entier à l'achèvement de sa traduction. Les rares petites pièces de poésie composées pendant quelques années ont toutes un caractère des plus sérieux ; mais les partisans de son salut spirituel avaient compté sans un incident qui contraria leurs espérances.

La troupe de Molière étant venue, vers Pâques 1658, donner des représentations à Rouen, l'auteur de tant de chefs-d'œuvre dramatiques ne put résister au désir de fréquenter de nouveau le théâtre, surtout quand on y joua ses pièces. Malgré ses cinquante-deux ans, il ne resta pas insensible aux beaux yeux et à la grâce de l'actrice du Parc, surnommée *la Marquise;* il lui adressa une longue pièce de vers dignes d'un amoureux beaucoup plus jeune, et sa passion déborda dans l'élégie *Sur le départ d'Iris,* quand les comédiens quittèrent Rouen pour venir jouer à Paris comme troupe de Monsieur, frère du roi.

Un de ses protecteurs, le surintendant Fouquet, profita du changement opéré dans l'esprit du traducteur de l'*Imitation* pour lui proposer le choix entre trois sujets de tragédies. *Œdipe*, qu'il choisit, fut représenté le 24 janvier 1659 ;

il excita de vifs applaudissements, auxquels vinrent se joindre, le 8 février suivant, ceux du roi et d'une partie de la famille royale. Corneille était de nouveau acquis à la littérature du théâtre. Les trois *Discours de l'utilité, et des parties du poème dramatique, de la tragédie,* et *des trois unités ;* les *Examens* de chacune de ses pièces, *La Toison d'or* (1660), sont certes des ouvrages n'ayant aucun caractère religieux. Absorbé par ses démarches pour faire placer son second fils comme page chez la duchesse de Nemours, et surtout préoccupé de l'idée de son déménagement pour venir se fixer à Paris[1], il trouva seulement le temps de composer *Sertorius* pendant les années 1661-1662.

Colbert chargea, en 1662, Costar et Chapelain de dresser une double liste des savants et des écrivains ayant le plus de droit à des pensions du roi ; Corneille fut porté sur les deux listes, et, le 1er janvier 1663, il obtenait 2,000 livres, tandis que l'on en accordait 3,000 à Chapelain et 4,000 à Mézeray ; aussi l'expression de sa reconnaissance au ministre se fit-elle attendre.

1. Voir *Lettre à l'abbé de Pure,* avril 1662.

Dans ce même mois de janvier, il donna *Sophonisbe* avec assez de succès ; et, l'année suivante, il fit représenter *Othon* devant la cour à Fontainebleau, puis à l'hôtel de Bourgogne, avec un enthousiasme qui dut lui rappeler les beaux jours du *Cid*, d'*Horace* et de *Cinna*. « La cabale dévote, dit Édouard Fournier[1], ne fut pas satisfaite. Il lui fallait Corneille sans partage ; le poëte ne pouvait être pardonné que s'il faisait quelque poésie exclusivement pieuse. Il s'exécuta en 1665, ayant choisi, pour mieux faire acte de contrition, le sujet le plus ingrat ; il traduisit en vers les rimes latines consacrées par saint Bonaventure aux *Louanges de la Vierge*... Les dévots ne furent pas encore contents, parce que Corneille, vers la même époque, se permit deux tragédies : *Agésilas* et *Attila*[2]... Il fallut encore une pénitence. Corneille se mit à traduire le reste du bréviaire pour un nouveau volume de 528 pages en 1670... Les Génovéfains lui imposèrent la traduction en strophes françaises des *Hymnes du propre de l'Abbaye Sainte-Geneviève*... »

1. *Corneille à la butte Saint-Roch*, p. LXXV.
2. 1666-1667.

A l'âge de soixante-quatre ans, Corneille, affaibli par les années et surmené par les nombreux travaux que lui avaient imposés son manque de fortune et l'entretien de ses six enfants, dut soutenir une lutte inégale avec Racine pour satisfaire aux caprices d'Henriette d'Angleterre. Cette princesse, désirant qu'on mît sur la scène les adieux de Titus et de Bérénice, avait eu la singulière fantaisie de faire engager secrètement les deux poëtes à traiter ce sujet. Son échec avec *Tite et Bérénice* (1670) ne surprit personne, tant était bizarre cette idée germée dans le cerveau d'une femme qui avait trouvé piquant de provoquer un duel littéraire entre le jeune Racine et le vieil auteur de *Cinna*.

Corneille fut plus heureux dans sa collaboration avec Molière pour la tragédie-ballet de *Psyché* (1671). La scène si délicate et si tendre où Psyché déclare à l'Amour ses sentiments, révèle une vigueur et un feu de jeunesse que l'on ne rencontre pas d'ordinaire chez un vieillard. Ce furent, hélas! les derniers éclairs d'un génie qui s'éteignait. Que dire de *Pulchérie* (1672), de *Suréna* (1674), et de quelques poésies en l'honneur du roi (1672-1678)?

Les dernières années du grand poète furent très tristes et même très misérables. Douloureusement affecté en 1674 par la perte d'un de ses fils mortellement frappé au siège de Graves, à la tête de la compagnie de cavalerie dont il était lieutenant, le pauvre père fut obligé, en 1676, dans un *Placet au roi* dont le dernier vers est célèbre[1], de rappeler la promesse, pour son quatrième fils, d'un bénéfice, qu'on lui faisait attendre depuis quatre ans. Il chercha des consolations dans le travail, et en 1682 il publia une nouvelle édition de son *Theatre reveu & corrigé par l'Autheur,* dont la correction typographique laisse beaucoup à désirer, comme nous l'avons dit ; une révision aussi délicate et aussi minutieuse réclamait des yeux plus jeunes et un esprit moins fatigué par l'âge et par de graves préoccupations.

L'aliénation devenue nécessaire, en 1683, de la maison paternelle de la rue de la Pie, à

1. Le Pere de la Chaiſe auroit plus de mémoire,
Et le feroit mieux ſouvenir
Qu'un Grand Roy ne promet que ce qu'il veut tenir

Ce placet n'est pas resté, comme on l'a prétendu, inédit parmi les papiers de l'auteur, car il est imprimé dans le *Mercure* de 1677, 2e édit., t. I, p. 27.

Rouen, fut pour Corneille un sacrifice d'autant plus pénible que, sur le prix de la vente, il ne toucha que 1300 livres, le surplus de la somme servant de garantie pour la pension de sa fille Marguerite au couvent des Dominicaines. Son dénûment devint tel, qu'il manqua pour ainsi dire de tout pendant les derniers mois de sa vie. Boileau, indigné d'une semblable situation, alla demander au roi le rétablissement de la pension de l'illustre tragique, offrant en échange l'abandon de la sienne. L'auteur de tant d'œuvres immortelles étant mort dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1684, les 200 louis envoyés alors par le roi servirent surtout à acquitter les frais de ses obsèques.

La misère, qui assombrit les dernières années du plus grand poète dramatique de France [1], est une honte pour Louis XIV et ses ministres. Corneille ignorait que, pour réussir auprès des grands, le génie et l'habileté sont peu de chose. S'il avait eu plus de savoir-faire

1. On connaît sa lettre à Colbert (1678) où il se plaint amèrement du « malheur qui l'accable depuis quatre ans de n'avoir plus de part aux gratifications dont Sa Majesté honore les gens de lettres ».

et moins de grandeur d'âme, il eût laissé une belle fortune à ses enfants, et Richelet n'aurait pas eu à imprimer, dès 1679, dans son *Dictionnaire françois*[1], les réflexions suivantes : « Le Poëte Martial difoit autrefois que pour faire fortune à Rome, il faloit étre violon. Quand on diroit aujourdhui la méme chofe de Paris, on diroit peut étre affez la vérité. *Le Peintre,* l'un des meilleurs Joueurs de violon de Paris, gagne plus que Corneille l'un des plus excellens & de nos plus fameux Poëtes François. »

ALPHONSE PAULY.

1. Seconde partie, p. 533, au mot *violon.*



LE THEATRE DE P. CORNEILLE.

Reveu & corrigé par l'Autheur.

I. PARTIE.



A PARIS,
Chez GUILLAUME DE LUYNE,
Libraire Juré, au Palais, en la Galerie des Merciers, ſous la montée de la Cour des Aydes, à la Juſtice.

M. DC. LXXXII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

POEMES

Contenus en cette prémière Partie.



AU LECTEUR.



CES *quatre Volumes contiennent trente deux Piéces de Théatre. Ils ſont réglez à huit chacun. Vous pourrez trouver quelque choſe d'étrange aux innovations en l'ortographe que j'ay hazardées icy, & je veux bien vous en rendre raiſon. L'uſage de noſtre Langue eſt à préſent ſi épandu par toute l'Europe, principalement vers le Nord, qu'on y voit peu d'Eſtats où elle ne ſoit connuë; c'eſt ce qui m'a fait croire qu'il ne ſeroit pas mal à propos d'en faciliter la prononciation aux Eſtrangers, qui s'y trouvent ſouvent embarraſſez par les divers ſons qu'elle donne quelquefois aux meſmes lettres. Les Hollandois m'ont frayé le chemin, & donné ou-*

verture à y mettre distinction par de différens Caractéres, que jusqu'icy nos Imprimeurs ont employé indifféremment. Ils ont ſéparé les i *& les* u *conſones d'avec les* i *& les* u *voyelles en ſe ſervant toûjours de l'*j *& de l'*v, *pour les premiéres, & laiſſant l'*i *& l'*u *pour les autres, qui jusqu'à ces derniers temps avoient été confondus. Ainſi la prononciation de ces deux lettres ne peut eſtre douteuſe, dans les impreſſions où l'on garde le meſme ordre, comme en celle-cy. Leur éxemple m'a enhardy à paſſer plus avant. J'ay veu quatre prononciations différentes dans nos* ſ, *& trois dans nos* e, *& j'ay cherché les moyens d'en oſter toutes ambiguitez, ou par des caractéres différens, ou par des régles générales, avec quelques exceptions. Je ne ſçay ſi j'y auray reüſſi, mais ſi cette ébauche ne déplaiſt pas, elle pourra donner jour à faire un travail plus achevé ſur cette matiére, & peut-eſtre que ce ne ſera pas rendre un petit ſervice à noſtre Langue & au Public.*

*Nous prononçons l'*ſ *de quatre diverſes maniéres : tantoſt nous l'aspirons, comme en ces mots,* peste, chaste ; *tantoſt elle allonge la ſyllabe, comme en ceux-cy,* paſte, teſte ; *tantoſt elle ne fait aucun ſon, comme à* esbloüir, esbranler, il eſtoit ; *& tantoſt elle ſe prononce comme un* z, *comme à* preſider, preſumer. *Nous n'avons que deux différens caractéres,* ſ, *&* s, *pour ces quatre différentes prononciations ; il faut donc établir*

quelques maximes générales pour faire les distinctions entiéres. Cette lettre ſe rencontre au commencement des mots, ou au milieu, ou à la fin. Au commencement elle aspire toûjours; ſoy, ſien, ſauver, ſuborner : *à la fin, elle n'a presque point de ſon, & ne fait qu'allonger tant ſoit peu la ſyllabe, quand le mot qui ſuit ſe commence par une conſone; & quand il commence par une voyelle, elle ſe détache de celuy qu'elle finit pour ſe joindre avec elle, & ſe prononce toûjours comme un* z, *ſoit qu'elle ſoit précédée par une conſone, ou par une voyelle.*

Dans le milieu du mot, elle eſt, ou entre deux voyelles, ou aprés une conſone, ou avant une conſone. Entre deux voyelles elle paſſe toûjours pour z, *& aprés une conſone elle aspire toûjours, & cette différence ſe remarque entre les verbes compoſez qui viennent de la meſme racine. On prononce* prezumer, rezister, *mais on ne prononce pas* conzumer, *ny* perzister. *Ces régles n'ont aucune exception, & j'ay abandonné en ces rencontres le choix des caractéres à l'Imprimeur, pour ſe ſervir du grand ou du petit, ſelon qu'ils ſe ſont le mieux accommodez avec les lettres qui les joignent. Mais je n'en ay pas fait de meſme, quand l'*ſ *eſt avant une conſone dans le milieu du mot, & je n'ay pû ſouffrir que ces trois mots,* reſte, tempeſte, vous eſtes, *fuſſent écrits l'un comme l'autre, ayant des prononciations ſi diffé-*

rentes. J'ay réſervé la petite s *pour celle où la ſyllabe eſt aspirée, la grande pour celle où elle eſt ſimplement allongée, & l'ay ſupprimée entiérement au troiſiéme mot où elle ne fait point de ſon, la marquant ſeulement par un accent ſur la lettre qui la précéde. J'ay donc fait ortographer ainſi les mots ſuivants & leurs ſemblables,* peste, funeste, chaste, reſiste, espoir : tempeſte, haſte, teſte : vous étes, il étoit, ébloüir, écouter, épargner, arréter. *Ce dernier verbe ne laiſſe pas d'avoir quelques temps dans ſa conjugaiſon, où il faut luy rendre l'*ſ, *parce qu'elle allonge la ſyllabe ; comme à l'impératif* arreſte, *qui rime bien avec* teſte : *mais à l'infinitif & en quelques autres où elle ne fait pas cet effet, il eſt bon de la ſupprimer & écrire*, j'arrétois, j'ay arrété, j'arréteray, nous arrétons, *&c.*

*Quant à l'*e *nous en avons de trois ſortes. L'*e *féminin qui ſe rencontre toûjours, ou ſeul, ou en diphtongue dans toutes les derniéres ſyllabes de nos mots qui ont la terminaiſon féminine, & qui fait ſi peu de ſon, que cette ſyllabe n'eſt jamais contée à rien à la fin de nos vers féminins, qui en ont toûjours une plus que les autres. L'*e *masculin, qui ſe prononce comme dans la angue Latine, & un troiſiéme* e *qui ne va jamais ſans l'*s, *qui luy donne un ſon élevé qui ſe prononce à bouche ouverte, en ces mots,* ſucces, acces, expres. *Or comme ce ſeroit une grande*

confuſion, que ces trois e *en ces trois mots,* aſpres, verite, & apres, *qui ont une prononciation ſi différente, euſſent un caractére pareil, il eſt aiſé d'y remédier, par ces trois ſortes d'*e *que nous donne l'Imprimerie,* e, é, è, *qu'on peut nommer l'*e *ſimple, l'*e *aigu, & l'*e *grave. Le prémier ſervira pour nos terminaiſons féminines, le ſecond pour les Latines, & le troiſiéme pour les élevées, & nous écrirons ainſi ces trois mots & leurs pareils,* aſpres, verité, après, *ce que nous étendrons à* ſuccès, excès, procès, *qu'on avoit juſqu'icy écrits avec l'*e *aigu, comme les terminaiſons Latines, quoy que le ſon en ſoit fort différent. Il eſt vray que les Imprimeurs y avoient mis quelque différence, en ce que cette terminaiſon n'étant jamais ſans* ſ, *quand il s'en rencontroit une après un* é *Latin, ils la changeoient en* z, *& ne la faiſoient précéder que par un* e *ſimple. Ils impriment* veritez, Deïtez, dignitez, *& non pas,* verités, Deïtés, dignités ; *& j'ay conſervé cette Ortographe : mais pour éviter toute ſorte de confuſion entre le ſon des mots qui ont l'*e *Latin ſans* ſ, *comme* verité, *& ceux qui ont la prononciation élevée, comme* ſuccès, *j'ay cru à propos de nous ſervir de différens caractéres, puiſque nous en avons, & donner l'*è *grave à ceux de cette derniére eſpéce. Nos deux articles pluriels,* les & des, *ont le meſme ſon, quoy qu'écrits avec l'*e *ſimple : & il eſt ſi mal-aiſé de les prononcer*

*autrement, que je n'ay pas crû qu'il fuſt beſoin d'y rien changer. Je dy la meſme choſe de l'*e *devant deux* ll, *qui prend le ſon auſſi élevé en ces mots,* belle, fidelle, rebelle, *&c. qu'en ceux-cy* ſuccès, excès ; *mais comme cela arrive toûjours quand il ſe rencontre avant ces deux* ll, *il ſuffit d'en faire cette remarque ſans changement de caractére. Le meſme arrive devant la ſimple* l, *à la fin du mot,* mortel, appel, criminel, *& non pas au milieu, comme en ces mots,* celer, chanceler, *où l'*e *avant cette* l, *garde le ſon de l'*e *féminin.*

*Il eſt bon auſſi de remarquer qu'on ne ſe ſert d'ordinaire de l'*é *aigu, qu'à la fin du mot, ou quand on ſupprime l'*ſ *qui le ſuit ; comme à* établir, étonner : *cependant il ſe rencontre ſouvent au milieu des mots avec le meſme ſon, bien qu'on ne l'écrive qu'avec un* e *ſimple ; comme en ce mot* ſeverité, *qu'il faudroit écrire* ſévérité, *pour le faire prononcer exactement, & je l'ay fait obſerver dans cette impreſſion, bien que je n'aye pas gardé le meſme ordre dans celle qui s'eſt faite in folio.*

La double ll *dont je viens de parler à l'occaſion de l'*e, *a auſſi deux prononciations en noſtre Langue, l'une ſéche & ſimple, qui ſuit l'Ortographe, l'autre molle qui ſemble y joindre une* h. *Nous n'avons point de différens caractéres à les distinguer ; mais on en peut donner cette régle*

*infaillible. Toutes les fois qu'il n'y a point d'*i *avant les deux* ll, *la prononciation ne prend point cette molleſſe : En voicy des éxemples dans les quatre autres voyelles,* baller, rebeller, coller, annuller. *Toutes les fois qu'il y a un* i *avant les deux* ll, *ſoit ſeul, ſoit en diphtongue, la prononciation y adjouſte une* h. *On écrit* bailler, éveiller, briller, chatoüiller, cueillir, *& on prononce* baillher, éveillher, brillher, chatouillher, cueillhir. *Il faut excepter de cette Régle tous les mots qui viennent du Latin, & qui ont deux* ll *dans cette Langue, comme* ville, mille, tranquille, imbécille, distille, illustre, illégitime, illicite, *&c. Je dis qui ont deux* ll *en Latin, parce que les mots de* fille & famille *en viennent, & ſe prononcent avec cette molleſſe des autres, qui ont l'*i *devant les deux* ll, *& n'en viennent pas ; mais ce qui fait cette différence, c'eſt qu'ils ne tiennent pas les deux* ll *des mots Latins,* filia & familia, *qui n'en ont qu'une, mais purement de noſtre Langue. Cette régle & cette exception ſont générales & aſſeurées. Quelques Modernes, pour oſter toute l'ambiguité de cette prononciation, ont écrit les mots qui ſe prononcent ſans la molleſſe de l'*h, *avec une* l *ſimple, en cette maniére,* tranquile, imbécile, distile, *& cette Ortographe pourroit s'accommoder dans les trois voyelles* a, o, u, *pour écrire ſimplement,* baler, affoler, annuler, *mais elle ne s'accommoderoit point du tout*

*avec l'*e, *& on auroit de la peine à prononcer* fidelle & belle, *ſi on écrivoit* fidele & bele; *l'*i *meſme ſur lequel ils ont pris ce droit, ne le pourroit pas ſouffrir toûjours, & particuliérement en ces mots* ville, mille, *dont le prémier ſi on le réduiſoit à une* l *ſimple, ſe confondroit avec* vile, *qui a une ſignification toute autre.*

Il y auroit encor quantité de remarques à faire ſur les différentes maniéres que nous avons de prononcer quelques lettres en noſtre Langue : mais je n'entreprens pas de faire un Traité entier de l'Ortographe & de la prononciation, & me contente de vous avoir donné ce mot d'avis touchant ce que j'ay innové icy; comme les Imprimeurs ont eu de la peine à s'y accouſtumer, ils n'auront pas ſuivy ce nouvel ordre ſi ponctüellement, qu'il ne s'y ſoit coulé bien des fautes, vous me ferez la grace d'y ſuppléer.



DISCOURS

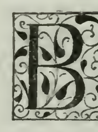
DE L'UTILITÉ, ET DES PARTIES

DU

POEME DRAMATIQUE.



DISCOURS
DE L'UTILITÉ, ET DES PARTIES
DU
POEME DRAMATIQUE.



IEN que ſelon Ariſtote le ſeul but de la Poëſie Dramatique ſoit de plaire aux Spectateurs, & que la pluſpart de ces Poëmes leur ayent plû, je veux bien avoüer toutefois que beaucoup d'entr'eux n'ont pas atteint le but de l'Art. *Il ne faut pas prétendre,* dit ce Philoſophe, *que ce genre de Poëſie nous donne toute ſorte de plaiſir, mais ſeulement celuy qui luy eſt propre;* & pour trouver ce plaiſir qui luy eſt propre, & le donner aux Spectateurs, il faut ſuivre les Préceptes de l'Art, & leur plaire ſe-

lon ſes Régles. Il eſt constant qu'il y a des Préceptes, puisqu'il y a un Art, mais il n'eſt pas constant quels ils ſont. On convient du nom ſans convenir de la choſe, & on s'accorde ſur les paroles, pour contester ſur leur ſignification. Il faut obſerver l'unité d'action, de lieu, & de jour, perſonne n'en doute ; mais ce n'eſt pas une petite difficulté de ſçavoir ce que c'eſt que cette unité d'action, & jusques où peut s'étendre cette unité de jour, & de lieu. Il faut que le Poëte traite ſon Sujet ſelon le vray-ſemblable & le néceſſaire ; Aristote le dit, & tous ſes interprétes répétent les meſmes mots, qui leur ſemblent ſi clairs & ſi intelligibles, qu'aucun d'eux n'a daigné nous dire, non plus que luy, ce que c'eſt que ce vray-ſemblable & ce néceſſaire. Beaucoup meſme ont ſi peu conſidéré ce dernier, qui accompagne toûjours l'autre chez ce Philoſophe, hormis une ſeule fois, où il parle de la Comédie, qu'on en eſt venu jusqu'à établir une Maxime tres-fauſſe, qu'*il faut que le Sujet d'une Tragédie ſoit vray-ſemblable,* appliquant auſſi aux conditions du Sujet la moitié de ce qu'il a dit de la maniére de le traiter. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe faire une Tragédie d'un Sujet purement vray-ſemblable, il en donne pour éxemple la Fleur d'Agaton, où les noms & les choſes étoient de pure invention, auſſi bien qu'en la Comédie : mais les grands Sujets qui

remuënt fortement les paſſions, & en oppoſent l'impétüoſité aux loix du devoir, ou aux tendreſſes du ſang, doivent toûjours aller au delà du vray-ſemblable, & ne trouveroient aucune croyance parmy les Auditeurs, s'ils n'étoient ſoûtenus, ou par l'authorité de l'Hiſtoire qui perſuade avec empire, ou par la préoccupation de l'opinion commune qui nous donne ces meſmes Auditeurs déja tous perſuadez. Il n'eſt pas vray-ſemblable que Médée tuë ſes enfants, que Clytemnestre aſſaſſine ſon mary, qu'Oreste poignarde ſa mére : mais l'Hiſtoire le dit, & la repréſentation de ces grands crimes ne trouve point d'incrédules. Il n'eſt ny vray, ny vray-ſemblable qu'Androméde expoſée à un Monstre marin aye été garantie de ce péril par un Cavalier volant, qui avoit des aiſles aux pieds ; mais c'eſt une fiction que l'Antiquité a receuë & comme elle l'a transmiſe juſqu'à nous, perſonne ne s'en offenſe, quand on la voit ſur le Théatre. Il ne feroit pas permis toutefois d'inventer ſur ces éxemples. Ce que la vérité ou l'opinion fait accepter feroit rejetté, s'il n'avoit point d'autre fondement qu'une reſſemblance à cette vérité, ou à cette opinion. C'eſt pourquoy noſtre Docteur dit que *les Sujets viennent de la Fortune,* qui fait arriver les choſes, *& non de l'Art* qui les imagine. Elle eſt maîtreſſe des Evénemens, & le choix qu'elle nous donne de

ceux qu'elle nous préſente envelope une ſecrette déſenſe d'entreprendre ſur elle, & d'en produire ſur la Scéne qui ne ſoient pas de ſa façon. Auſſi *les anciennes Tragédies ſe ſont arrétées autour de peu de familles, parce qu'il étoit arrivé à peu de familles des choſes dignes de la Tragédie.* Les Siécles ſuivants nous ont aſſez fourny, pour franchir ces bornes, & ne marcher plus ſur les pas des Grecs ; mais je ne penſe pas qu'ils nous ayent donné la liberté de nous écarter de leurs Régles. Il faut, s'il ſe peut, nous accommoder avec elles, & les amener jusqu'à nous. Le retranchement que nous avons fait des Chœurs nous oblige à remplir nos Poëmes de plus d'Epiſodes qu'ils ne faiſoient, c'eſt quelque choſe de plus, mais qui ne doit pas aller au delà de leurs Maximes, bien qu'il aille au delà de leur pratique.

Il faut donc ſçavoir quelles ſont ces Régles, mais noſtre malheur eſt, qu'Aristote, & Horace après luy, en ont écrit aſſez obscurément pour avoir beſoin d'interprétes, & que ceux qui leur en ont voulu ſervir jusques icy ne les ont ſouvent expliquez qu'en Grammairiens, ou en Philoſophes. Comme ils avoient plus d'étude & de ſpéculation que d'expérience du Théatre, leur lecture nous peut rendre plus doctes, mais non pas nous donner beaucoup de lumiéres fort ſeures pour y réüſſir.

Je hazarderay quelque chofe fur cinquante ans de travail pour la Scéne, & en diray mes penfées tout fimplement, fans esprit de contestation qui m'engage à les foûtenir, & fans prétendre que perfonne renonce en ma faveur à celles qu'il en aura conceuës.

Ainfi ce que j'ay avancé dès l'entrée de ce Discours, que *la Poëfie Dramatique a pour but le feul plaifir des Spectateurs,* n'eft pas pour l'emporter opiniaftrement fur ceux qui penfent ennoblir l'Art, en luy donnant pour objet, de profiter auffi bien que de plaire. Cette dispute mefme feroit tres-inutile, puisqu'il eft impoffible de plaire felon les Régles, qu'il ne s'y rencontre beaucoup d'utilité. Il eft vray qu'Aristote dans tout fon Traité de la Poëtique n'a jamais employé ce mot une feule fois ; qu'il attribuë l'origine de la Poëfie au plaifir que nous prenons à voir imiter les actions des hommes ; qu'il préfére la partie du Poëme qui regarde le fujet à celle qui regarde les Mœurs, parce que cette prémiére contient ce qui agrée le plus, comme les Agnitions & les Péripéties ; qu'il fait entrer dans la définition de la Tragédie l'agrément du discours dont elle eft compofée, & qu'il l'estime enfin plus que le Poëme Epique, en ce qu'elle a de plus la décoration extérieure & la Mufique, qui delectent puiffamment, & qu'étant plus courte & moins diffufe,

le plaiſir qu'on y prend eſt plus parfait : mais il n'eſt pas moins vray qu'Horace nous apprend que nous ne ſçaurions plaire à tout le monde, ſi nous n'y meſlons l'utile, & que les gens graves & ſérieux, les vieillards, les amateurs de la vertu, s'y ennuyeront, s'ils n'y trouvent rien à profiter.

Centuriæ ſeniorum agitant expertia frugis.

Ainſi, quoy que l'utile n'y entre que ſous la forme du délectable, il ne laiſſe pas d'y eſtre néceſſaire, & il vaut mieux éxaminer de quelle façon il y peut trouver ſa place, que d'agiter, comme je l'ay déja dit, une question inutile touchant l'utilité de cette ſorte de Poëmes. J'estime donc qu'il s'y en peut rencontrer de quatre ſortes.

La prémiére conſiste aux Sentences & instructions Morales qu'on y peut ſemer presque par tout : mais il en faut uſer ſobrement, les mettre rarement en discours généraux, ou ne les pouſſer guére loin, ſur tout quand on fait parler un homme paſſionné, ou qu'on luy fait répondre par un autre ; car il ne doit avoir non plus de patience pour les entendre, que de quiétude d'esprit pour les concevoir & les dire. Dans les délibérations d'Etat, où un homme d'importance conſulté par un Roy

s'explique de ſens raſſis, ces ſortes de discours trouvent lieu de plus d'étendue; mais enfin il eſt toûjours bon de les réduire ſouvent de la Théſe à l'Hypothéſe, & j'aime mieux faire dire à un Acteur, *l'Amour vous donne beaucoup d'inquiétudes,* que *l'Amour donne beaucoup d'inquiétudes aux esprits qu'il poſſéde.*

Ce n'eſt pas que je vouluſſe entiérement bannir cette derniére façon de s'énoncer ſur les Maximes de la Morale & de la Politique. Tous mes Poëmes demeureroient bien estropiez, ſi on en retranchoit ce que j'y en ay meſlé; mais encor un coup, il ne les faut pas pouſſer loin ſans les appliquer au particulier, autrement c'eſt un lieu commun, qui ne manque jamais d'ennuyer l'Auditeur, parce qu'il fait languir l'action, & quelque heureuſement que reüſſiſſe cét étalage de Moralitez, il faut toûjours craindre que ce ne ſoit un de ces ornemens ambitieux, qu'Horace nous ordonne de retrancher.

J'avoûray toutefois que les discours généraux ont ſouvent grace, quand celuy qui les prononce & celuy qui les écoute ont tous deux l'esprit aſſez tranquille, pour ſe donner raiſonnablement cette patience. Dans le quatriéme Acte de *Mélite,* la joye qu'elle a d'eſtre aimée de Tircis luy ſait ſouffrir ſans chagrin la remontrance de ſa Nourrice, qui de ſon coſté

ſatisfait à cette démangeaiſon qu'Horace attribuë aux vieilles gens, de faire des leçons aux jeunes; mais ſi elle ſçavoit que Tircis la crûſt infidelle, & qu'il en fuſt au déſespoir, comme elle l'apprend en ſuite, elle n'en ſouffriroit pas quatre vers. Quelquefois meſme ces discours ſont néceſſaires, pour appuyer des ſentimens, dont le raiſonnement ne ſe peut fonder ſur aucune des actions particuliéres de ceux dont on parle. Rodogune au prémier Acte ne ſçauroit justifier la deffiance qu'elle a de Cléopatre, que par le peu de ſincérité qu'il y a d'ordinaire dans la réconciliation des Grands après une offenſe ſignalée, parce que depuis le Traité de Paix cette Reine n'a rien fait qui la doive rendre ſuspecte de cette haine, qu'elle luy conſerve dans le cœur. L'aſſeurance que prend Meliſſe au quatriéme de la Suite du Menteur ſur les prémiéres protestations d'amour que luy fait Dorante, qu'elle n'a veu qu'une ſeule fois, ne ſe peut authoriſer que ſur la facilité & la promptitude que deux Amants nez l'un pour l'autre ont à donner croyance à ce qu'ils s'entrediſent; & les douze vers qui expriment cette Moralité en termes généraux ont tellement plû, que beaucoup de gens d'esprit n'ont pas dédaigné d'en charger leur mémoire. Vous en trouverez icy quelques autres de cette nature. La ſeule régle qu'on y peut établir, c'eſt qu'il

les faut placer judicieuſement, & ſur tout les mettre en la bouche de gens qui ayent l'esprit ſans embarras, & qui ne ſoient point emportez par la chaleur de l'action.

La ſeconde utilité du Poëme Dramatique ſe rencontre en la naïve peinture des vices & des vertus, qui ne manque jamais à faire ſon effet, quand elle eſt bien achevée, & que les traits en ſont ſi reconnoiſſables, qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre, ny prendre le vice pour vertu. Celle-cy ſe fait alors toûjours aimer, quoyque malheureuſe, & celuy-là ſe fait toûjours haïr, bien que triomphant. Les Anciens e ſont fort ſouvent contentez de cette peinture, ſans ſe mettre en peine de faire récompenſer les bonnes actions, & punir les mauvaiſes. Clytemnestre & ſon adultére tuënt Agamemnon impunément ; Médée en fait autant de ſes enfants, & Atrée de ceux de ſon frére Thyeste, qu'il luy fait manger. Il eſt vray qu'à bien conſidérer ces actions qu'ils choiſiſſoient pour la Catastrophe de leurs Tragédies, c'étoient des criminels qu'ils faiſoient punir, mais par des crimes plus grands que les leurs. Thyeste avoit abuſé de la femme de ſon frére ; mais la vengeance qu'il en prend a quelque choſe de plus affreux que ce prémier crime. Jaſon étoit un perfide d'abandonner Médée, à qui il devoit tout ; mais maſſacrer ſes enfants à ſes yeux eſt

quelque chofe de plus. Clytemnestre fe plaignoit des concubines qu'Agamemnon ramenoit de Troye ; mais il n'avoit point attenté fur fa vie, comme elle fait fur la fienne : & ces Maiftres de l'Art ont trouvé le crime de fon fils Oreste, qui la tuë pour venger fon pére, encor plus grand que le fien, puisqu'ils luy ont donné des Furies vengereffes pour le tourmenter, & n'en ont point donné à fa mére, qu'ils font joüir paifiblement avec fon Aegiste du Royaume d'un mary qu'elle avoit affaffiné.

Noftre Théatre fouffre difficilement de pareils Sujets : le *Thyeste* de Sénéque n'y a pas été fort heureux : fa *Médée* y a trouvé plus de faveur, mais auffi, à le bien prendre, la perfidie de Jafon & la violence du Roy de Corinthe la font paroiftre fi injustement opprimée, que l'Auditeur entre aifément dans fes intérefts, & regarde fa vengeance comme une justice qu'elle fe fait elle-mefme de ceux qui l'oppriment.

C'eft cét intéreft qu'on aime à prendre pour les vertüeux qui a obligé d'en venir à cette autre maniére de finir le Poëme Dramatique par la punition des mauvaifes actions & la récompenfe des bonnes, qui n'eft pas un précepte de l'Art, mais un ufage que nous avons embraffé, dont chacun peut fe départir à fes périls. Il étoit dès le temps d'Aristote, & peut-eftre

qu'il ne plaifoit pas trop à ce Philofophe, puisqu'il dit, *qu'il n'a eu vogue que par l'imbécillité du jugement des Spectateurs, & que ceux qui le pratiquent s'accommodent au gouft du Peuple, & écrivent felon les fouhaits de leur Auditoire.* En effet, il eft certain que nous ne fçaurions voir un honnefte homme fur noftre Théatre, fans luy fouhaiter de la prospérité, & nous fafcher de fes infortunes. Cela fait que quand il en demeure accablé, nous fortons avec chagrin, & remportons une espéce d'indignation contre l'Autheur & les Acteurs : mais quand l'événement remplit nos fouhaits, & que la vertu y eft couronnée, nous fortons avec pleine joye, & remportons une entiére fatisfaction, & de l'Ouvrage, & de ceux qui l'ont repréfenté. Le fuccès heureux de la vertu, en dépit des traverfes & des périls, nous excite à l'embraffer, & le fuccès funeste du crime ou de l'injustice eft capable de nous en augmenter l'horreur naturelle, par l'appréhenfion d'un pareil malheur.

C'eft en cela que confiste la troifiéme utilité du Théatre, comme la quatriéme en la purgation des paffions par le moyen de la pitié, & de la crainte. Mais comme cette utilité eft particuliére à la Tragédie, je m'expliqueray fur cét Article au fecond Volume, où je traiteray de la Tragédie en particulier, & paffe à l'examen

des parties qu'Aristote attribuë au Poëme Dramatique. Je dis au Poëme Dramatique en général, bien qu'en traitant cette matiére il ne parle que de la Tragédie; parce que tout ce qu'il en dit convient auſſi à la Comédie & que la différence de ces deux espéces de Poëmes ne conſiste qu'en la dignité des Perſonnages, & des actions qu'ils imitent, & non pas en la façon de les imiter, ny aux choſes qui ſervent à cette imitation.

Le Poëme eſt compoſé de deux ſortes de parties. Les unes ſont appellées parties de quantité, ou d'extenſion, & Aristote en nomme quatre, le Prologue, l'Epiſode, l'Exode, & le Chœur. Les autres ſe peuvent nommer des parties intégrantes, qui ſe rencontrent dans chacune de ces prémiéres pour former tout le corps avec elles. Ce Philoſophe y en trouve ſix, le Sujet, les Mœurs, les Sentimens, la Diction, la Muſique, & la Décoration du Théatre. De ces ſix, il n'y a que le Sujet dont la bonne constitution dépende proprement de l'Art Poëtique; les autres ont beſoin d'autres Arts ſubſidiaires. Les Mœurs, de la Morale; les Sentimens, de la Rhétorique; la Diction, de la Grammaire; & les deux autres parties ont chacune leur Art, dont il n'eſt pas beſoin que le Poëte ſoit instruit, parce qu'il y peut faire ſuppléer par d'autres que luy, ce qui fait qu'Aristote ne les

traite pas. Mais comme il faut qu'il éxécute luy mefme ce qui concerne les quatre prémiéres, la connoiffance des Arts dont elles dépendent luy eft abfolument néceffaire, à moins qu'il aye receu de la Nature un fens commun affez fort & affez profond, pour fuppléer à ce défaut.

Les conditions du Sujet font diverfes pour la Tragédie, & pour la Comédie. Je ne toucheray à préfent qu'à ce qui regarde cette derniére, qu'Aristote définit fimplement, *une imitation de perfonnes baffes, & fourbes.* Je ne puis m'empefcher de dire que cette définition ne me fatisfait point, & puisque beaucoup de Sçavants tiennent que fon Traité de la Poétique n'eft pas venu tout entier jusques à nous, je veux croire que dans ce que le temps nous en a dérobé, il s'en rencontroit une plus achevée.

La Poëfie Dramatique felon luy eft une imitation des actions, & il s'arréte icy à la condition des perfonnes, fans dire quelles doivent eftre ces actions. Quoy qu'il en foit, cette définition avoit du rapport à l'ufage de fon temps, où l'on ne faifoit parler dans la Comédie que des perfonnes d'une condition tres-médiocre; mais elle n'a pas une entiére justeffe pour le noftre, où les Rois mefme y peuvent entrer, quand leurs actions ne font point au deffus d'elle. Lors qu'on met fur la Scéne un fimple intrique d'amour entre des Rois, & qu'ils ne

courent aucun péril, ny de leur vie, ny de leur Etat, je ne croy pas que bien que les perſonnes ſoient illustres, l'action le ſoit aſſez pour s'élever jusqu'à la Tragédie. Sa dignité demande quelque grand intéreſt d'Etat, ou quelque paſſion plus noble & plus maſle que l'amour, telles que ſont l'ambition ou la vengeance ; & veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une Maîtreſſe. Il eſt à propos d'y meſler l'amour, parce qu'il a toûjours beaucoup d'agrément, & peut ſervir de fondement à ces intéreſts, & à ces autres paſſions dont je parle ; mais il faut qu'il ſe contente du ſecond rang dans le Poëme, & leur laiſſe le prémier.

Cette Maxime ſemblera nouvelle d'abord : elle eſt toutefois de la pratique des Anciens, chez qui nous ne voyons aucune Tragédie, où il n'y aye qu'un intéreſt d'amour à démeſler. Au contraire, ils l'en banniſſoient ſouvent, & ceux qui voudront conſidérer les miennes, reconnoiſtront qu'à leur éxemple je ne luy ay jamais laiſſé y prendre le pas devant, & que dans le Cid meſme, qui eſt ſans contredit la Piéce la plus remplie d'amour que j'aye faite, le devoir de la naiſſance & le ſoin de l'honneur l'emportent ſur toutes les tendreſſes qu'il inspire aux Amants que j'y fais parler.

Je diray plus. Bien qu'il y aye de grands

intéreſts d'Etat dans un Poëme, & que le ſoin qu'une perſonne Royale doit avoir de ſa gloire faſſe taire ſa paſſion, comme en D. Sanche; s'il ne s'y rencontre point de péril de vie, de pertes d'Etats, ou de banniſſement, je ne penſe pas qu'il aye droit de prendre un nom plus relevé que celuy de Comédie; mais pour répondre aucunement à la dignité des perſonnes dont celuy là repréſente les actions, je me ſuis hazardé d'y ajouſter l'Epithéte d'Héroïque pour le distinguer d'avec les Comédies ordinaires. Cela eſt ſans éxemple parmi les Anciens; mais auſſi il eſt ſans éxemple parmy eux de mettre des Rois ſur le Théatre, ſans quelqu'un de ces grands périls. Nous ne devons pas nous attacher ſi ſervilement à leur imitation, que nous n'oſions eſſayer quelque choſe de nous meſmes, quand cela ne renverſe point les Régles de l'Art : ne fuſt-ce que pour mériter cette loüange que donnoit Horace aux Poëtes de ſon temps.

Nec minimum meruere decus, veſtigia Græca
Auſi deſerere,

& n'avoir point de part en ce honteux Eloge,

O imitatores, ſervum pecus.

Ce qui nous ſert maintenant d'éxemble, dit Tacite, *a été autrefois ſans éxemple, & ce que*

nous faiſons ſans éxemple en pourra ſervir un jour.

La Comédie différe donc en cela de la Tragédie, que celle-cy veut pour ſon Sujet, une action illustre, extraordinaire, ſérieuſe ; celle là s'arréte à une action commune & enjouée : celle-là ſe contente de l'inquiétude & des déplaiſirs de ceux à qui elle donne le prémier rang parmy ſes Acteurs. Toutes les deux ont cela de commun, que cette action doit eſtre compléte & achevée ; c'eſt à dire, que dans l'événement qui la termine, le Spectateur doit eſtre ſi bien instruit des ſentimens de tous ceux qui y ont eu quelque part, qu'il ſorte l'esprit en repos, & ne ſoit plus en doute de rien. Cinna conspire contre Auguste, ſa conspiration eſt découverte, Auguste le fait arréter. Si le Poëme en demeuroit-là, l'action ne ſeroit pas compléte, parce que l'Auditeur ſortiroit dans l'incertitude de ce que cét Empereur auroit ordonné de cét ingrat favory. Ptolomée craint que Céſar qui vient en Egypte ne favoriſe ſa Sœur dont il eſt amoureux, & ne le force à luy rendre ſa part du Royaume, que ſon Pére luy a laiſſée par Testament : pour en attirer la faveur de ſon coſté par un grand ſervice, il luy immole Pompée ; ce n'eſt pas aſſez, il faut voir comment Céſar recevra ce grand ſacrifice. Il arrive, il s'en faſche, il menace Ptolomée, il le veut obliger d'im-

moler les Conſeillers de cét attentat à cet illustre mort ; ce Roy ſurpris de cette réception ſi peu attenduë ſe réſout à prévenir Céſar, & conspire contre luy, pour éviter par ſa perte le malheur dont il ſe voit menacé ; ce n'eſt pas encor aſſez, il faut ſçavoir ce qui réüſſira de cette conspiration. Céſar en a l'avis, & Ptolomée périſſant dans un combat avec ſes Miniſtres, laiſſe Cléopatre en paiſible poſſeſſion du Royaume dont elle demandoit la moitié, & Céſar hors de péril ; l'Auditeur n'a plus rien à demander, & fort ſatisfait, parce que l'action eſt compléte.

Je connois des gens d'esprit, & des plus ſçavants en l'Art Poëtique, qui m'imputent d'avoir négligé d'achever le Cid, & quelques autres de mes Poëmes, parce que je n'y conclus pas préciſément le Mariage des prémiers Acteurs, & que je ne les envoye point marier au ſortir du Théatre. A quoy il eſt aiſé de répondre, que le Mariage n'eſt point un achévement néceſſaire pour la Tragédie heureuſe, ny meſme pour la Comédie. Quant à la prémiére, c'eſt le péril d'un Héros qui la constituë, & lors qu'il en eſt ſorty, l'action eſt terminée. Bien qu'il aye de l'amour, il n'eſt point beſoin qu'il parle d'épouſer ſa Maîtreſſe quand la bienſéance ne le permet pas, & il ſuffit d'en donner l'idée après en avoir levé tous les empeſchemens, ſans luy

en faire déterminer le jour. Ce feroit une chofe infupportable que Chiméne en convinft avec Rodrigue dès le lendemain qu'il a tué fon pére, & Rodrigue feroit ridicule, s'il faifoit la moindre démonstration de le defirer. Je dis la mefme chofe d'Antiochus. Il ne pourroit dire de douceurs à Rodogune qui ne fuffent de mauvaife grace, dans l'instant que fa mére fe vient d'empoifonner à leurs yeux, & meurt dans la rage de n'avoir pû les faire périr avec elle. Pour la Comédie, Aristote ne luy impofe point d'autre devoir pour conclufion, *que de rendre amis ceux qui étoient ennemis.* Ce qu'il faut entendre un peu plus généralement que les termes ne femblent porter, & l'étendre à la réconciliation de toute forte de mauvaife intelligence; comme quand un fils rentre aux bonnes graces d'un pére, qu'on a veu en colére contre luy pour fes débauches, ce qui eft une fin affez ordinaire aux anciennes Comédies; ou que deux Amants, féparez par quelque fourbe qu'on leur a faite, ou par quelque pouvoir dominant, fe réüniffent par l'éclairciffement de cette fourbe, ou par le confentement de ceux qui y mettoient obstacle; ce qui arrive presque toûjours dans les noftres, qui n'ont que tres-rarement une autre fin que des mariages. Nous devons toutefois prendre garde que ce confentement ne vienne pas par un fimple changement de volonté, mais par un

événement qui en fourniſſe l'occaſion. Autrement il n'y auroit pas grand artifice au dénoüement d'une Piéce, ſi après l'avoir ſoûtenuë durant quatre Actes ſur l'authorité d'un pére qui n'approuve point les inclinations amoureuſes de ſon fils, ou de ſa fille, il y conſentoit tout d'un coup au cinquiéme par cette ſeule raiſon que c'eſt le cinquiéme, & que l'Autheur n'oſeroit en faire ſix. Il faut un effet conſidérable qui l'y oblige, comme ſi l'Amant de ſa fille luy ſauvoit la vie en quelque rencontre, où il fuſt preſt d'eſtre aſſaſſiné par ſes ennemis, ou que par quelque accident inespéré il fuſt reconnu pour eſtre de plus grande condition, & mieux dans la fortune qu'il ne paroiſſoit.

Comme il eſt néceſſaire que l'action ſoit compléte, il faut auſſi n'ajoûter rien au delà, parce que quand l'effet eſt arrivé, l'Auditeur ne ſouhaite plus rien & s'ennuye de tout le reste. Ainſi les ſentimens de joye qu'ont deux Amants qui ſe voyent réünis après de longues traverſes, doivent eſtre bien courts, & je ne ſçais pas quelle grace a eu chez les Athéniens la conteſtation de Ménélas & de Teucer, pour la ſépulture d'Ajax, que Sophocle fait mourir au quatriéme Acte ; mais je ſçay bien que de noſtre temps la dispute du meſme Ajax & d'Uliſſe pour les armes d'Achille après ſa mort, laſſa fort les oreilles, bien qu'elle partiſt d'une bonne main

Je ne puis déguiſer meſme que j'ay peine encor à comprendre comment on a pû ſouffrir le cinquiéme de Mélite & de la Vefve. On n'y voit les prémiers Acteurs que réunis enſemble, & ils n'y ont plus d'intéreſt qu'à ſçavoir les Autheurs de la fauſſeté ou de la violence qui les a ſéparez. Cependant ils en pouvoient eſtre déja instruits, ſi je l'euſſe voulu, & ſemblent n'eſtre plus ſur le Théatre que pour ſervir de témoins au Mariage de ceux du ſecond ordre, ce qui fait languir toute cette fin, où ils n'ont point de part. Je n'oſe attribüer le bonheur qu'eurent ces deux Comédies à l'ignorance des Préceptes, qui étoit aſſez générale en ce temps là, dautant que ces meſmes Préceptes bien, ou mal obſervez, doivent faire leur effet, bon, ou mauvais, ſur ceux meſme qui faute de les ſçavoir s'abandonnent au courant des ſentimens naturels : mais je ne puis que je n'avouë du moins, que la vieille habitude qu'on avoit alors à ne voir rien de mieux ordonné a été cauſe qu'on ne s'eſt pas indigné contre ces défauts, & que la nouveauté d'un genre de Comédie tres-agréable, & qui jusque-là n'avoit point paru ſur la Scéne, a fait qu'on a voulu trouver belles toutes les parties d'un corps qui plaiſoit à la veuë, bien qu'il n'eut pas toutes ſes proportions dans leur justeſſe.

La Comédie & la Tragédie ſe reſſemblent

encore en ce que l'action qu'elles choisissent pour imiter *doit avoir une juste grandeur,* c'est à dire, *qu'elle ne doit estre, ny si petite, qu'elle échape à la veuë comme un atome, ny si vaste, qu'elle confonde la mémoire de l'Auditeur, & égare son imagination.* C'est ainsi qu'Aristote explique cette condition du Poëme, & ajouste que *pour estre d'une juste grandeur, elle doit avoir un commencement, un milieu, & une fin.* Ces termes sont si généraux, qu'ils semblent ne signifier rien ; mais à les bien entendre, ils excluënt les actions momentanées qui n'ont point ces trois parties. Telle est peut estre la mort de la sœur d'Horace qui se fait tout d'un coup sans aucune préparation dans les trois Actes qui la précédent, & je m'asseure que si Cinna attendoit au cinquiéme à conspirer contre Auguste, & qu'il consumast les quatre autres en protestations d'amour à Æmilie, ou en jalousies contre Maxime, cette conspiration surprenante feroit bien des révoltes dans les esprits, à qui ces quatre prémiers auroient fait attendre toute autre chose.

Il faut donc qu'une action pour estre d'une juste grandeur aye un commencement, un milieu, & une fin. Cinna conspire contre Auguste, & rend compte de sa conspiration à Æmilie, voilà le commencement ; Maxime en fait avertir Auguste, voilà le milieu ; Auguste luy pardonne

voilà la fin. Ainſi dans les Comédies de ce prémier Volume, j'ay presque toûjours étably deux Amants en bonne intelligence, je les ay brouillez enſemble par quelque fourbe, & les ay réünis par l'éclairciſſement de cette meſme fourbe qui les ſéparoit.

A ce que je viens de dire de la juste grandeur de l'action j'ajouſte un mot touchant celle de ſa repreſentation, que nous bornons d'ordinaire à un peu moins de deux heures. Quelques uns réduiſent le nombre des Vers qu'on y récite à quinze cens, & veulent que les Piéces de Théatre ne puiſſent aller jusqu'à dix-huit, ſans laiſſer un chagrin capable de faire oublier les plus belles choſes. J'ay été plus heureux que leur Régle ne me le permet, en ayant pour l'ordinaire donné deux mille aux Comédies, & un peu plus de dix-huit cens aux Tragédies, ſans avoir ſujet de me plaindre que mon Auditoire ait montré trop de chagrin pour cette longueur.

C'eſt aſſez parlé du Sujet de la Comédie, & des conditions qui luy ſont néceſſaires. La vrayſemblance en eſt une dont je parleray en un autre lieu ; il y a de plus, que les événemens en doivent toûjours eſtre heureux, ce qui n'eſt pas une obligation de la Tragédie, où nous avons le choix de faire un changement de bonheur en malheur, ou de malheur en bonheur. Cela n'a

pas befoin de Commentaire, je viens à la feconde Partie du Poëme, qui font les Mœurs.

Aristote leur prescrit quatre conditions, *qu'elles foient bonnes, convenables, femblables, & égales.* Ce font des termes qu'il a fi peu expliquez, qu'il nous laiffe grand lieu de douter de ce qu'il veut dire.

Je ne puis comprendre comment on a voulu entendre par ce mot de bonnes, qu'il faut qu'elles foient vertüeufes. La plufpart des Poëmes tant anciens que modernes demeureroient en un pitoyable état fi l'on en retranchoit tout ce qui s'y rencontre de perfonnages méchants, ou vicieux, ou tachez de quelque foibleffe qui s'accorde mal avec la vertu. Horace a pris foin de décrire en général les mœurs de chaque âge, & leur attribuë plus de défauts que de perfections, & quand il nous prescrit de peindre Médée fiére & indomptable, Ixion perfide, Achille emporté de colére, jusqu'à maintenir que les loix ne font pas faites pour luy, & ne vouloir prendre droit que par les armes, il ne nous donne pas de grandes vertus à exprimer. Il faut donc trouver une bonté compatible avec ces fortes de mœurs, & s'il m'eft permis de dire mes conjectures fur ce qu'Aristote nous demande par là, je croy que c'eft le caractére brillant & élevé d'une habitude vertüeufe, ou criminelle, felon qu'elle eft propre & convenable à la perfonne qu'on

introduit. Cléopatre dans Rodogune eſt tres-méchante, il n'y a point de parricide qui luy faſſe horreur, pourveu qu'il la puiſſe conſerver ſur un troſne qu'elle préfére à toutes choſes, tant ſon attachement à la domination eſt violent ; mais tous ces crimes ſont accompagnez d'une grandeur d'ame, qui a quelque choſe de ſi haut, qu'en meſme temps qu'on déteste ſes actions, on admire la ſource dont elles partent. J'oſe dire la meſme choſe du Menteur. Il eſt hors de doute que c'eſt une habitude vicieuſe que de mentir, mais il débite ſes menteries avec une telle préſence d'esprit, & tant de vivacité, que cette imperfection a bonne grace en ſa perſonne, & fait confeſſer aux Spectateurs que le talent de mentir ainſi eſt un vice dont les ſots ne ſont point capables. Pour troiſiéme éxemple, ceux qui voudront éxaminer la maniére dont Horace décrit la colére d'Achille, ne s'éloigneront pas de ma penſée. Elle a pour fondement un paſſage d'Aristote qui ſuit d'aſſez près celuy que je taſche d'expliquer. *La Poëſie*, dit-il, *eſt une imitation de gens meilleurs qu'ils n'ont été, & comme les Peintres ſont ſouvent des portraits flattez, qui ſont plus beaux que l'Original, & conſervent toutefois la reſſemblance, ainſi les Poëtes repréſentant des hommes colères, ou fainéants, doivent tirer une haute idée de ces qualitez qu'ils leur attribuënt, en ſorte qu'il s'y trouve un bel éxemplaire d'équité,*

ou de dureté, & c'eſt ainſi qu'Homére a fait Achille bon. Ce dernier mot eſt à remarquer, pour faire voir qu'Homére a donné aux emportemens de la colére d'Achille, cette bonté néceſſaire aux Mœurs, que je fais conſiſter en cette élévation de leur caractére, & dont Robortel parle ainſi. *Unumquodque genus per ſe ſupremos quosdam habet decoris gradus, & abſolutiſſimam recipit formam, non tamen degenerans a ſua natura & effigie pristina.*

Ce texte d'Ariſtote que je viens de citer peut faire de la peine, en ce qu'il porte *que les Mœurs des hommes coléres, ou fainéants, doivent eſtre peintes dans un tel degré d'excellence, qu'il s'y rencontre un haut éxemplaire d'équité, ou de dureté.* Il y a du rapport de la dureté à la colére, & c'eſt ce qu'attribuë Horace à celle d'Achille en ce vers.

Iracundus, inexorabilis, acer.

Mais il n'y en a point de l'équité à la fainéantiſe, & je ne puis voir quelle part elle peut avoir en ſon caractére. C'eſt ce qui me fait douter ſi le mot Grec ῥᾳθύμους, a été rendu dans le ſens d'Ariſtote par les interprétes Latins que j'ay ſuivis. Pacius le tourne *deſides,* Victorius, *inertes,* Heinſius, *ſegnes,* & le mot de *fainéants,* dont je me ſuis ſervy pour le mettre en noſtre Langue répond aſſez à ces trois verſions : mais

Castelvétro le rend en la fienne par celuy de *manfueti*, *débonnaires, ou pleins de manfuétude ;* & non feulement ce mot a une oppofition plus juste à celui de *coléres*, mais auffi il s'accorderoit mieux avec cette habitude, qu'Aristote appelle, ἐπιείκειαν, dont il nous demande un bel éxemplaire. Ces trois interprétes traduifent ce mot Grec par celuy d'*équité* ou de *probité*, qui répondroit mieux au *manfueti* de l'Italien, qu'à leurs *fegnes, defides, inertes,* pourveu qu'on n'entendift par là qu'une bonté naturelle, qui ne fe fasche que mal aifément ; mais j'aimerois mieux encor celuy de *piacevolezza,* dont l'autre fe fert pour l'exprimer en fa Langue, & je croy que pour luy laiffer fa force en la noftre, on le pourroit tourner par celuy de *condescendance, ou facilité équitable d'approuver, excufer, & fupporter tout ce qui arrive.* Ce n'eft pas que je me veüille faire juge entre de fi grands hommes ; mais je ne puis diffimuler que la verfion Italienne de ce paffage me femble avoir quelque chofe de plus juste que ces trois Latines. Dans cette diverfité d'interprétations, chacun eft en liberté de choifir, puisque mefme on a droit de les rejetter toutes, quand il s'en préfente une nouvelle qui plaift davantage, & que les opinions des plus fçavants ne font pas des loix pour nous.

Il me vient encor une autre conjecture touchant ce qu'entend Aristote par cette bonté de

Mœurs, qu'il leur impoſe pour prémiére condition. C'eſt qu'elles doivent eſtre vertüeuſes, tant qu'il ſe peut, en ſorte que nous n'expoſions point de vicieux, ou de criminels ſur le Théatre, ſi le Sujet que nous traitons n'en a beſoin. Il donne lieu luy meſme à cette penſée, lors que voulant marquer un éxemple d'une faute contre cette Régle, il ſe ſert de celuy de Ménélas dans l'Oreste d'Euripide, dont le défaut ne conſiste pas en ce qu'il eſt injuste, mais en ce qu'il l'eſt ſans néceſſité.

Je trouve dans Castelvétro une troiſiéme explication qui pourroit ne déplaire pas, qui eſt, que cette bonté de Mœurs ne regarde que le prémier perſonnage qui doit toûjours ſe faire aimer, & par conſéquent eſtre vertüeux, & non pas ceux qui le perſécutent, ou le font périr : mais comme c'eſt rétraindre à un ſeul ce qu'Aristote dit en général, j'aimerois mieux m'arréter, pour l'intelligence de cette prémiére condition, à cette élévation, ou perfection de caractére dont j'ay parlé, qui peut convenir à tous ceux qui paroiſſent ſur la Scéne, & je ne pourrois ſuivre cette derniére interprétation, ſans condamner le Menteur dont l'habitude eſt vicieuſe, bien qu'il tienne le prémier rang dans la Comédie qui porte ce tître.

En ſecond lieu, les Mœurs doivent eſtre convenables. Cette condition eſt plus aiſée à en-

tendre que la prémiére. Le Poëte doit confidérer l'âge, la dignité, la naiffance, l'employ, & le païs de ceux qu'il introduit : il faut qu'il fçache ce qu'on doit à fa Patrie, à fes parens, à fes amis, à fon Roy ; quel eft l'office d'un Magiftrat, ou d'un Général d'Armée, afin qu'il puiffe y conformer ceux qu'il veut faire aimer aux Spectateurs, & en éloigner ceux qu'il leur veut faire haïr ; car c'eft une Maxime infaillible, que pour bien réüffir, il faut intéreffer l'Auditoire pour les prémiers Acteurs. Il eft bon de remarquer encor que ce qu'Horace dit des Mœurs de chaque âge n'eft pas une Régle, dont on ne fe puiffe difpenfer fans fcrupule. Il fait les jeunes gens prodigues, & les vieillards avares ; le contraire arrive tous les jours fans merveille, mais il ne faut pas que l'un agiffe à la maniére de l'autre, bien qu'il aye quelquefois des habitudes & des paffions qui conviendroient mieux à l'autre. C'eft le propre d'un jeune homme d'eftre amoureux, & non pas d'un vieillard, cela n'empefche pas qu'un vieillard ne le devienne ; les éxemples en font affez fouvent devant nos yeux ; mais il pafferoit pour fou, s'il vouloit faire l'amour en jeune homme, & s'il prétendoit fe faire aimer par les bonnes qualitez de fa perfonne. Il peut efpérer qu'on l'écoutera, mais cette efpérance doit eftre fondée fur fon bien, ou fur fa qualité, & non

pas ſur ſes mérites; & ſes prétenſions ne peuvent eſtre raiſonnables, s'il ne croit avoir affaire à une ame aſſez intéreſſée, pour déférer tout à l'éclat des richeſſes, ou à l'ambition du rang.

La qualité de ſemblables, qu'Ariſtote demande aux Mœurs, regarde particuliérement les perſonnes que l'Hiſtoire ou la Fable nous fait connoiſtre, & qu'il faut toûjours peindre telles que nous les y trouvons. C'eſt ce que veut dire Horace par ce vers

Sit Medea ferox invictaque.

Qui peindroit Uliſſe en grand guerrier, ou Achille en grand diſcoureur, ou Médée en femme fort ſoûmiſe, s'expoſeroit à la riſée publique. Ainſi ces deux qualitez, dont quelques Interprétes ont beaucoup de peine à trouver la différence qu'Ariſtote veut qui ſoit entre elles ſans la déſigner, s'accorderont aiſément, pourveu qu'on les ſépare, & qu'on donne celle de convenables aux perſonnes imaginées qui n'ont jamais eu d'eſtre que dans l'eſprit du Poëte, en reſervant l'autre pour celles qui ſont connuës par l'Hiſtoire, ou par la Fable, comme je le viens de dire.

Il reſte à parler de l'égalité, qui nous oblige à conſerver juſqu'à la fin à nos Perſonnages les

Mœurs que nous leur avons données au commencement.

Servetur ad imum
Qualis ab incepto proceſſerit, & ſibi constet.

L'inégalité y peut toutefois entrer ſans défaut, non ſeulement quand nous introduiſons des perſonnes d'un esprit léger & inégal, mais encor lors qu'en conſervant l'égalité au dedans, nous donnons l'inégalité au dehors ſelon l'occaſion. Telle eſt celle de Chiméne du coſté de l'amour, elle aime toûjours fortement Rodrigue dans ſon cœur, mais cét amour agit autrement en la préſence du Roy, autrement en celle de l'infante, & autrement en celle de Rodrigue, & c'eſt ce qu'Aristote appelle des Mœurs inégalement égales.

Il ſe préſente une difficulté à éclaircir ſur cette matiére, touchant ce qu'entend Aristote, lors qu'il dit, *que la Tragédie ſe peut faire ſans Mœurs, & que la pluſpart de celles des Modernes de ſon temps n'en ont point.* Le ſens de ce paſſage eſt aſſez malaiſé à concevoir, veu que ſelon luy meſme c'eſt par les Mœurs qu'un homme eſt méchant, ou homme de bien, ſpirituel ou ſtupide, timide ou hardy, constant ou irréſolu, bon ou mauvais Politique, & qu'il eſt impoſſible qu'on en mette aucun ſur le Théatre qui ne ſoit

bon, ou méchant, & qu'il n'aye quelqu'une de ces autres qualitez. Pour accorder ces deux ſentimens qui ſemblent oppoſez l'un à l'autre, j'ay remarqué que ce Philoſophe dit en ſuite, que *ſi un Poëte a fait de belles Narrations Morales, & des discours bien ſententieux, il n'a fait encor rien par là qui concerne la Tragédie.* Cela m'a fait conſidérer que les Mœurs ne ſont pas ſeulement le principe des actions, mais auſſi du raiſonnement. Un homme de bien agit & raiſonne en homme de bien, un méchant agit & raiſonne en méchant, & l'un & l'autre étale de diverſes Maximes de Morale ſuivant cette diverſe habitude. C'eſt donc de ces Maximes, que cette habitude produit, que la Tragédie peut ſe paſſer, & non pas de l'habitude meſme, puisqu'elle eſt le principe des actions, & que les actions ſont l'ame de la Tragédie, où l'on ne doit parler qu'en agiſſant, & pour agir. Ainſi pour expliquer ce paſſage d'Aristote par l'autre, nous pouvons dire, que quand il parle d'une Tragédie ſans Mœurs, il entend une Tragédie où les Acteurs énoncent ſimplement leurs ſentimens, ou ne les appuyent que ſur des raiſonnemens tirez du fait, comme Cléopatre dans le ſecond Acte de Rodogune, & non pas ſur des Maximes de Morale ou de Politique, comme Rodogune dans ſon prémier Acte. Car, je le répéte encor, faire un Poëme de Théatre, où aucun des Acteurs ne ſoit bon ny mé-

chant, prudent ny imprudent, cela eſt abſolument impoſſible.

Après les Mœurs viennent les Sentimens, par où l'Acteur fait connoiſtre ce qu'il veut ou ne veut pas, en quoy il peut ſe contenter d'un ſimple témoignage de ce qu'il ſe propoſe de faire, ſans le fortifier de raiſonnemens moraux, comme je le viens de dire. Cette partie a beſoin de la Rhétorique pour peindre les paſſions & les troubles de l'eſprit, pour en conſulter, délibérer, éxagérer, ou exténüer, mais il y a cette différence pour ce regard entre le Poëte Dramatique, & l'Orateur, que celuy-cy peut étaler ſon Art, & le rendre remarquable avec pleine liberté, & que l'autre doit le cacher avec ſoin parce que ce n'eſt jamais luy qui parle, & que ceux qu'il fait parler ne ſont pas des Orateurs.

La Diction dépend de la Grammaire. Aristote luy attribuë les Figures, que nous ne laiſſons pas d'appeller communément Figures de Rhétorique. Je n'ay rien à dire là deſſus, ſinon que le langage doit eſtre net, les Figures placées à propos & diverſifiées, & la verſification aiſée & élevée au deſſus de la Proſe, mais non pas juſqu'à l'enflure du Poëme Epique, puiſque ceux que le Poëte fait parler ne ſont pas des Poëtes.

Le retranchement que nous avons fait des Chœurs, a retranché la Muſique de nos Poëmes. Une chanſon y a quelquefois bonne grace, &

dans les Piéces de Machines cét ornement eſt redevenu néceſſaire pour remplir les oreilles de l'Auditeur, cependant que les Machines deſcendent.

La décoration du Théatre a beſoin de trois Arts pour la rendre belle, de la Peinture, de l'Architecture, & de la Perspective. Aristote prétend que cette partie non plus que la précédente ne regarde pas le Poëte, & comme il ne la traite point, je me dispenſeray d'en dire plus qu'il ne m'en a appris.

Pour achever ce discours, je n'ay plus qu'à parler des parties de quantité, qui ſont le Prologue, l'Epiſode, l'Exode, & le Chœur. *Le Prologue eſt ce qui ſe récite avant le prémier chant du Chœur. L'Epiſode, ce qui ſe récite entre les chants du Chœur. Et l'Exode, ce qui ſe récite après le dernier chant du Chœur.* Voilà tout ce que nous en dit Aristote, qui nous marque plûtoſt la ſituation de ces parties, & l'ordre qu'elles ont entre elles dans la repréſentation, que la part de l'action qu'elles doivent contenir. Ainſi pour les appliquer à noſtre uſage, le Prologue eſt noſtre prémier Acte, l'Epiſode fait les trois ſuivants, l'Exode le dernier.

Je dis que le Prologue eſt ce qui ſe récite devant le prémier chant du Chœur, bien que la verſion ordinaire porte, *devant la prémiére entrée du Chœur,* ce qui nous embarraſſeroit fort,

veu que dans beaucoup de Tragédies Grecques le Chœur parle le prémier, & ainſi elles manqueroient de cette partie, ce qu'Ariſtote n'eut pas manqué de remarquer. Pour m'enhardir à changer ce terme, afin de lever la difficulté, j'ay conſidéré qu'encor le mot grec πάροδος dont ſe ſert icy ce Philoſophe ſignifie communément l'entrée en un chemin ou Place publique, qui étoit le lieu ordinaire où nos Anciens faiſoient parler leurs Acteurs : en cét endroit toutefois il ne peut ſignifier que le prémier chant du Chœur. C'eſt ce qu'il m'apprend luy-meſme un peu après, en diſant que le πάροδος du Chœur eſt la prémiére choſe que dit tout le Chœur enſemble. Or quand le Chœur entier diſoit quelque choſe, il chantoit, & quand il parloit ſans chanter, il n'y avoit qu'un de ceux dont il étoit compoſé qui parlaſt au nom de tous. La raiſon en eſt que le Chœur alors tenoit le lieu d'Acteur, & ce qu'il diſoit ſervoit à l'action, & devoit par conſéquent eſtre entendu, ce qui n'euſt pas été poſſible, ſi tous ceux qui le compoſoient, & qui étoient quelquefois jusqu'au nombre de cinquante, euſſent parlé, ou chanté tous à la fois. Il faut donc rejetter ce premier πάροδος du Chœur, qui eſt la borne du Prologue, à la prémiére fois qu'il demeuroit ſeul ſur le Théatre, & chantoit : jusque là il n'y étoit introduit que parlant avec un Acteur par une ſeule bouche,

ou s'il y demeuroit ſeul ſans chanter, il ſe ſéparoit en deux demy Chœurs, qui ne parloient non plus chacun de leur coſté que par un ſeul organe, afin que l'Auditeur pûſt entendre ce qu'ils diſoient, & s'instruire de ce qu'il ſalloit qu'il appriſt pour l'intelligence de l'action.

Je réduis ce Prologue à noſtre prémier Acte, ſuivant l'intention d'Aristote, & pour ſuppléer en quelque façon à ce qu'il ne nous a pas dit, ou que les années nous ont dérobé de ſon livre, je diray qu'il doit contenir les ſemences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale, que pour les Epiſodiques, en ſorte qu'il n'entre aucun Acteur dans les Actes ſuivants, qui ne ſoit connu par ce prémier, ou du moins appellé par quelqu'un qui y aura été introduit. Cette maxime eſt nouvelle & aſſez ſévére, & je ne l'ay pas toûjours gardée ; mais j'estime qu'elle ſert beaucoup à fonder une véritable unité d'action, par la liaiſon de toutes celles qui concurrent dans le Poëme. Les Anciens s'en ſont fort écartez, particuliérement dans les Agnitions, pour leſquelles ils ſe ſont preſque toûjours ſervis de gens qui ſurvenoient par hazard au cinquiéme Acte, & ne ſeroient arrivez qu'au dixiéme, ſi la Piéce en euſt eu dix. Tel eſt ce Vieillard de Corinthe dans l'*Oedipe* de Sophocle & de Sénéque, où il ſemble tomber des Nuës par miracle, en un temps où les Acteurs ne ſçauroient

plus par où en prendre, ny quelle posture tenir, s'il arrivoit une heure plus tard. Je ne l'ay introduit qu'au cinquiéme Acte non plus qu'eux; mais j'ay préparé sa venuë dès le prémier, en faisant dire à Oedipe qu'il attend dans le jour la Nouvelle de la mort de son pére. Ainsi dans la Vefve, bien que Célidan ne paroisse qu'au troisiéme, il y est amené par Alcidon qui est du prémier. Il n'en est pas de mesme des Maures dans le Cid, pour lesquels il n'y a aucune préparation au prémier Acte. Le Plaideur de Poitiers dans le Menteur avoit le mesme défaut, mais j'ay trouvé le moyen d'y remédier en cette Edition, où le Dénoüement se trouve préparé par Philiste, & non plus par luy.

Je voudrois donc que le prémier Acte continst le fondement de toutes les actions, & fermast la porte à tout ce qu'on voudroit introduire d'ailleurs dans le reste du Poëme. Encor que souvent il ne donne pas toutes les lumiéres nécessaires pour l'entiére intelligence du Sujet, & que tous les Acteurs n'y paroissent pas, il suffit qu'on y parle d'eux, ou que ceux qu'on y fait paroistre ayent besoin de les aller chercher, pour venir à bout de leurs intentions. Ce que je dis ne se doit entendre que des Personnages qui agissent dans la Piéce par quelque propre intérest considérable, ou qui apportent une Nouvelle importante qui produit un notable

effet. Un Domestique qui n'agit que par l'ordre de ſon maiſtre, un Confident qui reçoit le ſecret de ſon amy, & le plaint dans ſon malheur, un pére qui ne ſe montre que pour conſentir ou contredire le Mariage de ſes enfants, une femme qui conſole & conſeille ſon mary, en un mot, tous ces gens ſans action n'ont point beſoin d'eſtre inſinüez au prémier Acte ; & quand je n'y aurois point parlé de Livie dans Cinna j'aurois pû la faire entrer au quatriéme, ſans pécher contre cette Régle. Mais je ſouhaiterois qu'on l'obſervaſt inviolablement, quand on fait concurrer deux actions différentes, bien qu'enſuite elles ſe meſlent enſemble. La conſpiration de Cinna, & la conſultation d'Auguste avec luy & Maxime n'ont aucune liaiſon entre elles, & ne font que concurrer d'abord, bien que le réſultat de l'une produiſe de beaux effets pour l'autre, & ſoit cauſe que Maxime en fait découvrir le ſecret à cét Empereur. Il a été beſoin d'en donner l'idée dès le prémier Acte, où Auguste mande Cinna & Maxime. On n'en ſçait pas la cauſe, mais enfin il les mande, & cela ſuffit pour faire une ſurpriſe tres-agréable, de le voir delibérer s'il quittera l'Empire, ou non, avec deux hommes qui ont conſpiré contre luy. Cette ſurpriſe auroit perdu la moitié de ſes graces, s'il ne les euſt point mandez dès le prémier Acte, ou ſi on n'y euſt point connu

Maxime pour un des Chefs de ce grand dessein. Dans Don Sanche, le choix que la Reine de Castille doit faire d'un mary, & le rappel de celle d'Arragon dans ses Etats, sont deux choses tout à fait différentes, aussi sont elles proposées toutes deux au prémier Acte, & quand on introduit deux sortes d'Amours, il ne faut jamais y manquer.

Ce prémier Acte s'appelloit Prologue du temps d'Aristote, & communément on y faisoit l'ouverture du Sujet, pour instruire le Spectateur de tout ce qui s'étoit passé avant le commencement de l'action qu'on alloit représenter, & de tout ce qu'il falloit qu'il sçeust pour comprendre ce qu'il alloit voir. La maniére de donner cette intelligence a changé suivant les temps. Euripide en a usé assez grossiérement, en introduisant, tantost un Dieu dans une Machine, par qui les Spectateurs recevoient cét éclaircissement, & tantost un de ses principaux Personnages qui les en instruisoit luy mesme, comme dans son Iphigenie, & dans son Héléne, où ces deux Héroïnes racontent d'abord toute leur histoire, & l'apprennent à l'Auditeur, sans avoir aucun Acteur avec elles à qui adresser leur discours.

Ce n'est pas que je vueille dire, que quand un Acteur parle seul, il ne puisse instruire l'Auditeur de beaucoup de choses; mais il faut que

ce foit par les fentimens d'une paffion qui l'agite, & non pas par une fimple Narration. Le Monologue d'Æmilie, qui ouvre le Théatre dans Cinna, fait affez connoiftre qu'Auguste a fait mourir fon pére, & que pour venger fa mort elle engage fon Amant à conspirer contre luy; mais c'eft par le trouble & la crainte que le péril où elle expofe Cinna jette dans fon ame, que nous en avons la connoiffance. Sur tout le Poëte fe doit fouvenir, que quand un Acteur eft feul fur le Théatre, il eft préfumé ne faire que s'entretenir en luy mefme, & ne parle qu'afin que le Spectateur fçache dequoy il s'entretient, & à quoy il penfe. Ainfi ce feroit une faute infupportable, fi un autre Acteur apprenoit par là fes fecrets. On excufe cela dans une paffion fi violente, qu'elle force d'éclater, bien qu'on n'aye perfonne à qui la faire entendre, & je ne le voudrois pas condamner en un autre, mais j'aurois de la peine à me le fouffrir.

Plaute a crû remédier à ce defordre d'Euripide, en introduifant un Prologue détaché, qui fe récitoit par un Perfonnage, qui n'avoit quelquefois autre nom que celuy de Prologue, & n'étoit point du tout du corps de la Piéce. Auffi ne parloit-il qu'aux Spectateurs, pour les instruire de ce qui avoit précédé, & amener le Sujet jusques au prémier Acte, où commençoit l'action.

Térence, qui eſt venu depuis luy, a gardé ces Prologues, & en a changé la matiére. Il les a employez à faire ſon Apologie contre ſes envieux, & pour ouvrir ſon Sujet, il a introduit une nouvelle ſorte de Perſonnages, qu'on a appellez Protatiques, parce qu'ils ne paroiſſent que dans la Protaſe, où ſe doit faire la propoſition & l'ouverture du Sujet. Ils en écoutoient l'histoire, qui leur étoit racontée par un autre Acteur, & par ce récit qu'on leur en faiſoit, l'Auditeur demeuroit instruit de ce qu'il devoit ſçavoir, touchant les intéreſts des prémiers Acteurs, avant qu'ils paruſſent ſur le Théatre. Tels ſont Soſie dans ſon Andrienne, & Davus dans ſon Phormion, qu'on ne revoit plus après la narration, & qui ne ſervent qu'à l'écouter. Cette Méthode eſt fort artificieuſe, mais je voudrois pour ſa perfection que ces meſmes Perſonnages ſerviſſent encor à quelque autre choſe dans la Piéce, & qu'ils y fuſſent introduits par quelque autre occaſion que celle d'écouter ce récit. Pollux dans Médée eſt de cette nature. Il paſſe par Corinthe en allant au mariage de ſa ſœur, & s'étonne d'y rencontrer Jaſon qu'il croyoit en Theſſalie; il apprend de luy ſa fortune, & ſon divorce avec Médée, pour épouſer Créüſe, qu'il aide en ſuite à ſauver des mains d'Ægée qui l'avoit fait enlever, & raiſonne avec le Roy ſur la défiance qu'il doit avoir des préſens de Mé-

dée. Toutes les Piéces n'ont pas beſoin de ces éclairciſſemens, & par conſéquent on ſe peut paſſer ſouvent de ces Perſonnages, dont Térence ne s'eſt ſervy que ces deux fois dans les ſix Comédies que nous avons de luy.

Noſtre Siécle a inventé une autre espéce de Prologue pour les Piéces de Machines, qui ne touche point au Sujet, & n'eſt qu'une loüange adroite du Prince devant qui ces Poëmes doivent eſtre repreſentez. Dans l'Andromede, Melpoméne emprunte au Soleil ſes rayons pour éclairer ſon Théatre en faveur du Roy, pour qui elle a préparé un ſpectacle magnifique. Le Prologue de la Toiſon d'Or ſur le mariage de ſa Majeſté, & la Paix avec l'Eſpagne, a quelque choſe encor de plus éclatant. Ces Prologues doivent avoir beaucoup d'invention, & je ne penſe pas qu'on y puiſſe raiſonnablement introduire que des Dieux imaginaires de l'Antiquité, qui ne laiſſent pas toutefois de parler des choſes de noſtre temps, par une fiction Poëtique, qui fait un grand accommodement de Théatre.

L'Epiſode ſelon Ariſtote en cét endroit, ſont nos trois Actes du milieu, mais comme il applique ce nom ailleurs aux actions qui ſont hors de la principale, & qui luy ſervent d'un ornement dont elle ſe pourroit paſſer, je diray que bien que ces trois Actes s'appellent Epiſode, ce n'eſt pas à dire qu'ils ne ſoient com-

pofez que d'Epifodes. La confultation d'Auguste au fecond de Cinna, les remords de cét ingrat, ce qu'il en découvre à Æmilie, & l'effort que fait Maxime pour perfuader à cét objet de fon amour caché de s'enfuïr avec luy, ne font que des Epifodes; mais l'avis que fait donner Maxime par Euphorbe à l'Empereur, les irréfolutions de ce Prince, & les confeils de Livie, font de l'action principale; & dans Héraclius, ces trois Actes ont plus d'action principale, que d'Epifodes. Ces Epifodes font de deux fortes, & peuvent eftre compofez des actions particuliéres des principaux Acteurs, dont toutefois l'action principale pourroit fe paffer, ou des intérefts des feconds Amants qu'on introduit, & qu'on appelle communément des Perfonnages Epifodiques. Les uns & les autres doivent avoir leur fondement dans le prémier Acte, & eftre attachez à l'action principale, c'eft à dire, y fervir de quelque chofe, & particuliérement ces Perfonnages Epifodiques doivent s'embaraffer fi bien avec les prémiers, qu'un feul intrique brouille les uns & les autres. Ariftote blafme fort les Epifodes détachez, & dit *que les mauvais Poëtes en font par ignorance, & les bons en faveur des Comédiens, pour leur donner de l'employ.* L'Infante du Cid eft de ce nombre, & on le pourra condamner, ou luy faire grace par ce texte d'Ariftote, fuivant le

rang qu'on voudra me donner parmy nos Modernes.

Je ne diray rien de l'Exode, qui n'eſt autre choſe que noſtre cinquiéme Acte. Je penſe en avoir expliqué le principal employ, quand j'ay dit que l'action du Poëme Dramatique doit eſtre compléte. Je n'y adjouſteray que ce mot ; qu'il faut, s'il ſe peut, luy réſerver toute la Catastrophe, & meſme la reculer vers la fin autant qu'il eſt poſſible. Plus on la différe, plus les esprits demeurent ſuspendus, & l'impatience qu'ils ont de ſçavoir de quel coſté elle tournera, eſt cauſe qu'ils la reçoivent avec plus de plaiſir : ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cét Acte. L'Auditeur qui la ſçait trop toſt n'a plus de curioſité, & ſon attention languit durant tout le reste, qui ne luy apprend rien de nouveau. Le contraire s'eſt veu dans la Mariane, dont la mort, bien qu'arrivée dans l'intervalle qui ſépare le quatriéme Acte du cinquiéme, n'a pas empeſché que les déplaiſirs d'Hérode, qui occupent tout ce dernier, n'ayent plû extraordinairement. Mais je ne conſeillerois à perſonne de s'aſſeurer ſur cét éxemple. Il ne ſe fait pas des miracles tous les jours, & quoy que ſon Autheur euſt bien mérité ce beau ſuccès par le grand effort d'esprit qu'il avoit fait à peindre les déſespoirs de ce Monarque, peuteſtre que l'excellence de l'Acteur, qui en ſoû-

tenoit le Perſonnage, y contribuoit beaucoup.

Voilà ce qui m'eſt venu en penſée touchant le but, les utilitez, & les parties du Poëme Dramatique. Quelques Perſonnes de condition, qui peuvent tout ſur moy, ont voulu que je donnaſſe mes ſentimens au Public, ſur les Régles d'un Art qu'il y a ſi long-temps que je pratique aſſez heureuſement. Comme ce Recueil eſt ſéparé en trois Volumes, j'ay ſéparé les principales matiéres en trois Discours, pour leur ſervir de Préfaces. Je parle au ſecond des conditions particuliéres de la Tragédie, des qualitez des Perſonnes & des évenemens qui luy peuvent fournir de Sujet, & de la maniére de le traiter ſelon le vray ſemblable ou le néceſſaire. Je m'explique dans le troiſiéme ſur les trois unitez, d'action, de jour, & de lieu. Cette entrepriſe méritoit une longue & tres éxacte étude de tous les Poëmes qui nous reſtent de l'Antiquité, & de tous ceux qui ont commenté les Traitez, qu'Aristote & Horace ont faits de l'Art Poëtique, ou qui en ont écrit en particulier : mais je n'ay pû me réſoudre à en prendre le loiſir; & je m'aſſeure que beaucoup de mes Lecteurs me pardonneront aiſément cette pareſſe, & ne ſeront pas faſchez, que je donne à des productions nouvelles le temps qu'il m'euſt fallu conſumer à des remarques ſur celles des autres Siécles. J'y fais quelques courſes, & y prens des

éxemples quand ma mémoire m'en peut fournir. Je n'en cherche de Modernes que chez moy, tant parce que je connois mieux mes ouvrages que ceux des autres, & en ſuis plus le maiſtre, que parce que je ne veux pas m'expoſer au péril de déplaire à ceux que je reprendrois en quelque choſe, ou que je ne loüerois pas aſſez en ce qu'ils ont fait d'excellent. J'écris ſans ambition, & ſans esprit de contestation, je l'ay déja dit. Je taſche de ſuivre toûjours le ſentiment d'Aristote dans les matiéres qu'il a traitées, & comme peut-eſtre je l'entens à ma mode, je ne ſuis point jaloux qu'un autre l'entende à la ſienne. Le Commentaire dont je m'y ſers le plus, eſt l'expérience du Théatre, & les refléxions ſur ce que j'ay veu y plaire ou déplaire. J'ay pris pour m'expliquer un ſtile ſimple, & me contente d'une expreſſion nuë de mes opinions, bonnes ou mauvaiſes, ſans y rechercher aucun enrichiſſement d'Eloquence. Il me ſuffit de me faire entendre, je ne prétens pas qu'on admire icy ma façon d'écrire, & ne fais point de ſcrupule de m'y ſervir ſouvent des meſmes termes, ne fuſt-ce que pour épargner le temps d'en chercher d'autres, dont peut eſtre la variété ne diroit pas ſi juſtement ce que je veux dire. J'ajouſte à ces trois Discours généraux l'éxamen de chacun de mes Poëmes en particulier, afin de voir en quoy ils s'écartent,

ou ſe conforment aux Régles que j'établis. Je n'en diſſimuleray point les defauts, & en revanche je me donneray la liberté de remarquer ce que j'y trouveray de moins imparfait. Balzac accorde ce Privilége à une certaine espéce de gens, & ſoûtient qu'ils peuvent dire d'eux-meſmes par franchiſe, ce que d'autres diroient par vanité. Je ne ſçay ſi j'en ſuis, mais je veux avoir aſſez bonne opinion de moy pour n'en deſeſpérer pas.



EXAMEN

DES

POËMES CONTENUS

EN CETTE PRÉMIÉRE PARTIE.



EXAMEN

DES

POËMES CONTENUS

EN CETTE PRÉMIÉRE PARTIE.

MELITE.



ETTE Piéce fut mon coup d'essay, & elle n'a garde d'estre dans les Régles; puisque je ne sçavois pas alors qu'il y en eust. Je n'avois pour guide qu'un peu de sens commun, avec les éxemples de feu Hardy, dont la veine étoit plus féconde que polie, & de quelques Modernes, qui commençoient à se produire, & qui n'étoient pas plus Réguliers que luy. Le succès en fut surprenant. Il établit une nouvelle troupe de Comé-

diens à Paris, malgré le mérite de celle qui étoit en poſſeſſion de s'y voir l'unique ; il égala tout ce qui s'étoit fait de plus beau juſqu'alors, & me fit connoiſtre à la Cour. Ce ſens commun, qui étoit toute ma Régle, m'avoit fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre Amants par un ſeul intrique, & m'avoit donné aſſez d'averſion de cét horrible déréglement qui mettoit Paris, Rome, & Conſtantinople ſur le meſme Théatre, pour réduire le mien dans une ſeule ville.

La nouveauté de ce genre de Comédie, dont il n'y a point d'éxemple en aucune Langue, & le ſtile naïf, qui faiſoit une peinture de la converſation des honneſtes gens, furent ſans doute cauſe de ce bonheur ſurprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avoit jamais veu juſque-là que la Comédie fiſt rire ſans Perſonnages ridicules, tels que les Valets boufons, les Paraſites, les Capitans, les Docteurs, &c. Celle cy faiſoit ſon effet par l'humeur enjouée de gens d'une condition au deſſus de ceux qu'on voit dans les Comédies de Plaute & de Térence, qui n'étoient que des Marchands. Avec tout cela, j'avouë que l'Auditeur fut bien facile à donner ſon approbation à une Piéce, dont le nœud n'avoit aucune justeſſe. Eraste y fait contrefaire des lettres de Mélite, & les porter à Philandre. Ce Philandre eſt bien crédule de ſe perſuader d'eſtre aimé d'une perſonne qu'il n'a jamais entretenuë, dont il ne connoit point l'écri-

ture, & qui luy défend de l'aller voir ; cependant qu'elle reçoit les viſites d'un autre, avec qui il doit avoir une amitié aſſez étroite, puiſqu'il eſt accordé de ſa ſœur. Il fait plus, ſur la legéreté d'une croyance ſi peu raiſonnable, il renonce à une affection dont il étoit aſſeuré, & qui étoit preſte d'avoir ſon effet. Eraste n'eſt pas moins ridicule que luy, de s'imaginer que ſa fourbe cauſera cette rupture, qui ſeroit toutefois inutile à ſon deſſein, s'il ne ſçavoit de certitude que Philandre, malgré le ſecret qu'il luy fait demander par Mélite dans ces fauſſes lettres, ne manquera pas à les montrer à Tircis ; que cét Amant favoriſé, croira plûtoſt un caractére qu'il n'a jamais veu, que les aſſeurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de ſa Maîtreſſe ; & qu'il rompra avec elle ſans luy parler, de peur de s'en éclaircir. Cette prétenſion d'Eraste ne pouvoit eſtre ſupportable à moins d'une révélation, & Tircis qui eſt l'honneſte homme de la Piéce, n'a pas l'esprit moins leger que les deux autres, de s'abandonner au deſespoir par une meſme facilité de croyance, à la veuë de ce caractére inconnu. Les ſentimens de douleur qu'il en peut legitimement concevoir, devroient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il ſe croit trahy, & luy donner par là l'occaſion de le deſabuſer. La folie d'Eraste n'eſt pas de meilleure trempe. Je la condamnois deſlors en mon ame ; mais comme

c'étoit un ornement de Théatre qui ne manquoit jamais de plaire, & se faisoit souvent admirer, j'affectay volontiers ces grands égaremens, & en tiray un effet que je tiendrois encor admirable en ce temps. C'est la maniére dont Eraste fait connoistre à Philandre, en le prenant pour Minos, la fourbe qu'il luy a faite, & l'erreur où il l'a jetté. Dans tout ce que j'ay fait depuis, je ne pense pas qu'il se rencontre rien de plus adroit pour un dénoüement.

Tout le cinquiéme Acte peut passer pour inutile. Tircis & Mélite se sont raccommodez avant qu'il commence, & par consequent l'action est terminée. Il n'est plus question que de sçavoir qui a fait la supposition des lettres, & ils pouvoient l'avoir sçeu de Cloris, à qui Philandre l'avoit dit pour se justifier. Il est vray que cét Acte retire Eraste de folie, qu'il le réconcilie avec les deux Amants, & fait son mariage avec Cloris; mais tout cela ne regarde plus qu'une action Episodique, qui ne doit pas amuser le Théatre, quand la principale est finie; & sur tout ce mariage a si peu d'apparence, qu'il est aisé de voir qu'on ne le propose, que pour satisfaire à la coûtume de ce temps là, qui étoit de marier tout ce qu'on introduisoit sur la Scéne. Il semble mesme que le Personnage de Philandre, qui part avec un ressentiment ridicule, dont on ne craint pas l'effet, ne soit point achevé, & qu'il luy falloit

quelque coufine de Mélite, ou quelque fœur d'Eraste pour le reünir avec les autres. Mais deslors je ne m'affujettiffois pas tout à fait à cette mode, & je me contentay de faire voir l'affiette de fon esprit, fans prendre foin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il eft affez vifible qu'elle paffe l'unité de jour, mais ce n'en eft pas le feul defaut; il y a de plus une inégalité d'intervalle entre les Actes qu'il faut éviter. Il doit s'eftre paffé huit ou quinze jours entre le prémier & le fecond, & autant entre le fecond & le troifiéme; mais du troifiéme au quatriéme, il n'eft pas befoin de plus d'une heure, & il en faut encor moins entre les deux derniers, de peur de donner le temps de fe rallentir à cette chaleur, qui jette Eraste dans l'égarement d'esprit. Je ne fçay mefme fi les Perfonnages qui paroiffent deux fois dans un mefme Acte (pofé que cela foit permis, ce que j'éxamineray ailleurs), je ne fçay, dis je, s'ils ont le loifir d'aller d'un quartier de la Ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent eftre fi éloignez l'un de l'autre, que les Acteurs ayent lieu de ne pas s'entreconnoiftre. Au prémier Acte, Tircis après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le temps d'environ foixante vers pour aller chez luy, où il rencontre Philandre avec fa fœur, & n'en a guére davantage au fecond à refaire le mefme chemin. Je fçay bien que la reprefentation racourcit la

durée de l'action, & qu'elle fait voir en deux heures, ſans ſortir de la Régle, ce qui ſouvent a beſoin d'un jour entier pour s'effectuer : mais je voudrois que, pour mettre les choſes dans leur justeſſe, ce racourciſſement ſe ménageaſt dans les intervalles des Actes, & que le temps qu'il faut perdre s'y perdiſt, en ſorte que chaque Acte n'en euſt pour la partie de l'action qu'il repreſente, que ce qu'il en faut pour ſa repreſentation.

Ce coup d'eſſay a ſans doute encor d'autres irrégularitez, mais je ne m'attache pas à les éxaminer ſi ponctuellement, que je m'obstine à n'en vouloir oublier aucune : je penſe avoir marqué les plus notables, & pour peu que le Lecteur aye d'indulgence pour moy, j'espére qu'il ne s'offenſera pas d'un peu de négligence pour le reste.

CLITANDRE.

Un voyage que je fis à Paris pour voir le ſuccès de Mélite, m'apprit qu'elle n'étoit pas dans les vingt & quatre heures. C'étoit l'unique Régle que l'on connûſt en ce temps-là. J'entendis que ceux du métier la blaſmoient de peu d'effets, & de ce que le ſtile en étoit trop familier. Pour la justifier contre cette cenſure par une espéce de bravade, & montrer que ce genre de Piéces avoit les vrayes beautez de Théatre, j'entrepris d'en faire une réguliére (c'eſt à dire dans ces vingt & quatre heures) pleine d'incidens, & d'un ſtile plus élevé, mais qui ne vaudroit rien du tout; en quoy je réüſſis parfaitement. Le ſtile en eſt véritablement plus fort que celuy de l'autre, mais c'eſt tout ce qu'on y peut trouver de ſupportable. Il eſt meſlé de pointes, comme dans cette prémiére, mais ce n'étoit pas alors un ſi grand vice dans le choix des penſées, que la Scéne en dûſt eſtre entiérement purgée. Pour la constitution, elle eſt ſi déſordonnée, que vous avez de la

peine à deviner qui ſont les prémiers Acteurs. Roſidor & Caliste ſont ceux qui le paroiſſent le plus par l'avantage de leur caractére, & de leur amour mutüel; mais leur action finit dès le prémier Acte avec leur péril, & ce qu'ils diſent au troiſiéme & au cinquiéme ne fait que montrer leurs viſages, attendant que les autres achévent. Pymante & Doriſe y ont le plus grand employ, mais ce ne ſont que deux criminels, qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes, & dont meſme le prémier en attente de plus grands, pour mettre à couvert les autres. Clitandre, autour de qui ſemble tourner le nœud de la Pièce, puisque les prémiéres actions vont à le faire coupable, & les derniéres à le justifier, n'en peut eſtre qu'un Héros bien ennuyeux, qui n'eſt introduit que pour déclamer en priſon, & ne parle pas meſme à cette Maîtreſſe, dont les dédains ſervent de couleur à le faire paſſer pour criminel. Tout le cinquiéme Acte languit comme celuy de Mélite après la concluſion des Epiſodes, & n'a rien de ſurprenant, puisque dès le quatriéme on devine tout ce qui doit arriver, horſmis le mariage de Clitandre avec Doriſe, qui eſt encor plus étrange que celuy d'Eraste; & dont on n'a garde de ſe défier.

Le Roy & le Prince ſon fils y paroiſſent dans un employ fort au deſſous de leur Dignité. L'un n'y eſt que comme juge, & l'autre comme confident de ſon favory. Ce defaut n'a pas accoûtumé

de paſſer pour defaut, auſſi n'eſt-ce qu'un ſentiment particulier dont je me ſuis fait une Régle, qui peut-eſtre ne ſemblera pas déraiſonnable, bien que nouvelle.

Pour m'expliquer, je dis qu'un Roy, un héritier de la Couronne, un Gouverneur de Province, & généralement un homme d'authorité, peut paroiſtre ſur le Théatre en trois façons : comme Roy, comme homme, & comme Juge ; quelquefois avec deux de ces qualitez, quelquefois avec toutes les trois enſemble. Il paroit comme Roy ſeulement, quand il n'a intéreſt qu'à la conſervation de ſon Troſne, ou de ſa vie qu'on attaque pour changer l'Etat, ſans avoir l'eſprit agité d'aucune paſſion particuliére ; & c'eſt ainſi qu'Auguste agit dans Cinna, & Phocas dans Héraclius. Il paroit comme homme ſeulement, quand il n'a que l'intéreſt d'une paſſion à ſuivre, ou à vaincre, ſans aucun péril pour ſon Etat ; & tel eſt Grimoald dans les prémiers Actes de Pertharite, & les deux Reines dans Don Sanche. Il ne paroit enfin que comme Juge, quand il eſt introduit ſans aucun intéreſt pour ſon Etat, ny pour ſa perſonne, ny pour ſes affections, mais ſeulement pour régler celuy des autres, comme dans ce Poëme & dans le Cid, & on ne peut deſavoüer qu'en cette derniére poſture il remplit aſſez mal la Dignité d'un ſi grand Tître, n'ayant aucune part en l'action que celle qu'il y veut prendre pour d'autres & demeurant bien éloigné

de l'éclat des deux autres maniéres. Auſſi on ne le donne jamais à repreſenter aux meilleurs Acteurs, mais il faut qu'il ſe contente de paſſer par la bouche de ceux du ſecond, ou du troiſiéme ordre. Il peut paroiſtre comme Roy & comme homme tout à la fois, quand il a un grand intéreſt d'Etat & une forte paſſion tout enſemble à ſoûtenir, comme Antiochus dans Rodogune, & Nicoméde dans la Tragédie qui porte ſon nom; & c'eſt à mon avis, la plus digne maniére, & la plus avantageuſe de mettre ſur la Scéne des gens de cette condition; parce qu'ils attirent alors toute l'action à eux, & ne manquent jamais d'eſtre repreentez par les prémiers Acteurs. Il ne me vient ſpoint d'éxemple en la mémoire où un Roy paroiſſe comme homme & comme Juge, avec un intéreſt de paſſion pour luy, & un ſoin de régler ceux des autres, ſans aucun péril pour ſon Etat: mais pour voir les trois maniéres enſemble, on les peut aucunement remarquer dans les deux Gouverneurs d'Arménie, & de Syrie, que j'ay introduits, l'un dans Polyeucte, & l'autre dans Théodore. Je dis aucunement, parce que la tendreſſe que l'un a pour ſon gendre, & l'autre pour ſon fils, qui eſt ce qui les fait paroiſtre comme hommes, agit ſi foiblement, qu'elle ſemble étouffée ſous le ſoin qu'a l'un & l'autre de conſerver ſa Dignité, dont ils font tous deux leur capital, & qu'ainſi on peut dire en rigueur, qu'ils ne pa-

roiſſent que comme Gouverneurs qui craignent de ſe perdre, & comme Juges qui par cette crainte dominante, condamnent, ou plûtoſt s'immolent ce qu'ils voudroient conſerver.

Les Monologues ſont trop longs & trop fréquens en cette Piéce : c'étoit une beauté en ce temps là, les Comédiens les ſouhaitoient, & croyoient y paroiſtre avec plus d'avantage. La Mode a ſi bien changé, que la pluſpart de mes derniers Ouvrages n'en ont aucun, & vous n'en trouverez point dans Pompée, la Suite du Menteur, Théodore, & Pertharite, ny dans Héraclius, Andromède, Oedipe, & la Toiſon d'Or, à la réſerve des Stances.

Pour le lieu, il a encor plus d'étenduë, ou ſi vous voulez ſouffrir ce mot, plus de libertinage icy, que dans Mélite : il comprend un Chaſteau d'un Roy avec une foreſt voiſine comme pourroit eſtre celuy de Saint Germain, & eſt bien éloigné de l'éxactitude que les ſévéres Critiques y demandent.

LA VEUFVE.

Cette Comédie n'eſt pas plus réguliére que Mélite en ce qui regarde l'unité de lieu, & a le meſme defaut au cinquiéme Acte, qui ſe paſſe en complimens pour venir à la concluſion d'un amour Epiſodique, avec cette différence toutefois, que le mariage de Célidan avec Doris a plus de justeſſe dans celle-cy, que celuy d'Eraste avec Cloris dans l'autre. Elle a quelque choſe de mieux ordonné pour le temps en général, qui n'eſt pas ſi vague que dans Mélite, & a ſes intervalles mieux proportionnez par cinq jours conſécutifs. C'étoit un tempérament que je croyois lors fort raiſonnable entre la rigueur des vingt & quatre heures, & cette étenduë libertine qui n'avoit aucunes bornes. Mais elle a ce meſme defaut dans le particulier de la durée de chaque Acte, que ſouvent celle de l'action y excéde de beaucoup celle de la repreſentation. Dans le commencement du prémier, Philiste quitte Alcidon pour aller faire des viſites avec Clarice, & paroit en la derniére Scéne avec elle au ſortir de ces viſites qui doivent avoir conſumé toute l'après-diſnée, ou du moins la

meilleure partie. La mesme chose se trouve au cinquiéme. Alcidon y fait partie avec Célidan d'aller voir Clarice sur le soir dans son Chasteau, où il la croit encor prisonniére, & se résout de faire part de sa joye à la Nourrice, qu'il n'oseroit voir de jour, de peur de faire soupçonner l'intelligence secrette & criminelle qu'ils ont ensemble; & environ cent vers après il vient chercher cette confidente chez Clarice, dont il ignore le retour. Il ne pouvoit estre qu'environ Midy quand il en a formé le dessein, puisque Célidan venoit de ramener Clarice (ce que vray-semblablement il a fait le plûtost qu'il a pû, ayant un intérest d'amour qui le pressoit de luy rendre ce service en faveur de son Amant) & quand il vient pour éxécuter cette résolution, la nuit doit avoir déja assez d'obscurité pour cacher cette visite qu'il luy va rendre. L'excuse qu'on pourroit y donner, aussi-bien qu'à ce que j'ay remarqué de Tircis dans Mélite, c'est qu'il n'y a point de liaison de Scénes, & par consequent point de continüité d'action. Ainsi on pourroit dire que ces Scénes détachées qui sont placées l'une après l'autre, ne s'entresuivent pas immediatement, & qu'il se consume un temps notable entre la fin de l'une & le commencement de l'autre; ce qui n'arrive point quand elles sont liées ensemble, cette liaison étant cause que l'une commence nécessairement au mesme instant que l'autre finit.

Cette Comédie peut faire connoiſtre l'averſion naturelle que j'ay toûjours euë pour les A parte. *Elle m'en donnoit de belles occaſions, m'étant propoſé d'y peindre un amour réciproque, qui paruſt dans les entretiens de deux perſonnes qui ne parlent point d'amour enſemble, & de mettre des complimens d'amour ſuivis entre deux gens qui n'en ont point du tout l'un pour l'autre, & qui ſont toutefois obligez par des conſidérations particuliéres de s'en rendre des témoignages mutüels. C'étoit un beau jeu pour ces discours à part ſi fréquens chez les Anciens & chez les Modernes de toutes les Langues : cependant j'ay ſi bien fait par le moyen des confidences qui ont précédé ces Scénes artificieuſes, & des réfléxions qui les ont ſuivies, que ſans emprunter ce ſecours, l'amour a parû entre ceux qui n'en parlent point, & le mépris a été viſible entre ceux qui ſe font des protestations d'amour. La ſixiéme Scéne au quatriéme Acte, ſemble commencer par ces* A parte, *& n'en a toutefois aucun. Célidan & la Nourrice y parlent véritablement chacun à part, mais en ſorte que chacun des deux veut bien que l'autre entende ce qu'il dit. La Nourrice cherche à donner à Célidan des marques d'une douleur tres-vive qu'elle n'a point, & en affecte d'autant plus les dehors pour l'éblouïr ; & Célidan de ſon coſté veut qu'elle aye lieu de croire qu'il la cherche pour la tirer du péril où il feint qu'elle eſt,*

& qu'ainſi il la rencontre fort à propos. Le reste de cette Scéne eſt fort adroit par la maniére dont il dupe cette vieille, & luy arrache l'aveu d'une fourbe où on le vouloit prendre luy-meſme pour dupe. Il l'enferme de peur qu'elle ne faſſe encor quelque piéce qui trouble ſon deſſein, & quelques-uns ont trouvé à dire qu'on ne parle point d'elle au cinquiéme. Mais ces ſortes de Perſonnages, qui n'agiſſent que pour l'intéreſt des autres, ne ſont pas aſſez d'importance pour faire naiſtre une curioſité légitime de ſçavoir leurs ſentimens ſur l'événement de la Comédie, où ils n'ont plus que faire, quand on n'y a plus affaire d'eux; & d'ailleurs Clarice y a trop de ſatisfaction de ſe voir hors du pouvoir de ſes raviſſeurs, & renduë à ſon Amant, pour penſer en ſa préſence à cette Nourrice, & prendre garde ſi elle eſt en ſa maiſon, ou ſi elle n'y eſt pas.

Le ſtile n'eſt pas plus élevé icy que dans Mélite, mais il eſt plus net, & plus dégagé des pointes dont l'autre eſt ſemée, qui ne ſont, à en bien parler, que de fauſſes lumiéres, dont le brillant marque bien quelque vivacité d'esprit, mais ſans aucune ſolidité de raiſonnement. L'intrique y eſt auſſi beaucoup plus raiſonnable que dans l'autre, & Alcidon a lieu d'eſpérer un bien plus heureux ſuccès de ſa fourbe, qu'Eraste de la ſienne.

LA GALLERIE DU PALAIS.

Ce tître feroit tout à fait irrégulier, puisqu'il n'eſt fondé que ſur le Spectacle du prémier Acte, où commence l'amour de Dorimant pour Hyppolite, s'il n'étoit authoriſé par l'éxemple des Anciens, qui étoient ſans doute encor bien plus licentieux, quand ils ne donnoient à leurs Tragédies que le nom des Chœurs, qui n'étoient que témoins de l'action, comme les Trachiniennes, & les Phœniciennes. *L'Ajax meſme de Sophocle ne porte pas pour titre,* La mort d'Ajax, *qui eſt ſa principale action, mais* Ajax porte-foüet, *qui n'eſt que l'action du prémier Acte. Je ne parle point des Nuës, des Gueſpes, & des Grenouilles d'Aristophane; cecy doit ſuffire pour montrer que les Grecs nos prémiers maiſtres ne s'attachoient point à la principale action, pour en faire porter le nom à leurs Ouvrages, & qu'ils ne gardoient aucune Régle ſur cét Article. J'ay donc pris ce tître de la Gallerie du Palais, parce que la promeſſe de ce Spectacle extraordinaire, & agréable pour*

ſa naïfveté, devoit exciter vray-ſemblablement la curioſité des Auditeurs, & ç'a été pour leur plaire plus d'une fois, que j'ay fait paroiſtre ce meſme Spectacle à la fin du quatriéme Acte, où il eſt entiérement inutile, & n'eſt renoüé avec celuy du prémier que par des valets, qui viennent prendre dans les boutiques ce que leurs Maiſtres y avoient acheté, ou voir ſi les Marchands ont receu les nippes qu'ils attendoient. Cette espéce de renoüement luy étoit néceſſaire, afin qu'il euſt quelque liaiſon qui luy fiſt trouver ſa place, & qu'il ne fuſt pas tout à fait hors d'œuvre. La rencontre que j'y fais faire d'Aronte & de Florice eſt ce qui le fixe particuliérement en ce lieu-là, & ſans cét incident il euſt été auſſi propre à la fin du ſecond, & du troiſiéme, qu'en la place qu'il occupe. Sans cét agrément la Piéce auroit été tres réguliére pour l'unité du lieu, & la liaiſon des Scénes, qui n'eſt interrompuë que par là. Célidée & Hyppolite ſont deux voiſines, dont les demeures ne ſont ſéparées que par le travers d'une ruë, & ne ſont pas d'une condition trop élevée pour ſouffrir que leurs Amants les entretiennent à leur porte. Il eſt vray que ce qu'elles y diſent ſeroit mieux dit dans une chambre, ou dans une Salle, & meſme ce n'eſt que pour ſe faire voir aux Spectateurs qu'elles quittent cette porte où elles devroient eſtre retranchées, & viennent parler au milieu de la Scéne; mais c'eſt un accommode-

ment de Théatre qu'il faut souffrir, pour trouver cette rigoureuse unité de lieu qu'éxigent les grands Réguliers. Il sort un peu de l'éxacte vray-semblance, & de la bien-séance mesme; mais il est presque impossible d'en user autrement, & les Spectateurs y sont si accoûtumez, qu'ils n'y trouvent rien qui les blesse. Les Anciens, sur les éxemples desquels on a formé les Régles, se donnoient cette liberté. Ils choisissoient pour le lieu de leurs Comédies, & mesme de leurs Tragédies, une Place publique : mais je m'asseure qu'à les bien éxaminer, il y a plus de la moitié de ce qu'ils font dire qui seroit mieux dit dans la maison, qu'en cette Place. Je n'en produiray qu'un éxemple sur qui le Lecteur en pourra trouver d'autres.

L'Andrienne de Térence commence par le vieillard Simon, qui revient du Marché avec des valets chargez de ce qu'il vient d'acheter pour les nopces de son fils; il leur commande d'entrer dans sa maison avec leur charge, & retient avec luy Sosie, pour luy apprendre que ces nopces ne sont que des nopces feintes, à dessein de voir ce qu'en dira son fils, qu'il croit engagé dans une autre affection dont il luy conte l'histoire. Je ne pense pas qu'aucun me dénie qu'il feroit mieux dans sa Salle à luy faire confidence de ce secret, que dans une ruë. Dans la seconde Scéne, il menace Davus de le maltraiter s'il fait aucune fourbe pour trou-

bler ces nopces; il le menaceroit plus à propos dans ſa maiſon, qu'en Public, & la ſeule raiſon qui le fait parler devant ſon logis, c'eſt afin que ce Davus demeuré ſeul puiſſe voir Myſis ſortir de chez Glycére, & qu'il ſe faſſe une liaiſon d'œil entre ces deux Scénes : ce qui ne regarde pas l'action preſente de cette prémiére, qui ſe paſſeroit mieux dans la maiſon, mais une action future qu'ils ne prévoyent point, & qui eſt plûtoſt du deſſein du Poëte qui force un peu la vrayſemblance, pour obſerver les Régles de ſon Art, que du choix des Acteurs qui ont à parler, & qui ne ſeroient pas où les met le Poëte, s'il n'étoit question que de dire ce qu'il leur fait dire. Je laiſſe aux curieux à éxaminer le reste de cette Comédie de Térence, & je veux croire qu'à moins que d'avoir l'esprit fort preoccupé d'un ſentiment contraire, ils demeureront d'accord de ce que je dis.

Quant à la durée de cette Piéce, elle eſt dans le meſme ordre que la précédente, c'eſt à dire dans cinq jours conſécutifs. Le Stile en eſt plus fort, & plus dégagé des pointes dont j'ay parlé, qui s'y trouveront aſſez rares. Le Perſonnage de Nourrice qui eſt de la vieille Comédie, & que le manque d'Actrices ſur nos Théatres y avoit conſervé jusqu'alors, afin qu'un homme le pûſt repréſenter ſous le masque, ſe trouve icy métamorphoſé en celuy de Suivante, qu'une femme re-

préſente ſur ſon viſage. Le caractére des deux Amantes a quelque choſe de choquant en ce qu'elles ſont toutes deux amoureuſes d'hommes qui ne le ſont point d'elles, & Célidée particuliérement s'emporte jusqu'à s'offrir elle-meſme. On la pourroit excuſer ſur le violent dépit qu'elle a de s'eſtre veuë mépriſée par ſon Amant, qui en ſa preſence meſme a conté des fleurettes à une autre, & j'aurois de plus à dire, que nous ne mettons pas ſur la Scéne des Perſonnages ſi parfaits, qu'ils ne ſoient ſujets à des defauts, & aux foibleſſes qu'impriment les paſſions : mais je veux bien avoüer que cela va trop avant, & paſſe trop la bien-ſéance, & la modestie du ſexe, bien qu'abſolument il ne ſoit pas condamnable. En récompenſe le cinquiéme Acte eſt moins traiſnant que celuy des précédentes, & conclud deux mariages ſans laiſſer aucun mécontent, ce qui n'arrive pas dans celles-là.

LA SUIVANTE.

Je ne diray pas grand mal de celle-cy, que je tiens aſſez réguliére, bien qu'elle ne ſoit pas ſans taches. Le Stile en eſt plus foible que celuy des autres. L'amour de Géraste pour Floriſe n'eſt point marqué dans le prémier Acte, & ainſi la Protaſe comprend la prémiere Scéne du ſecond, où il ſe preſente avec ſa confidente Célie, ſans qu'on les connoiſſe ny l'un, ny l'autre. Cela ne ſeroit pas vicieux, s'il ne s'y preſentoit que comme pére de Daphnis, & qu'il ne s'expliquaſt que ſur les intéreſts de ſa fille : mais il en a de ſi notables pour luy, qu'ils ſont le nœud & le dénoüement. Ainſi c'eſt un defaut, ſelon moy, qu'on ne le connoiſſe pas dès ce prémier Acte. Il pourroit eſtre encor ſouffert comme Célidan dans la Veufve, ſi Florame l'alloit voir pour le faire conſentir à ſon mariage avec ſa fille, & que par occaſion il luy propoſaſt celuy de ſa ſœur pour luy-meſme ; car alors ce ſeroit Florame qui l'introduiroit dans la Piéce, & il y ſeroit appellé par un Acteur

agiſſant dès le commencement. Clarimond qui ne paroit qu'au troiſiéme, eſt inſinüé dès le prémier, où Daphnis parle de l'amour qu'il a pour elle, & avouë qu'elle ne le dédaigneroit pas, s'il reſſembloit à Florame. Ce meſme Clarimond fait venir ſon oncle Polemon au cinquiéme, & ces deux Acteurs ainſi ſont éxempts du defaut que je remarque en Géraste. L'entretien de Daphnis au troiſiéme avec cét Amant dédaigné a une affectation aſſez dangereuſe, de ne dire que chacun un vers à la fois. Cela ſort tout-à-fait du vray-ſemblable, puisque naturellement on ne peut eſtre ſi meſuré en ce qu'on s'entredit. Les éxemples d'Euripide & de Sénéque pourroient authoriſer cette affectation qu'ils pratiquent ſi ſouvent, & meſme par discours généraux, qu'il ſemble que leurs Acteurs ne viennent quelquefois ſur la Scéne, que pour s'y battre à coups de Sentences; mais c'eſt une beauté qu'il ne leur faut pas envier. Elle eſt trop fardée pour donner un amour raiſonnable à ceux qui ont de bons yeux, & ne prend pas aſſez de ſoin de cacher l'artifice de ſes parures, comme l'ordonne Aristote.

Géraste n'agit pas mal en vieillard amoureux, puisqu'il ne traite l'amour que par tierce perſonne, qu'il ne prétend eſtre conſidérable que par ſon bien, & qu'il ne ſe produit point aux yeux de ſa Maîtreſſe, de peur de luy donner du dégouſt par ſa préſence. On peut douter s'il ne ſort

point du caractére des Vieillards, en ce qu'étant naturellement avares, ils confidérent le bien plus que toute chofe dans les mariages de leurs enfants, & que celui-cy donne affez libéralement fa fille à Florame, malgré fon peu de fortune, pourveu qu'il en obtienne fa fœur. En cela j'ay fuivy la peinture que fait Quintilian d'un vieux mary qui a époufé une jeune femme, & n'ay point fait de fcrupule de l'appliquer à un Vieillard qui fe veut marier. Les termes en font fi beaux, que je n'ofe les gafter par ma traduction. Genus infirmiffimæ fervitutis eft fenex maritus, & flagrantiùs uxoriæ charitatis ardorem frigidis concipimus affectibus. *C'eft fur ces deux lignes que je me fuis crû bien fondé à faire dire de ce bonhomme.*

Que s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Florife,
Il la tiendroit encor heureufement acquife.

Il peut naiftre encor une autre difficulté fur ce que Théante & Amarante forment chacun un deffein, pour traverfer les amours de Florame & Daphnis, & qu'ainfi ce font deux intriques qui rompent l'unité d'action. A quoy je répons prémiérement, que ces deux deffeins formez en mefme temps, & continüez tous deux jusqu'au bout, font une concurrence qui n'empefche pas cette unité, ce qui ne feroit pas, fi après celuy de Théante avorté, Amarante en formoit un nou-

veau de ſa part : En ſecond lieu, que ces deux deſſeins ont une espéce d'unité entr'eux, en ce que tous deux ſont fondez ſur l'amour que Clarimond a pour Daphnis, qui ſert de prétexte à l'un & à l'autre ; & enfin, que de ces deux deſſeins il n'y en a qu'un qui faſſe effet, l'autre ſe détruyant de ſoy-meſme, & qu'ainſi la fourbe d'Amarante eſt le ſeul véritable nœud de cette Comédie, où le deſſein de Théante ne ſert qu'à un agréable Epiſode de deux honneſtes gens qui joüent tour à tour un poltron, & le tournent en ridicule.

Il y avoit icy un auſſi beau jeu pour les A parte *qu'en la Veſve, mais j'y en fais voir la meſme averſion, avec cét avantage, qu'une ſeule Scéne qui ouvre le Théatre donne icy l'intelligence du ſens caché de ce que diſent mes Acteurs, & qu'en l'autre j'en employe quatre ou cinq pour l'éclaircir.*

L'unité de lieu eſt aſſez éxactement gardée en cette Comédie, avec ce paſſedroit toutefois dont j'ay déja parlé, que tout ce que dit Daphnis à ſa porte, ou en la ruë, feroit mieux dit dans ſa chambre, où les Scénes qui ſe font ſans elle & ſans Amarante ne peuvent ſe placer. C'eſt ce qui m'oblige à la faire ſortir au dehors, afin qu'il y puiſſe avoir, & unité de lieu entiére, & liaiſon de Scéne perpetüelle dans la Piéce : ce qui ne pourroit eſtre, ſi elle parloit dans ſa chambre, & les autres dans la ruë.

J'ay déja dit que je tiens impoſſible de choiſir une Place publique pour le lieu de la Scéne que cét inconvenient n'arrive; j'en parleray encor plus au long quand je m'expliqueray ſur l'unité de lieu. J'ay dit que la liaiſon de Scénes eſt icy perpetuelle, & j'y en ay mis de deux ſortes, de preſence, & de veuë. Quelques-uns ne veulent pas que quand un Acteur ſort du Théatre pour n'eſtre point veu de celuy qui y vient, cela faſſe une liaiſon : mais je ne puis eſtre de leur avis ſur ce point; & tiens que c'en eſt une ſuffiſante, quand l'Acteur qui entre ſur le Théatre voit celuy qui en ſort, ou que celuy qui ſort voit celuy qui entre; ſoit qu'il le cherche, ſoit qu'il le fuye, ſoit qu'il le voye ſimplement ſans avoir intéreſt à le chercher, ny à le fuïr. Auſſi j'appelle en général une liaiſon de veuë, ce qu'ils nomment une liaiſon de recherche. J'avouë que cette liaiſon eſt beaucoup plus imparfaite que celle de préſence & de diſcours, qui ſe fait lors qu'un Acteur ne ſort point du Théatre ſans y laiſſer un autre à qui il aye parlé, & dans mes derniers Ouvrages je me ſuis arrété à celle-cy ſans me ſervir de l'autre : mais enfin je croy qu'on s'en peut contenter, & je la préférerois de beaucoup à celle qu'on appelle liaiſon de bruit, qui ne me ſemble pas ſupportable, s'il n'y a de tres-juſtes & de tres-importantes occaſions qui obligent un Acteur à ſortir du Théatre, quand il en entend. Car d'y

venir ſimplement par curioſité, pour ſçavoir ce que veut dire ce bruit, c'eſt une ſi foible liaiſon, que je ne conſeillerois jamais perſonne de s'en ſervir.

La durée de l'action ne paſſeroit point en cette Comédie celle de la repréſentation, ſi l'heure du diſner n'y ſéparoit point les deux prémiers Actes. Le reste n'emporte que ce temps-là, & je n'aurois pû luy en donner davantage, que mes Acteurs n'euſſent le loiſir de s'éclaircir; ce qui les brouille n'étant qu'un mal-entendu, qui ne peut ſubſister, qu'autant que Géraste, Florame & Daphnis ne ſe trouvent point tous trois enſemble. Je n'oſe dire que je m'y ſuis aſſervy à faire les Actes ſi égaux, qu'aucun n'a pas un Vers plus que l'autre, c'eſt une affectation qui ne fait aucune beauté. Il faut à la vérité les rendre les plus égaux qu'il ſe peut, mais il n'eſt pas beſoin de cette éxactitude. Il ſuffit qu'il n'y aye point d'inégalité notable, qui fatigue l'attention de l'Auditeur en quelques uns, & ne la rempliſſe pas dans les autres.

LA PLACE ROYALE.

Je ne puis dire tant de bien de celle cy que de la précédente. Les Vers en ſont plus forts, mais il y a manifeſtement une duplicité d'action. Alidor dont l'eſprit extravagant ſe trouve incommodé d'un amour qui l'attache trop, veut faire en ſorte qu'Angélique ſa Maîtreſſe ſe donne à ſon amy Cléandre, & c'eſt pour cela qu'il luy fait rendre une fauſſe lettre qui le convainc de legereté, & qu'il joint à cette ſuppoſition des mépris aſſez piquants pour l'obliger dans ſa colére à accepter les affections d'un autre. Ce deſſein avorte, & la donne à Doraste contre ſon intention, & cela l'oblige à en faire un nouveau pour la porter à un enlévement. Ces deux deſſeins formez ainſi l'un après l'autre ſont deux actions, & donnent deux ames au Poëme, qui d'ailleurs finit aſſez mal par un mariage de deux perſonnes Epiſodiques qui ne tiennent que le ſecond rang dans la Piéce. Les prémiers Acteurs y achévent bizarrement,

& tout ce qui les regarde fait languir le cinquiéme Acte, où ils ne paroiſſent plus à le bien prendre que comme ſeconds Acteurs. L'Epilogue d'Alidor n'a pas la grace de celuy de la Suivante, qui ayant été tres-intéreſſée dans l'action principale, & demeurant enfin ſans Amant, n'oſe expliquer ſes ſentimens en la préſence de ſa Maîtreſſe & de ſon pére, qui ont tous deux leur conte, & les laiſſe rentrer, pour pester en liberté contre eux & contre ſa mauvaiſe fortune, dont elle ſe plaint en elle-meſme, & fait par là connoiſtre au Spectateur l'aſſiette de ſon esprit après un effet ſi contraire à ſes ſouhaits.

Alidor eſt ſans doute trop bon amy pour eſtre ſi mauvais Amant. Puisque ſa paſſion l'importune tellement, qu'il veut bien outrager ſa Maîtreſſe pour s'en défaire ; il devroit ſe contenter de ce prémier effort qui la fait obtenir à Doraste, ſans s'embarraſſer de nouveau pour l'intéreſt d'un amy, & hazarder en ſa conſidération un repos qui luy eſt ſi précieux. Cét amour de ſon repos n'empeſche point qu'au cinquiéme Acte il ne ſe montre encor paſſionné pour cette Maîtreſſe, malgré la réſolution qu'il avoit priſe de s'en défaire, & les trahiſons qu'il luy a faites ; de ſorte qu'il ſemble ne commencer à l'aimer véritablement que quand il luy a donné ſujet de le haïr. Cela fait une inégalité de Mœurs qui eſt vicieuſe.

Le caractére d'Angélique ſort de la bien-ſéance

en ce qu'elle eſt trop amoureuſe, & ſe réſout trop toſt à ſe faire enlever par un homme, qui luy doit eſtre ſuspect. Cét enlévement luy reüſſit mal, & il a été bon de luy donner un mauvais ſuccès, bien qu'il ne ſoit pas beſoin que les grands crimes ſoient punis dans la Tragédie, parce que leur peinture imprime aſſez d'horreur pour en détourner les Spectateurs. Il n'en eſt pas de meſme des fautes de cette nature, & elles pourroient engager un esprit jeune & amoureux à les imiter, ſi l'on voyoit que ceux qui les commettent vinſſent à bout par ce mauvais moyen de ce qu'ils deſirent.

Malgré cét abus introduit par la néceſſité, & légitimé par l'uſage, de faire dire dans la ruë à nos Amantes de Comédies ce que vray-ſemblablement elles diroient dans leur chambre, je n'ay oſé y placer Angélique durant la réfléxion douloureuſe qu'elle fait ſur la promptitude & l'imprudence de ſes reſſentimens, qui la font conſentir à épouſer l'objet de ſa haine. J'ay mieux aimé rompre la liaiſon des Scénes, & l'unité de lieu qui ſe trouve aſſez éxacte en ce Poëme, à cela près, afin de la faire ſoûpirer dans ſon cabinet avec plus de bien-ſéance pour elle, & plus de ſeureté pour l'entretien d'Alidor. Philis qui le voit ſortir de chez elle, en auroit trop veu ſi elle les avoit aperceus tous deux ſur le Théatre ; & au lieu du ſoupçon de quelque intelligence renoüée entre eux, qui la porte à l'obſerver durant le

bat, elle auroit eu ſujet d'en prendre une entiére certitude, & d'y donner un ordre, qui euſt rompu tout le nouveau deſſein d'Alidor, & l'intrique de la Piéce. En voila aſſez ſur celle-cy, je paſſe aux deux qui reſtent dans ce Volume.

MEDÉE.

Cette Tragédie a été traitée en Grec par Euripide, & en Latin par Sénéque, & c'eſt ſur leur éxemple que je me ſuis authoriſé à en mettre le lieu dans une Place publique : quelque peu de vray-ſemblance qu'il y aye à y faire parler des Rois, & à y voir Médée prendre les deſſeins de ſa vengeance. Elle en fait confidence chez Euripide à tout le Chœur compoſé de Corinthiennes Sujettes de Créon, & qui devoient eſtre du moins au nombre de quinze, à qui elle dit hautement qu'elle fera périr leur Roy, leur Princeſſe, & ſon mary, ſans qu'aucune d'elles ait la moindre penſée d'en donner avis à ce Prince.

Pour Sénéque, il y a quelque apparence qu'il ne luy fait pas prendre ces réſolutions violentes en préſence du Chœur, qui n'eſt pas toûjours ſur le Théatre, & n'y parle jamais aux autres Acteurs : mais je ne puis comprendre comme dans ſon quatriéme Acte il luy fait achever ces enchantemens en Place publique, & j'ay mieux aimé rompre l'unité éxacte du lieu pour faire voir Médée dans le meſme cabinet où elle a fait ſes charmes, que de l'imiter en ce point.

Tous les deux m'ont ſemblé donner trop peu de défiance à Créon des preſens de cette Magicienne, offenſée au dernier point, qu'il témoigne craindre chez l'un & chez l'autre, & dont il a d'autant plus de lieu de ſe défier, qu'elle luy demande instammment un jour de délay pour ſe préparer à partir, & qu'il croit qu'elle ne le demande, que pour machiner quelque choſe contre luy, & troubler les nopces de ſa fille.

J'ay creu mettre la choſe dans un peu plus de justeſſe par quelques précautions que j'y ay apportées. La prémiére, en ce que Créüſe ſouhaite avec paſſion cette robe que Médée empoiſonne, & qu'elle oblige Jaſon à la tirer d'elle par adreſſe. Ainſi bien que les preſens des ennemis doivent eſtre ſuspects, celuy cy ne le doit pas eſtre, parce que ce n'eſt pas tant un don qu'elle fait, qu'un payement qu'on luy arrache de la grace que ſes enfants reçoivent. La ſeconde, en ce que ce n'eſt pas Médée qui demande ce jour de delay, qu'elle employe à ſa vengeance, mais Créon qui le luy donne de ſon mouvememt, comme pour diminuer quelque choſe de l'injuste violence qu'il luy fait, dont il ſemble avoir honte en luy-meſme; & la troiſiéme enfin, en ce qu'après les défiances que Pollux luy en fait prendre presque par force, il en fait faire l'épreuve ſur une autre, avant que de permettre à ſa fille de s'en parer.

L'Epiſode d'Ægée n'eſt pas tout à fait de mon

invention. Euripide l'introduit en ſon troiſiéme Acte, mais ſeulement comme un paſſant à qui Médée fait ſes plaintes, & qui l'aſſeure d'une retraite chez luy à Athénes, en conſidération d'un ſervice qu'elle promet de luy rendre. En quoy je trouve deux choſes à dire. L'une, qu'Ægée étant dans la Cour de Créon ne parle point du tout de le voir : l'autre, que bien qu'il promette à Médée de la recevoir & protéger à Athénes après qu'elle ſe ſera vengée, ce qu'elle fait dès ce jour-là meſme, il luy témoigne toutefois qu'au ſortir de Corinthe il va trouver Pitheus à Troezéne, pour conſulter avec luy ſur le ſens de l'Oracle qu'on venoit de luy rendre à Delphes, & qu'ainſi Médée ſeroit demeurée en aſſez mauvaiſe posture dans Athénes en l'attendant, puisqu'il tarda manifestement quelque temps chez Pitheus, où il fit l'amour à ſa fille Æthra, qu'il laiſſa groſſe de Théſée, & n'en partit point que ſa groſſeſſe ne fuſt constante. Pour donner un peu plus d'intéreſt à ce Monarque dans l'action de cette Tragédie, je le fais amoureux de Créüſe, qui luy préfére Jaſon ; & je porte ſes reſſentimens à l'enlever, afin qu'en cette entrepriſe demeurant priſonnier de ceux qui la ſauvent de ſes mains, il aye obligation à Médée de ſa delivrance, & que la reconnoiſſance qu'il luy en doit l'engage plus fortement à ſa protection, & meſme à l'épouſer, comme l'Histoire le marque.

Pollux eſt de ces Perſonnages Protatiques, qui ne ſont introduits que pour écouter la narration du Sujet. Je penſe l'avoir déja dit, & j'ajouſte que ces Perſonnages ſont d'ordinaire aſſez difficiles à imaginer dans la Tragédie, parce que les événemens publics & éclatans dont elle eſt compoſée ſont connus de tout le monde, & que s'il eſt aiſé de trouver des gens qui les ſçachent pour les raconter, il n'eſt pas aiſé d'en trouver qui les ignorent pour les entendre. C'eſt ce qui m'a fait avoir recours à cette fiction, que Pollux depuis ſon retour de Colchos avoit toûjours été en Aſie, où il n'avoit rien appris de ce qui s'étoit paſſé dans la Gréce que la Mer en ſépare. Le contraire arrive en la Comédie. Comme elle n'eſt que d'intriques particuliers, il n'eſt rien ſi facile que de trouver des gens qui les ignorent, mais ſouvent il n'y a qu'une ſeule perſonne qui les puiſſe expliquer. Ainſi l'on n'y manque jamais de confidens, quand il y a matiére de confidence.

Dans la Narration que fait Nérine au quatriéme Acte on peut conſidérer, que quand ceux qui écoutent ont quelque choſe d'important dans l'eſprit, ils n'ont pas aſſez de patience pour écouter le détail de ce qu'on leur vient raconter, & que c'eſt aſſez pour eux d'en apprendre l'événement en un mot. C'eſt ce que fait voir icy Médée, qui ayant ſçeu que Jaſon a arraché Créüſe à ſes raviſſeurs, & pris Ægée priſonnier, ne veut

point qu'on luy explique comment cela s'est fait. Lors qu'on a affaire à un esprit tranquille, comme Achorée à Cléopatre dans la Mort de Pompée, pour qui elle ne s'intéresse que par un sentiment d'honneur, on prend le loisir d'exprimer toutes les particularitez ; mais avant que d'y descendre, j'estime qu'il est bon, mesme alors, d'en dire tout l'effet en deux mots dès l'abord.

Sur tout dans les Narrations ornées & Pathetiques il faut tres soigneusement prendre garde en quelle assiette est l'ame de celuy qui parle, & de celuy qui écoute, & se passer de cét ornement qui ne va guére sans quelque étalage ambitieux, s'il y a la moindre apparence que l'un des deux soit trop en péril, ou dans une passion trop violente, pour avoir toute la patience nécessaire au récit qu'on se propose.

J'oubliois à remarquer que la prison où je mets Ægée est un spectacle desagréable, que je conseillerois d'éviter. Ces grilles qui éloignent l'Acteur du Spectateur, & luy cachent toûjours plus de la moitié de sa personne, ne manquent jamais à rendre son action fort languissante. Il arrive quelquefois des occasions indispensables de faire arréter prisonniers sur nos Théatres quelques-uns de nos principaux Acteurs : mais alors il vaut mieux se contenter de leur donner des Gardes qui les suivent, & n'affoiblissent ny le spectacle, ny l'action, comme dans Polyeucte,

& dans Héraclius. J'ay voulu rendre visible icy l'obligation qu'Ægée avoit à Médée, mais cela se fût mieux fait par un récit.

Je feray bien aise encor qu'on remarque la civilité de Jason envers Pollux à son départ. Il l'accompagne jusques hors de la ville, & c'est une adresse de Théatre assez heureusement pratiquée, pour l'éloigner de Créon & Créüse mourants, & n'en avoir que deux à la fois à faire parler. Un Autheur est bien embarrassé quand il en a trois, & qu'ils ont tous trois une assez forte passion dans l'ame, pour leur donner une juste impatience de la pousser au dehors. C'est ce qui m'a obligé à faire mourir ce Roy malheureux avant l'arrivée de Jason, afin qu'il n'eust à parler qu'à Créüse, & à faire mourir cette Princesse avant que Médée se montre sur le balcon, afin que cét Amant en colére n'aye plus à qui s'adresser qu'à elle : mais on auroit eu lieu de trouver à dire qu'il ne fust pas auprès de sa Maîtresse dans un si grand malheur, si je n'eusse rendu raison de son éloignement.

J'ay feint que les feux que produit la robbe de Médée, & qui font périr Créon & Créüse, étoient invisibles, parce que j'ay mis leurs personnes sur la Scéne dans la Catastrophe. Ce Spectacle de mourants m'étoit néceſsaire pour remplir mon cinquiéme Acte, qui sans cela n'eust pû atteindre à la longueur ordinaire des nostres : mais à dire

le vray, il n'a pas l'effet que demande la Tragédie, & ces deux mourants importunent plus par leurs cris & par leurs gémiſſemens, qu'ils ne font pitié par leur malheur. La raiſon en eſt, qu'ils ſemblent l'avoir mérité par l'injustice qu'ils ont faite à Médée, qui attire ſi bien de ſon coſté toute la faveur de l'Auditoire, qu'on excuſe ſa vengeance, après l'indigne traitement qu'elle a receu de Créon & de ſon mary, & qu'on a plus de compaſſion du deſespoir où ils l'ont réduite, que de tout ce qu'elle leur fait ſouffrir.

Quant au ſtile, il eſt fort inégal en ce Poëme, & ce que j'y ay meſlé du mien approche ſi peu de ce que j'ay traduit de Sénéque, qu'il n'eſt point beſoin d'en mettre le texte en marge, pour faire discerner au Lecteur ce qui eſt de luy ou de moy. Le temps m'a donné le moyen d'amaſſer aſſez de forces, pour ne laiſſer pas cette différence ſi viſible dans le Pompée, où j'ay beaucoup pris de Lucain, & ne crois pas eſtre demeuré fort au deſſous de luy, quand il a fallu me paſſer de ſon ſecours.

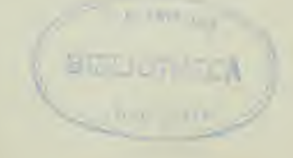
L'ILLUSION.

Je diray peu de chofe de cette Piéce. C'eſt une galanterie extravagante qui a tant d'irregularitez, qu'elle ne vaut pas la peine de la confidérer, bien que la nouveauté de ce caprice en aye rendu le ſuccès aſſez favorable, pour ne me repentir pas d'y avoir perdu quelque temps. Le prémier Acte ne ſemble qu'un Prologue. Les trois ſuivants forment une Piéce que je ne ſçay comment nommer. Le ſuccès en eſt Tragique, Adraste y eſt tué, & Clindor en péril de mort : mais le ſtile & les Perſonnages ſont entiérement de la Comédie. Il y en a meſme un qui n'a d'eſtre que dans l'imagination, inventé exprès pour faire rire, & dont il ne ſe trouve point d'original parmy les hommes. C'eſt un Capitan qui ſoûtient aſſez ſon caractére de fanfaron pour me permettre de croire qu'on en trouvera peu, dans quelque Langue que ce ſoit, qui s'en acquittent mieux. L'action n'y eſt pas compléte, puisqu'on ne ſçait à la fin du quatriéme Acte qui la termine, ce que deviennent les principaux Acteurs, & qu'ils ſe deſrobent plûtoſt au péril, qu'ils n'en triomphent. Le lieu y eſt

assez régulier, mais l'unité de jour n'y est pas observée. Le cinquiéme est une Tragédie assez courte pour n'avoir pas la juste grandeur que demande Aristote, & que j'ay tasché d'expliquer. Clindor & Isabelle étans devenus Comédiens, sans qu'on le sçache, y representent une histoire, qui a du rapport avec la leur, & semble en estre la suite. Quelques-uns ont attribué cette conformité à un manque d'invention : mais c'est un trait d'Art pour mieux abuser par une fausse mort le pére de Clindor qui les regarde, & rendre son retour de la douleur à la joye plus surprenant & plus agreable.

Tout cela cousu ensemble fait une Comédie, dont l'action n'a pour durée que celle de sa representation, mais surquoy il ne feroit pas seur de prendre éxemple. Les caprices de cette nature ne se hazardent qu'une fois, & quand l'original auroit passé pour merveilleux, la copie n'en peut jamais rien valoir. Le stile semble assez proportionné aux matiéres, si ce n'est que Lyse en la sixiéme Scéne du troisiéme Acte, semble s'élever un peu trop au dessus du caractére de Servante. Ces deux vers d'Horace luy serviront d'excuse, aussi-bien qu'au pére du Menteur, quand il se met en colére contre son fils au cinquiéme.

Interdum tamen & vocem Comedia tollit,
Iratusque Chremes tumido delitigat ore.



Je ne m'étendray pas davantage ſur ce Poëme. Tout irrégulier qu'il eſt, il faut qu'il aye quelque mérite, puisqu'il a ſurmonté l'injure des temps, & qu'il paroiſt encore ſur nos Théatres, bien qu'il y aye plus de trente années qu'il eſt au Monde, & qu'une ſi longue révolution en aye enſévely beaucoup ſous la pouſſiére, qui ſembloient avoir plus de droit que luy de prétendre à une ſi heureuſe durée.



MELITE,

COMEDIE.

ACTEURS.

ERASTE, Amoureux de Mélite.
TIRCIS, Amy d'Eraste & ſon Rival.
PHILANDRE, Amant de Cloris.
MELITE, Maîtreſſe d'Eraste & de Tircis.
CLORIS, Sœur de Tircis.
LISIS, Amy de Tircis.
CLITON, Voiſin de Mélite.
LA NOURRICE de Mélite.

La Scéne eſt à Paris.



MELITE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, TIRCIS.

ERASTE.

Je te l'avouë, amy, mon mal eſt incurable,
Je n'y ſçay qu'un reméde, & j'en ſuis incapable :
Le change ſeroit juste après tant de rigueur,
Mais malgré ſes dédains Mélite a tout mon cœur.
Elle a ſur tous mes ſens une entiére puiſſance,
Si j'oſe en murmurer, ce n'eſt qu'en ſon abſence,
Et je ménage en vain dans un éloignement
Un peu de liberté pour mon reſſentiment,
D'un ſeul de ſes regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens, en reſſerre l'étrainte,
Et par un ſi doux charme aveugle ma raiſon,
Que je cherche mon mal, & fuy ma guериſon.

Son œil agit ſur moy d'une vertu ſi forte,
Qu'il ranime ſoudain mon espérance morte,
Combat les déplaiſirs de mon cœur irrité,
Et ſoûtient mon amour contre ſa crüauté :
Mais ce flatteur espoir qu'il rejette en mon ame,
N'eſt qu'un doux imposteur qu'authoriſe ma flame,
Et qui ſans m'aſſeurer ce qu'il ſemble m'offrir,
Me fait plaire en ma peine & m'obstine à ſouffrir.

TIRCIS.

Que je te trouve, amy, d'une humeur admirable !
Pour paroiſtre éloquent tu te feins miſérable,
Eſt-ce à deſſein de voir avec quelles couleurs
Je ſçaurois adoucir les traits de tes malheurs ?
Ne t'imagine pas qu'ainſi ſur ta parole
D'une fauſſe douleur un amy te conſole :
Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris
Que Mélite pour toy n'eut jamais de mépris.

ERASTE.

Son gracieux accueil & ma perſévérance
Font naiſtre ce faux bruit d'une vaine apparence :
Ses mépris ſont cachez, & s'en font mieux ſentir,
Et n'étant point connus on n'y peut compâtir.

TIRCIS.

En étant bien receu, du reste que t'importe ?
C'eſt tout ce que tu veux des filles de ſa ſorte.

ERASTE.

Cét accés favorable, ouvert, & libre à tous,
Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux.

Elle fouffre aifément mes foins, & mon fervice,
Mais loin de fe réfoudre à leur rendre justice,
Parler de l'Hyménée à ce cœur de rocher,
C'eft l'unique moyen de n'en plus approcher.

TIRCIS.

Ne diffimulons point, tu régles mieux ta flame,
Et tu n'és pas fi foû que d'en faire ta femme.

ERASTE.

Quoy, tu fembles douter de mes intentions?

TIRCIS.

Je croy malaifément que tes affections
Sur l'éclat d'un beau teint qu'on voit fi périffable
Réglent d'une moitié le choix invariable,
Tu ferois incivil de la voir chaque jour,
Et ne luy pas tenir quelques propos d'amour;
Mais d'un vain compliment ta paffion bornée
Laiffe aller tes deffeins ailleurs pour l'Hyménée.
Tu fçais qu'on te fouhaite aux plus riches maifons,
Que les meilleurs partis...

ERASTE.

Tréve de ces raifons,
Mon amour s'en offenfe, & tiendroit pour fupplice,
De recevoir des loix d'une fale avarice;
Il me rend infenfible aux faux attraits de l'or,
Et trouve en fa perfonne un affez grand trefor.

TIRCIS.

Si c'eft-là le chemin qu'en aimant tu veux fuivre,
Tu ne fçais guére encor ce que c'eft que de vivre.

Ces viſages d'éclat ſont bons à cajoler,
C'eſt-là qu'un apprentif doit s'inſtruire à parler:
J'aime à remplir de feux ma bouche en leur preſence,
La mode nous oblige à cette complaiſance,
Tous ces diſcours de Livre alors ſont de ſaiſon,
Il faut feindre des maux, demander guériſon,
Donner ſur le Phœbus, promettre des miracles,
Jurer qu'on briſera toute ſorte d'obstacles,
Mais du vent & cela doivent eſtre tout un.

ERASTE.

Paſſe pour des beautez qui ſont dans le commun:
C'eſt ainſi qu'autrefois j'amuſay Criſolite,
Mais c'eſt d'autre façon qu'on doit ſervir Mélite.
Malgré tes ſentimens il me faut accorder
Que le ſouverain bien n'eſt qu'à la poſſéder.
Le jour qu'elle naſquit, Vénus, bien qu'immortelle,
Penſa mourir de honte en la voyant ſi belle,
Les Graces à l'envy deſcendirent des Cieux
Pour ſe donner l'honneur d'accompagner ſes yeux,
Et l'Amour, qui ne pût entrer dans ſon courage,
Voulut obſtinément loger ſur ſon viſage.

TIRCIS.

Tu le prens d'un haut ton, & je croy qu'au beſoin
Ce diſcours emphatique iroit encor bien loin.
Pauvre amant, je te plains, qui ne ſçais pas encore
Que bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
Pour en perdre le gouſt on n'a qu'à l'épouſer.
Un bien qui nous eſt dû ſe fait ſi peu priſer,
Qu'une femme fuſt-elle entre toutes choiſie,

On en voit en ſix mois paſſer la fantaiſie.
Tel au bout de ce temps n'en voit plus la beauté
Qu'avec un esprit ſombre, inquiet, agité;
Au prémier qui luy parle, ou jette l'œil ſur elle,
Mille ſottes frayeurs luy brouillent la cervelle,
Ce n'eſt plus lors qu'une aide à faire un favory,
Un charme pour tout autre, & non pour un mary.

ERASTE.

Ces caprices honteux & ces chiméres vaines
Ne ſçauroient ébranler des cervelles bien ſaines,
Et quiconque a ſçeu prendre une fille d'honneur
N'a point à redouter l'appas d'un ſuborneur.

TIRCIS.

Peut-eſtre dis-tu vray, mais ce choix difficile
Aſſez & trop ſouvent trompe le plus habile,
Et l'Hymen de ſoy-meſme eſt un ſi lourd fardeau,
Qu'il faut l'appréhender à l'égal du tombeau.
S'attacher pour jamais aux coſtez d'une femme!
Perdre pour des enfants le repos de ſon ame!
Voir leur nombre importun remplir une maiſon!
Ah! qu'on aime ce joug avec peu de raiſon!

ERASTE.

Mais il y faut venir, c'eſt en vain qu'on recule,
C'eſt en vain qu'on refuit, toſt ou tard on s'y brûle,
Pour libertin qu'on ſoit, on s'y trouve attrapé:
Toy-meſme qui fais tant le cheval échapé,
Nous te verrons un jour ſonger au mariage.

TIRCIS.

Alors ne penſe pas que j'épouſe un viſage.

Je régle mes defirs fuivant mon intéreft.
Si Doris me vouloit, toute laide qu'elle eft,
Je l'estimerois plus qu'Aminte & qu'Hyppolite,
Son revenu chez moy tiendroit lieu de mérite :
C'eft comme il faut aimer. L'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puiffants liens,
La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
Echauffent bien le cœur, mais non pas la cuifine,
Et l'Hymen qui fuccéde à ces folles amours,
Après quelques douceurs a bien de mauvais jours.
Une amitié fi longue eft fort mal affeurée
Deffus des fondemens de fi peu de durée,
L'argent dans le ménage a certaine fplendeur
Qui donne un teint d'éclat à la mefme laideur,
Et tu ne peux trouver de fi douces careffes,
Dont le gouft dure autant que celuy des richeffes.

ERASTE.

Auprès de ce bel œil qui tient mes fens ravis,
A peine pourois-tu conferver ton avis.

TIRCIS.

La raifon en tous lieux eft également forte.

ERASTE.

L'effay n'en coûte rien, Mélite eft à fa porte;
Allons, & tu verras dans fes aimables traits
Tant de charmants appas, tant de brillants attraits,
Que tu feras forcé toy-mefme à reconnoiftre
Que fi je fuis un foû j'ay bien raifon de l'eftre.

TIRCIS.

Allons, & tu verras que toute fa beauté
Ne fçaura me tourner contre la vérité.

SCENE II.

ERASTE, MELITE, TIRCIS.

ERASTE.

De deux amis, Madame, appaiſez la querelle,
Un eſclave d'Amour le défend d'un rebelle,
Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
Fier & vain qu'il en eſt, peut eſtre ainſi nommé.
Comme dès le moment que je vous ay ſervie
J'ay creu qu'il étoit ſeul la véritable vie,
Il n'eſt pas merveilleux que ce peu de rapport
Entre nos deux esprits ſéme quelque discord.
Je me ſuis donc piqué contre ſa médiſance,
Avec tant de malheur, ou tant d'inſuffiſance,
Que des droits ſi ſacrez & ſi pleins d'équité
N'ont pû ſe garantir de ſa ſubtilité,
Et je l'améne icy n'ayant plus que répondre,
Aſſeuré que vos yeux le ſçauroient mieux confondre.

MELITE.

Vous deviez l'aſſeurer plûtoſt qu'il trouveroit
En ce mépris d'amour qui le ſeconderoit.

TIRCIS.

Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
Et ne fait de l'amour une plus haute estime,
Je plains les malheureux à qui vous en donnez,
Comme à d'étranges maux par leur ſort destinez.

MELITE.

Ce reproche ſans cauſe avec raiſon m'étonne,
Je ne reçoy d'amour & n'en donne à perſonne;
Les moyens de donner ce que je n'eus jamais?

ERASTE.

Ils vous ſont trop aiſez, & par vous deſormais
La Nature pour moy montre ſon injustice,
A pervertir ſon cours pour me faire un ſupplice.

MELITE.

Supplice imaginaire, & qui ſent ſon moqueur.

ERASTE.

Supplice qui déchire & mon ame & mon cœur.

MELITE.

Il eſt rare qu'on porte avec ſi bon viſage
L'ame & le cœur enſemble en ſi triste équipage.

ERASTE.

Voſtre charmant aſpect ſuſpendant mes douleurs,
Mon viſage du voſtre emprunte les couleurs.

MELITE.

Faites mieux, pour finir vos maux & voſtre flame
Empruntez tout d'un temps les froideurs de mon ame.

ERASTE.

Vous voyant, les froideurs perdent tout leur pouvoir,
Et vous n'en conſervez que faute de vous voir.

MELITE.

Et quoy! tous les miroirs ont-ils de fauſſes glaces!

ERASTE.

Penferiez-vous y voir la moindre de vos graces?
De fi frefles fujets ne fçauroient exprimer
Ce que l'Amour aux cœurs peut luy feul imprimer,
Et quand vous en voudrez croire leur impuiffance,
Cette legére idée & foible connoiffance
Que vous aurez par eux de tant de raretez
Vous mettra hors du pair de toutes les beautez.

MELITE.

Voila trop vous tenir dans une complaifance,
Que vous deuffiez quitter, du moins en ma prefence,
Et ne démentir pas le rapport de vos yeux,
Afin d'avoir fujet de m'entreprendre mieux.

ERASTE.

Le rapport de mes yeux aux dépens de mes larmes
Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.

TIRCIS.

Sur peine d'eftre ingrate, il faut de voftre part
Reconnoiftre les dons que le Ciel vous départ.

ERASTE.

Voyez que d'un fecond mon droit fe fortifie.

MELITE.

Voyez que fon fecours montre qu'il s'en défie.

TIRCIS.

Je me range toûjours avec la verité.

MELITE.

Si vous la voulez fuivre, elle eft de mon cofté.

TIRCIS.

Ouy ſur voſtre viſage, & non en vos paroles.
Mais ceſſez de chercher ces refuites frivoles,
Et prenant deſormais des ſentimens plus doux,
Ne ſoyez plus de glace à qui bruſle pour vous.

MELITE.

Un ennemy d'amour me tenir ce langage!
Accordez voſtre bouche avec voſtre courage,
Pratiquez vos conſeils, ou ne m'en donnez pas.

TIRCIS.

J'ay connu mon erreur auprès de vos appas,
Il vous l'avoit bien dit.

ERASTE.

Ainſi donc par l'iſſuë
Mon ame ſur ce point n'a point été deceuë?

TIRCIS.

Si tes feux en ſon cœur produiſoient meſme effet,
Croy-moy, que ton bon-heur ſeroit bien-toſt parfait.

MELITE.

Pour voir ſi peu de choſe auſſi-toſt vous dédire,
Me donne à vos dépens de beaux ſujets de rire,
Mais je pourrois bien-toſt, à m'entendre flater,
Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter,
Excuſez ma retraite.

ERASTE.

Adieu, belle inhumaine,
De qui ſeule dépend, & ma joye, & ma peine.

MELITE.

Plus ſage à l'avenir, quittez ces vains propos,
Et laiſſez voſtre esprit & le mien en repos.

SCENE III.

ERASTE, TIRCIS.

ERASTE.

Maintenant ſuis-je un foû? méritay-je du blaſme?
Que dis-tu de l'objet, que dis-tu de ma flame?

TIRCIS.

Que veux-tu que j'en die? elle a je ne ſçay quoy
Qui ne peut conſentir que l'on demeure à ſoy;
Mon cœur, jusqu'à preſent à l'amour invincible,
Ne ſe maintient qu'à force aux termes d'enſenſible,
Tout autre que Tircis mourroit pour la ſervir.

ERASTE.

Confeſſe franchement qu'elle a ſçeu te ravir,
Et que tu ne veux pas prendre pour cette belle
Avec le nom d'amant le titre d'infidelle.
Rien que noſtre amitié ne t'en peut détourner;
Mais ta Muſe du moins facile à ſuborner
Avec plaiſir déja prépare quelques veilles
A de puiſſants efforts pour de telles merveilles.

TIRCIS.

En effet ayant veu tant & de tels appas,
Que je ne rime point, je ne le promets pas.

ERASTE.

Tes feux n'iront-ils point plus avant que la rime?

TIRCIS.

Si je brufle jamais, je veux brufler fans crime.

ERASTE.

Mais fi fans y penfer tu te trouvois furpris?

TIRCIS.

Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits.
J'aime bien ces discours de plaintes & d'alarmes,
De foûpirs, de fanglots, de tourmens, & de larmes,
C'eft dequoy fort fouvent je baftis ma chanfon,
Mais j'en connoy, fans plus, la cadence & le fon.
Souffre qu'en un Sonnet je m'efforce à dépeindre
Cét agréable feu que tu ne peux éteindre,
Tu le pourras donner comme venant de toy.

ERASTE.

Ainfi ce cœur d'acier qui me tient fous fa loy
Verra ma paffion pour le moins en peinture:
Je doute neantmoins qu'en cette portraiture
Tu ne fuives plûtoft tes propres fentimens.

TIRCIS.

Me prépare le Ciel de nouveaux châtimens,
Si jamais un tel crime entre dans mon courage.

ERASTE.

Adieu, je fuis content, j'ay ta parole en gage,
Et fçay trop que l'honneur t'en fera fouvenir.

TIRCIS *seul.*

En matiére d'amour rien n'oblige à tenir,
Et les meilleurs amis lors que son feu les presse
Font bien-tost vanité d'oublier leur promesse.

SCENE IV.

PHILANDRE, CLORIS.

PHILANDRE.

Je meure, mon soucy, tu dois bien me haïr,
Tous mes soins depuis peu ne vont qu'à te trahir.

CLORIS.

Ne m'épouvante point, à ta mine je pense
Que le pardon suivra de fort près cette offense,
Si-tost que j'auray sçeu quel est ce mauvais tour.

PHILANDRE.

Sçache donc qu'il ne vient sinon de trop d'amour.

CLORIS.

J'eusse osé le gager, qu'ainsi par quelque ruse
Ton crime officieux porteroit son excuse.

PHILANDRE.

Ton adorable objet, mon unique vainqueur
Fait naistre chaque jour tant de feux en mon cœur,
Que leur excès m'accable, & que pour m'en défaire
J'y cherche des defauts qui puissent me déplaire:
J'éxamine ton teint dont l'éclat me surprit,

Les traits de ton viſage, & ceux de ton esprit,
Mais je n'en puis trouver un ſeul qui ne me charme.

CLORIS.

Et moy je ſuis ravie, après ce peu d'alarme,
Qu'ainſi tes ſens trompez te puiſſent obliger
A chérir ta Cloris & jamais ne changer.

PHILANDRE.

Ta beauté te répond de ma perſévérance,
Et ma foy qui t'en donne une entiére aſſeurance.

CLORIS.

Voila fort doucement dire que ſans ta foy
Ma beauté ne pourroit te conſerver à moy.

PHILANDRE.

Je traiterois trop mal une telle Maîtreſſe,
De l'aimer ſeulement pour tenir ma promeſſe,
Ma paſſion en eſt la cauſe, & non l'effet;
Outre que tu n'as rien qui ne ſoit ſi parfait,
Qu'on ne peut te ſervir, ſans voir ſur ton viſage
Dequoy rendre conſtant l'esprit le plus volage.

CLORIS.

Ne m'en conte point tant de ma perfection,
Tu dois eſtre aſſeuré de mon affection,
Et tu perds tout l'effort de ta galanterie
Si tu crois l'augmenter par une flaterie.
Une fauſſe loüange eſt un blaſme ſecret,
Je ſuis belle à tes yeux, il ſuffit, ſois discret,
C'eſt mon plus grand bonheur, & le ſeul où j'aspire.

PHILANDRE.

Tu ſçais adroitement adoucir mon martyre :
Mais parmy les plaiſirs qu'avec toy je reſſens,
A peine mon eſprit oſe croire mes ſens,
Toûjours entre la crainte, & l'eſpoir en balance ;
Car s'il faut que l'amour naiſſe de reſſemblance,
Mes imperfections nous éloignant ſi fort,
Qu'oſerois-je prétendre en ce peu de rapport ?

CLORIS.

Du moins ne prétens pas qu'à preſent je te louë,
Et qu'un mépris ruſé que ton cœur deſavouë
Me mette ſur la langue un babil affété
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prété :
Au contraire, je veux que tout le monde ſçache
Que je connois en toy des defauts que je cache.
Quiconque avec raiſon peut eſtre negligé,
A qui le veut aimer eſt bien plus obligé.

PHILANDRE.

Quant à toy, tu te crois de beaucoup plus aimable.

CLORIS.

Sans doute, & qu'aurois-tu qui me fuſt comparable ?

PHILANDRE.

Regarde dans mes yeux, & reconnoy qu'en moy
On peut voir quelque choſe auſſi parfait que toy.

CLORIS.

C'eſt ſans difficulté, m'y voyant exprimée.

PHILANDRE.

Quitte ce vain orgueil dont ta veuë eſt charmée.

Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a plus un ſeul trait,
Que ceux qu'il a reçeus de ton charmant portrait,
Et qui tout auſſi-toſt que tu t'és fait paroiſtre,
Afin de te mieux voir, s'eſt mis à la feneſtre.

CLORIS.

Le trait n'eſt pas mauvais, mais puiſqu'il te plaiſt tant,
Regarde dans mes yeux, ils t'en montrent autant,
Et nos feux tous pareils ont meſmes étincelles.

PHILANDRE.

Ainſi, chére Cloris, nos ardeurs mutuelles
Dedans cette union prenant un meſme cours,
Nous préparent un heur qui durera toûjours,
Cependant en faveur de ma longue ſouffrance...

CLORIS.

Tay-toy, mon frére vient.

SCENE V.

TIRCIS, PHILANDRE, CLORIS.

TIRCIS.

Si j'en croy l'apparence,
Mon arrivée icy fait quelque contre-temps.

PHILANDRE.

Que t'en ſemble, Tircis?

TIRCIS.

Je vous voy ſi contens,
Qu'à ne vous rien celer touchant ce qu'il me ſemble

Du divertiſſement que vous preniez enſemble,
De moins ſorciers que moy pourroient bien deviner
Qu'un troiſiéme ne fait que vous importuner.

CLORIS.

Dy ce que tu voudras, nos feux n'ont point de crimes,
Et pour t'appréhender ils ſont trop légitimes,
Puis qu'un Hymen ſacré promis ces jours paſſez
Sous ton conſentement les authoriſe aſſez.

TIRCIS.

Ou je te connoy mal, ou ſon heure tardive
Te deſoblige fort de ce qu'elle n'arrive.

CLORIS.

Ta belle humeur te tient, mon frére.

TIRCIS.

Aſſeurément.

CLORIS.

Le ſujet?

TIRCIS.

J'en ay trop dans ton contentement.

CLORIS.

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

TIRCIS.

Il eſt vray, je te jure,
J'ay veu je ne ſçay quoy…

CLORIS.

Dy tout, je t'en conjure.

TIRCIS.

Ma foy, ſi ton Philandre avoit veu de mes yeux,
Tes affaires, ma ſœur, n'en iroient guére mieux.

CLORIS.

J'ay trop de vanité pour croire que Philandre
Trouve encore après moy qui puiſſe le ſurprendre.

TIRCIS.

Tes vanitez à part, repoſe-t'en ſur moy,
Que celle que j'ay veüe eſt bien autre que toy.

PHILANDRE.

Parle mieux de l'objet dont mon ame eſt ravie,
Ce blaſphéme à tout autre auroit coûté la vie.

TIRCIS.

Nous tomberons d'accord, ſans nous mettre en pourpo

CLORIS.

Encor cette beauté, ne la nomme-t'on point?

TIRCIS.

Non pas ſi-toſt. Adieu, ma préſence importune
Te laiſſe à la mercy d'Amour, & de la Brune,
Continuez les jeux que vous avez quittez.

CLORIS.

Ne croy pas éviter mes importunitez;
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vay de tes pas me rendre inſéparable.

TIRCIS.

Il n'eſt pas fort aiſé d'arracher ce ſecret,
Adieu, ne perds point temps.

CLORIS.

O l'amoureux discret!
Et bien, nous allons voir ſi tu ſçauras te taire.

PHILANDRE. *Il retient Cloris qui ſuit ſon frère.*

C'eſt donc ainſi qu'on quitte un amant pour un frére!

CLORIS.

Philandre, avoir un peu de curioſité,
Ce n'eſt pas envers toy grande infidélité :
Souffre que je deſrobe un moment à ma flame,
Pour lire malgré luy jusqu'au fond de ſon ame,
Nous en rirons après enſemble, ſi tu veux.

PHILANDRE.

Quoy, c'eſt là tout l'état que tu fais de mes feux!

CLORIS.

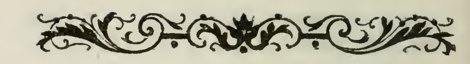
Je ne t'aime pas moins pour eſtre curieuſe,
Et ta flame à mon cœur n'eſt pas moins précieuſe,
Conſerve-moy le tien, & ſois ſeur de ma foy.

PHILANDRE.

Ah folle, qu'en t'aimant il faut ſouffrir de toy!

Fin du prémier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERASTE.

Je l'avois bien préveu que ce cœur infidelle
Ne ſe défendroit point des yeux de ma crüelle,
Qui traite mille amants avec mille mépris,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris.
Si-toſt qu'il l'aborda, je leus ſur ſon viſage
De ſa déloyauté l'infaillible préſage;
Un inconnu friſſon dans mon corps épandu,
Me donna les avis de ce que j'ay perdu.
Depuis, cette volage évite ma rencontre,
Ou ſi malgré ſes ſoins le hazard me la montre,
Si je puis l'aborder, ſon discours ſe confond,
Son esprit en deſordre à peine me répond,
Une réfléxion vers le traiſtre qu'elle aime
Presques à tous momens le raméne en luy meſme,
Et tout reſveur qu'il eſt, il n'a point de ſoucis
Qu'un ſoûpir ne trahiſſe au ſeul nom de Tircis.
Lors par le prompt effet d'un changement étrange
Son ſilence rompu ſe déborde en loüange;
Elle remarque en luy tant de perfections,
Que les moins éclairez verroient ſes paſſions;

Sa bouche ne ſe plaiſt qu'en cette flaterie,
Et tout autre propos luy rend la reſverie.
Cependant chaque jour au discours attachez,
Ils ne retiennent plus leurs ſentimens cachez,
Ils ont des rendez-vous où l'amour les aſſemble,
Encor hier ſur le ſoir je les ſurpris enſemble,
Encor tout de nouveau je la voy qui l'attend.
Que cét œil aſſeuré marque un esprit content!
Perds tout respect, Eraste, & tout ſoin de luy plaire,
Ren, ſans plus différer, ta vengeance éxemplaire;
Mais il vaut mieux t'en rire, & pour dernier effort
Luy montrer en raillant combien elle a de tort.

SCENE II.

ERASTE, MELITE.

ERASTE.

Quoy, ſeule & ſans Tircis! vraiment c'eſt un prodige,
Et ce nouvel amant déja trop vous neglige,
Laiſſant ainſi couler la belle occaſion
De vous conter l'excès de ſon affection.

MELITE.

Vous ſçavez que ſon ame en eſt fort dépourveuë.

ERASTE.

Toutesfois, ce dit-on, depuis qu'il vous a veuë,
Il en porte dans l'ame un ſi doux ſouvenir,
Qu'il n'a plus de plaiſir qu'à vous entretenir.

MELITE.

Il a lieu de s'y plaire avec quelque justice,
L'Amour ainſi qu'à luy me paroit un ſupplice,
Et la froideur qu'augmente un ſi lourd entretien
Le réſout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

ERASTE.

Dites à n'aimer rien que la belle Mélite.

MELITE.

Pour tant de vanité j'ay trop peu de mérite.

ERASTE.

En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu?

MELITE.

Un peu plus que pour vous.

ERASTE.

De vray, j'ay reconnu,
Vous ayant pû ſervir deux ans & davantage,
Qu'il faut ſi peu que rien à toucher mon courage.

MELITE.

Encor ſi peu que c'eſt vous étant refuſé,
Préſumez comme ailleurs vous ſerez mépriſé.

ERASTE.

Vos mépris ne ſont pas de grande conſéquence,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y penſe;
Sçachant qu'il vous voyoit, je m'étois bien douté
Que je ne ſerois plus que fort mal écouté.

MELITE.

Sans que mes actions de plus près j'éxamine,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine,

Et s'il m'ofoit tenir de femblables discours,
Nous romprions enfemble avant qu'il fût deux jours.

ERASTE.

Si chaque objet nouveau de mefme vous engage,
Il changera bien-toft d'humeur & de langage :
Careffé maintenant auffi-toft qu'aperceu,
Qu'auroit-il à fe plaindre, étant fi bien receu?

MELITE.

Eraste, voyez-vous, tréve de jaloufie,
Purgez voftre cerveau de cette frénéfie,
Laiffez en liberté mes inclinations.
Qui vous a fait cenfeur de mes affections?
Eft-ce à voftre chagrin que j'en doy rendre conte?

ERASTE.

Non, mais j'ay malgré moy pour vous un peu de honte,
De ce qu'on dit par tout du trop de privauté
Que déja vous fouffrez à fa témérité.

MELITE.

Ne foyez en foucy que de ce qui vous touche.

ERASTE.

Le moyen fans regret de vous voir fi farouche
Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs fi facile à ceux d'un fuborneur?

MELITE.

Ce n'eft pas contre luy qu'il faut en ma préfence
Lafcher les traits jaloux de voftre médifance :
Adieu, fouvenez-vous que ces mots infenfez
L'avanceront chez moy plus que vous ne penfez.

SCENE III.

ERASTE.

C'eſt-là donc ce qu'enfin me gardoit ton caprice?
C'eſt ce que j'ay gagné par deux ans de ſervice?
C'eſt ainſi que mon feu s'étant trop abaiſſé,
D'un outrageux mépris ſe voit récompenſé?
Tu m'oſes préférer un traiſtre qui te flatte;
Mais dans ta laſcheté ne croy pas que j'éclate,
Et que par la grandeur de mes reſſentimens
Je laiſſe aller au jour celle de mes tourmens.
Un aveu ſi public qu'en feroit ma colére
Enfleroit trop l'orgueil de ton ame legére,
Et me convaincroit trop de ce deſir abjet
Qui m'a fait ſoûpirer pour un indigne objet.
Je ſçauray me venger, mais avec l'apparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifference :
Il fut toûjours permis de tirer ſa raiſon
D'une infidélité par une trahiſon.
Tien, déloyal amy, tien ton ame aſſeurée
Que ton heur ſurprenant aura peu de durée,
Et que par une adreſſe égale à tes forfaits
Je mettray le deſordre où tu crois voir la paix.
L'esprit fourbe & vénal d'un voiſin de Mélite
Donnera prompte iſſuë à ce que je médite,
A ſervir qui l'achéte il eſt toûjours tout preſt,
Et ne voit rien d'injuste où brille l'intéreſt.
Allons ſans perdre temps luy payer ma vengeance,
Et la pistole en main preſſer ſa diligence.

SCENE IV.

TIRCIS, CLORIS.

TIRCIS.

Ma fœur, un mot d'avis fur un méchant Sonnet,
Que je viens de brouiller dedans mon cabinet.

CLORIS.

C'eft à quelque beauté que ta Mufe l'adreffe?

TIRCIS.

En faveur d'un amy je flate fa Maitreffe.
Voy fi tu le connois, & fi parlant pour luy
J'ay fceu m'accommoder aux paffions d'autruy.

SONNET.

Après l'œil de Mélite il n'eft rien d'admirable.

CLORIS.

Ah, frére, il n'en faut plus.

TIRCIS.

Tu n'és pas fupportable
De me rompre fi-toft.

CLORIS.

C'étoit fans y penfer.
Achéve.

TIRCIS.

Tay-toy donc, je vay recommencer.

SONNET.

Après l'œil de Mélite il n'eſt rien d'admirable,
Il n'eſt rien de ſolide après ma loyauté,
Mon feu comme ſon teint ſe rend incomparable,
Et je ſuis en amour ce qu'elle eſt en beauté.

Quoy que puiſſe à mes ſens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ſes traits demeure invulnérable,
Et bien qu'elle ait au ſien la meſme crüauté,
Ma foy pour ſes rigueurs n'en eſt pas moins durable.

C'eſt donc avec raiſon que mon extréme ardeur
Trouve chez cette belle une extréme froideur,
Et que ſans eſtre aimé je bruſle pour Mélite.

Car de ce que les Dieux nous envoyant au jour
Donnérent pour nous deux d'amour & de mérite,
Elle a tout le mérite, & moy j'ay tout l'amour.

CLORIS.

Tu l'as fait pour Eraste?

TIRCIS.

Ouy, j'ay dépeint ſa flame.

CLORIS.

Comme tu la reſſens peut-eſtre dans ton ame?

TIRCIS.

Tu ſçais mieux qui je ſuis, & que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

CLORIS.

Pauvre frére, vois-tu, ton ſilence t'abuſe,
De la langue ou des yeux, n'importe qui t'accuſe :

Les tiens m'avoient bien dit malgré toy que ton cœur
Soûpiroit ſous les loix de quelque objet vainqueur,
Mais j'ignorois encor qui tenoit ta franchiſe,
Et le nom de Mélite a cauſé ma ſurpriſe
Si-toſt qu'au prémier vers ton Sonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je bruſlois de ſçavoir.

TIRCIS.

Tu crois donc que j'en tiens?

CLORIS.

Fort avant.

TIRCIS.

Pour Mélite?

CLORIS.

Pour Mélite, & de plus que ta flame n'excite
Au cœur de cette belle aucun embraſement.

TIRCIS.

Qui t'en a tant appris? mon Sonnet?

CLORIS.

Juſtement.

TIRCIS.

Et c'eſt ce qui te trompe avec tes conjectures,
Et par où ta fineſſe a mal pris ſes meſures.
Un viſage jamais ne m'auroit arrété
S'il falloit que l'amour fuſt tout de mon coſté.
Ma rime ſeulement eſt un portrait fidelle
De ce qu'Eraste ſouffre en ſervant cette belle;
Mais quand je l'entretiens de mon affection,
J'en ay toûjours aſſez de ſatisfaction.

CLORIS.

Montre, ſi tu dis vray, quelque peu plus de joye,
Et ren-toy moins reſveur afin que je te croye.

TIRCIS.

Je reſve, & mon esprit ne s'en peut éxempter;
Car ſi-toſt que je viens à me repreſenter
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite,
Qu'Eraste s'en offenſe, & s'oppoſe à Mélite,
Tantoſt je ſuis amy, tantoſt je ſuis rival,
Et toûjours balancé d'un contrepoids égal,
J'ay honte de me voir inſenſible, ou perfide.
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide,
Entre ces mouvemens mon esprit partagé
Ne ſçait duquel des deux il doit prendre congé.

CLORIS.

Voila bien des détours pour dire au bout du conte
Que c'eſt contre ton gré que l'amour te ſurmonte;
Tu préſumes par là me le perſuader,
Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on m'en donne à garder.
A la mode du temps, quand nous ſervons quelqu'autre,
C'eſt ſeulement alors qn'il n'y va rien du noſtre,
Chacun en ſon affaire eſt ſon meilleur amy,
Et tout autre intéreſt ne touche qu'à demy.

TIRCIS.

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie,
Si rien que ce rival cauſe ma reſverie.

CLORIS.

C'eſt donc aſſeurément ſon bien qui t'eſt ſuſpect,
Son bien te fait reſver, & non pas ſon respect,

Et toute amitié bas, tu crains que ſa richeſſe
En dépit de tes feux n'obtienne ta Maîtreſſe.

TIRCIS.

Tu devines, ma ſœur, cela me fait mourir.

CLORIS.

Ce ſont vaines frayeurs dont je veux te guérir.
Depuis quand ton Eraste en tient-il pour Mélite?

TIRCIS.

Il rend depuis deux ans hommage à ſon mérite.

CLORIS.

Mais dit-il les grands mots? parle-t-il d'épouſer

TIRCIS.

Presque à chaque moment.

CLORIS.

Laiſſe-le donc jaſer.
Ce malheureux amant ne vaut pas qu'on le craigne.
Quelque riche qu'il ſoit, Mélite le dédaigne :
Puisqu'on voit ſans effet deux ans d'affection,
Tu ne dois plus douter de ſon averſion.
Le temps ne la rendra que plus grande & plus forte.
On prend ſoudain au mot les hommes de ſa ſorte,
Et ſans rien hazarder à la moindre longueur
On leur donne la main dès qu'ils offrent le cœur.

TIRCIS.

Sa mére peut agir de puiſſance abſoluë.

CLORIS.

Croy que déja l'affaire en ſeroit reſoluë,

Et qu'il auroit déja dequoy ſe contenter
Si ſa mére étoit femme à la violenter.

TIRCIS.

Ma crainte diminuë, & ma douleur s'appaiſe,
Mais ſi je t'abandonne, excuſe mon trop d'aiſe.
Avec cette lumiére & ma dextérité
J'en veux aller ſçavoir toute la vérité.
Adieu.

CLORIS.

Moy, je m'en vay paiſiblement attendre
Le retour deſiré du pareſſeux Philandre.
Un moment de froideur luy fera ſouvenir
Qu'il faut une autre fois tarder moins à venir.

SCENE V.

ERASTE, CLITON.

ERASTE *luy donnant une Lettre.*

Va-t'en chercher Philandre, & dy-luy que Mélite
A dedans ce billet ſa paſſion décrite,
Dy-luy que ſa pudeur ne ſçauroit plus cacher
Un feu qui la conſume, & qu'elle tient ſi cher,
Mais pren garde ſurtout à bien joüer ton rôle,
Remarque ſa couleur, ſon maintien, ſa parole,
Voy ſi dans la lecture un peu d'émotion
Ne te montrera rien de ſon intention.

CLITON.

Cela vaut fait, Monſieur.

ERASTE.

Mais après ce meſſage
Sçache avec tant d'adreſſe ébranſler ſon courage,
Que tu viennes à bout de ſa fidélité.

CLITON.

Monſieur, repoſez-vous ſur ma ſubtilité,
Il faudra malgré-luy qu'il donne dans le piége,
Ma teſte ſur ce point vous ſervira de plége,
Mais auſſi, vous ſçavez...

ERASTE.

Ouy, va, ſois diligent.
Ces ames du commun n'ont pour but que l'argent,
Et je n'ay que trop veu par mon expérience...
Mais tu reviens bien-toſt?

CLITON.

Donnez-vous patience,
Monſieur, il ne nous faut qu'un moment de loiſir,
Et vous pourrez vous-meſme en avoir le plaiſir.

ERASTE.

Comment?

CLITON.

De ce carfour j'ay vû venir Philandre,
Cachez-vous en ce coin, & de là ſçachez prendre
L'occaſion commode à ſeconder mes coups.
Par là nous le tenons. Le voicy, ſauvez-vous.

SCENE VI.

PHILANDRE, ERASTE, CLITON.

PHILANDRE. *Eraste eſt caché & les écoute.*

Quelle récéption me fera ma Maîtreſſe?
Le moyen d'excuſer une telle pareſſe?

CLITON.

Monſieur, tout à propos je vous rencontre icy
Expreſſément chargé de vous rendre cecy.

PHILANDRE.

Qu'eſt-ce?

CLITON.

Vous allez voir en liſant cette lettre
Ce qu'un homme jamais n'oſeroit ſe promettre,
Ouvrez-la ſeulement.

PHILANDRE.

Va, tu n'és qu'un conteur.

CLITON.

Je veux mourir au cas qu'on me trouve menteur.

LETTRE SUPPOSÉE

DE MELITE A PHILANDRE.

Malgré le devoir & la bien-ſeance du ſéxe, celle-cy m'échape en faveur de vos mérites, pour vous apprendre que c'eſt Mélite qui vous écrit, & qui vous aime. Si elle eſt aſſez heureuſe pour recevoir de vous

une reciproque affection, contentez-vous de cét entretien par lettres, jusques à ce qu'elle ait osté de l'esprit de sa mére quelques personnes qui n'y sont que trop bien pour son contentement.

ERASTE *feignant d'avoir leu la lettre par dessus son épaule.*

C'est donc la vérité, que la belle Mélite
Fait du brave Philandre une loüable élite,
Et qu'il obtient ainsi de sa seule vertu
Ce qu'Eraste & Tircis ont en vain débatu!
Vraiment dans un tel choix mon regret diminuë,
Outre qu'une froideur depuis peu survenuë,
De tant de vœux perdus ayant sçeu me lasser,
N'attendoit qu'un prétexte à m'en débarasser.

PHILANDRE.

Me dis-tu que Tircis brusle pour cette belle?

ERASTE.

Il en meurt.

PHILANDRE.

Ce courage à l'amour si rebelle?

ERASTE.

Luy-mesme.

PHILANDRE.

Si ton cœur ne tient plus qu'à demy,
Tu peux le retirer en faveur d'un amy;
Sinon, pour mon regard ne cesse de prétendre,
Etant pris une fois, je ne suis plus à prendre.

Tout ce que je puis faire à ce beau feu naiſſant,
C'eſt de m'en revancher par un zéle impuiſſant,
Et ma Cloris la prie, afin de s'en diſtraire,
De tourner, s'il ſe peut, ſa flame vers ſon frére.

ERASTE.

Auprès de ſa beauté qu'eſt-ce que ta Cloris?

PHILANDRE.

Un peu plus de reſpect pour ce que je chéris.

ERASTE.

Je veux qu'elle ait en ſoy quelque choſe d'aimable,
Mais enfin à Mélite eſt-elle comparable?

PHILANDRE.

Qu'elle le ſoit, ou non, je n'éxamine pas
Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'appas,
J'aime l'une, & mon cœur pour toute autre inſenſible...

ERASTE.

Aviſe toutesfois, le prétexte eſt plauſible.

PHILANDRE.

J'en ſerois mal voulu des hommes & des Dieux.

ERASTE.

On pardonne aiſément à qui trouve ſon mieux.

PHILANDRE.

Mais en quoy giſt ce mieux?

ERASTE.

En eſprit, en richeſſe.

PHILANDRE.

O le honteux motif à changer de Maitreſſe!

ERASTE.

En amour.

PHILANDRE.

Cloris m'aime, & ſi je m'y connoy,
Rien ne peut égaler celuy qu'elle a pour moy.

ERASTE.

Tu te détromperas ſi tu veux prendre garde
A ce qu'à ton ſujet l'une & l'autre hazarde.
L'une en t'aimant s'expoſe au péril d'un mépris,
L'autre ne t'aime point que tu n'en ſois épris :
L'une t'aime engagé vers une autre moins belle,
L'autre ſe rend ſenſible à qui n'aime rien qu'elle :
L'une au deſceu des ſiens te montre ſon ardeur,
Et l'autre après leur choix quitte un peu ſa froideur,
L'une...

PHILANDRE.

Adieu, des raiſons de ſi peu d'importance
Ne pourroient en un ſiécle ébranler ma constance.
Il dit ce vers à Cliton tout bas.
Dans deux heures d'icy tu viendras me revoir.

CLITON.

Diſpoſez librement de mon petit pouvoir.

ERASTE *ſeul.*

Il a beau déguiſer, il a gouſté l'amorce,
Cloris déja ſur luy n'a presque plus de force.

Ainſi je ſuis deux fois vengé du raviſſeur,
Ruïnant tout enſemble, & le frére, & la ſœur.

SCENE VII.

TIRCIS, ERASTE, MELITE.

TIRCIS.

Eraste, arreſte un peu.

ERASTE.

Que me veux-tu ?

TIRCIS.

Te rendre
Ce Sonnet que pour toy j'ay promis d'entreprendre.

MELITE *au travers d'une jalouſie cependant qu'Eraste lit le Sonnet.*

Que font-ils là tous deux ? qu'ont-ils à démeſler ?
Ce jaloux à la fin le pourra quereller,
Du moins les complimens dont peut-eſtre ils ſe joüent
Sont des civilitez qu'en l'ame ils deſavoüent.

TIRCIS.

J'y donne une raiſon de ton ſort inhumain,
Allons, je le veux voir preſenter de ta main
A ce charmant objet dont ton ame eſt bleſſée.

ERASTE *luy rendant ſon ſonnet.*

Une autre fois, Tircis, quelque affaire preſſée
Fait que je ne ſçaurois pour l'heure m'en charger,
Tu trouveras ailleurs un meilleur meſſager.

TIRCIS *ſeul.*

La belle humeur de l'homme! ô Dieux, quel perſonnage!
Quel amy j'avois fait de ce plaiſant viſage!
Une mine froncée, un regard de travers,
C'eſt le remerciment que j'auray de mes Vers.
Je manque à ſon avis d'aſſurance, ou d'adreſſe
Pour les donner moy-meſme à ſa jeune Maîtreſſe,
Et prendre ainſi le temps de dire à ſa beauté
L'empire que ſes yeux ont ſur ma liberté.
Je penſe l'entrevoir par cette jalouſie:
Ouy, mon ame de joye en eſt toute ſaiſie.
Helas! & le moyen de pouvoir luy parler,
Si mon premier aspect l'oblige à s'en aller?
Que cette joye eſt courte, & qu'elle eſt cher venduë!
Toutesfois tout va bien, la voila descenduë,
Ses regards pleins de feu s'entendent avec moy,
Que dy-je! en s'avançant elle m'appelle à ſoy.

SCENE VIII.

TIRCIS, MELITE.

MELITE.

Hé bien qu'avez-vous fait de votre compagnie?

TIRCIS.

Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie:
A peine ay-je eu loiſir de luy dire deux mots,
Qu'auſſi-toſt le fantasque en me tournant le dos
S'eſt échapé de moy.

MELITE.

Sans doute il m'aura veuë,
Et c'eſt de là que vient cette fuite impréveuë.

TIRCIS.

Vous aimant comme il fait, qui l'euſt jamais penſé?

MELITE.

Vous ne ſçavez donc rien de ce qui s'eſt paſſé?

TIRCIS.

J'aimerois beaucoup mieux ſçavoir ce qui ſe paſſe,
Et la part qu'a Tircis en voſtre bonne grace.

MELITE.

Meilleure aucunement qu'Eraste ne voudroit.
Je n'ay jamais connu d'amant ſi mal-adroit,
Il ne ſçauroit ſouffrir qu'autre que luy m'approche.
Dieux! qu'à voſtre ſujet il m'a fait de reproche!
Vous ne ſçauriez me voir ſans le deſobliger.

TIRCIS.

Et de tous mes ſoucis c'eſt là le plus leger,
Toute une légion de rivaux de ſa ſorte
Ne divertiroit pas l'amour que je vous porte,
Qui ne craindra jamais les humeurs d'un jaloux.

MELITE.

Auſſi le croit-il bien, ou je me trompe.

TIRCIS.

Et vous?

MELITE.

Bien que cette croyance à quelque erreur m'expoſe,
Pour luy faire dépit, j'en croiray quelque choſe.

TIRCIS.

Mais afin qu'il receuſt un entier déplaiſir,
Il faudroit que nos cœurs n'euſſent plus qu'un deſir,
Et quitter ces diſcours de volontez ſujettes,
Qui ne ſont point de miſe en l'état où vous étes.
Vous meſme conſultez un moment vos appas,
Songez à leurs effets, & ne préſumez pas
Avoir ſur tous les cœurs un pouvoir ſi ſupréme,
Sans qu'il vous ſoit permis d'en uſer ſur vous meſme:
Un ſi digne ſujet ne reçoit point de loy,
De régle, ny d'avis d'un autre que de ſoy.

MELITE.

Ton mérite plus fort que ta raiſon flateuſe
Me rend, je le confeſſe, un peu moins ſcrupuleuſe.
Je doy tout à ma mére, & pour tout autre amant
Je voudrois tout remettre à ſon commandement:
Mais attendre pour toy l'effet de ſa puiſſance,
Sans te rien témoigner que par obéiſſance,
Tircis, ce ſeroit trop, tes rares qualitez
Diſpenſent mon devoir de ces formalitez.

TIRCIS.

Que d'amour & de joye un tel aveu me donne!

MELITE.

C'eſt peut-eſtre en trop dire, & me montrer trop bonne,
Mais par là tu peux voir que mon affection
Prend confiance entiére en ta diſcrétion.

TIRCIS.

Vous la verrez toûjours dans un respect ſincére
Attacher mon bon-heur à celuy de vous plaire,

N'avoir point d'autre ſoin, n'avoir point d'autre esprit,
Et ſi vous en voulez un ſerment par écrit,
Ce Sonnet que pour vous vient de tracer ma flame
Vous fera voir à nû jusqu'au fond de mon ame.

MELITE.

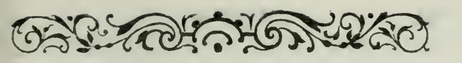
Garde bien ton Sonnet, & penſe qu'aujourd'huy
Mélite veut te croire autant & plus que luy.
Je le prens toutesfois comme un précieux gage
Du pouvoir que mes yeux ont pris ſur ton courage.
Adieu, ſois moy fidelle en dépit du jaloux.

TIRCIS.

O Ciel! jamais amant eut-il un ſort plus doux!

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILANDRE.

Tu l'as gagné, Mélite, il ne m'eſt pas poſſible
D'eſtre à tant de faveurs plus long-temps inſenſible :
Tes lettres où ſans fard tu dépeins ton esprit,
Tes lettres où ton cœur eſt ſi bien par écrit
Ont charmé tous mes ſens par leurs douces promeſſes,
Leur attente vaut mieux, Cloris, que tes careſſes.
Ah! Mélite, pardon, je t'offenſe à nommer
Celle qui m'empeſcha ſi long-temps de t'aimer.
  Souvenirs importuns d'une amante laiſſée,
Qui venez malgré moy remettre en ma penſée
Un portrait que j'en veux tellement effacer,
Que le ſommeil ait peine à me le retracer,
Haſtez-vous de ſortir ſans plus troubler ma joye,
Et retournant troubler celle qui vous envoye,
Dites-luy de ma part pour la derniére fois
Qu'elle eſt en liberté de faire un autre choix,
Que ma fidélité n'entretient plus ma flame,
Ou que s'il en demeure encor un peu dans l'ame,
Je ſouhaite en faveur de ce reste de foy
Qu'elle puiſſe gagner au change autant que moy.

Dites-luy que Mélite ainſi qu'une Déeſſe
Eſt de tous nos deſirs ſouveraine maîtreſſe,
Diſpoſe de nos cœurs, force nos volontez,
Et que par ſon pouvoir nos Destins ſurmontez
Se tiennent trop heureux de prendre l'ordre d'elle,
Enfin que tous mes vœux...

SCENE II.

TIRCIS, PHILANDRE.

TIRCIS.

Philandre.

PHILANDRE.

Qui m'appelle?

TIRCIS.

Tircis, dont le bonheur au plus haut point monté
Ne peut eſtre parfait ſans te l'avoir conté.

PHILANDRE.

Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.

TIRCIS.

J'uſerois envers toy d'une ſotte prudence,
Si je faiſois deſſein de te diſſimuler
Ce qu'auſſi-bien mes yeux ne ſçauroient te celer.

PHILANDRE.

En effet ſi l'on peut te juger au viſage,
Si l'on peut par tes yeux lire dans ton courage,

Ce qu'ils montrent de joye à tel point me ſurprend,
Que je n'en puis trouver de ſujet aſſez grand.
Rien n'atteint, ce me ſemble, aux ſignes qu'ils en donnent.

TIRCIS.

Que ſera le ſujet, ſi les ſignes t'étonnent?
Mon bonheur eſt plus grand qu'on ne peut ſoupçonner,
C'eſt quand tu l'auras ſçeu qu'il faudra t'étonner.

PHILANDRE.

Je ne le ſçauray pas ſans marque plus expreſſe.

TIRCIS.

Poſſeſſeur, autant vaut...

PHILANDRE.

Dequoy?

TIRCIS.

D'une Maîtreſſe,
Belle, honneſte, jolie, & dont l'eſprit charmant
De ſon ſeul entretien peut ravir un amant,
En un mot, de Mélite.

PHILANDRE.

Il eſt vray qu'elle eſt belle,
Tu n'as pas mal choiſi, mais...

TIRCIS.

Quoy, mais?

PHILANDRE.

T'aime-t'elle?

TIRCIS.

Cela n'eſt plus en doute.

PHILANDRE.

Et de cœur?

TIRCIS.

Et de cœur.

Je t'en reponds.

PHILANDRE.

Souvent un viſage moqueur
N'a que le beau ſemblant d'une mine hypocrite.

TIRCIS.

Je ne crains rien de tel du coſté de Mélite.

PHILANDRE.

Ecoute, j'en ay veu de toutes les façons.
J'en ay veu qui ſembloient n'eſtre que des glaçons,
Dont le feu retenu par une adroite feinte
S'allumoit d'autant plus qu'il ſouffroit de contrainte;
J'en ay veu, mais beaucoup, qui ſous le faux appas
Des preuves d'un amour qui ne les touchoit pas,
Prenoient du paſſe-temps d'une folle jeuneſſe,
Qui ſe laiſſe affiner à ces traits de ſoupleſſe,
Et pratiquoient ſous-main d'autres affections:
Mais j'en ay veu fort peu de qui les paſſions
Fuſſent d'intelligence avec tout le viſage.

TIRCIS.

Et de ce petit nombre eſt celle qui m'engage.
De ſa poſſeſſion je me tiens auſſi ſeur
Que tu te peux tenir de celle de ma ſœur.

PHILANDRE.

Donc, ſi ton espérance à la fin n'eſt deceuë,
Ces deux amours auront une pareille iſſuë?

TIRCIS.

Si cela n'arrivoit, je me tromperois fort.

PHILANDRE.

Pour te faire plaiſir j'en veux eſtre d'accord.
Cependant, appren moy comment elle te traite,
Et qui te fait juger ſon ardeur ſi parfaite.

TIRCIS.

Une parfaite ardeur a trop de truchemens
Par qui ſe faire entendre aux esprits des amants,
Un coup d'œil, un ſoûpir...

PHILANDRE.

Ces faveurs ridicules
Ne ſervent qu'à duper des ames trop crédules.
N'as-tu rien que cela?

TIRCIS.

Sa parole, & ſa foy.

PHILANDRE.

Encor c'eſt quelque choſe, achéve & conte moy
Les petites douceurs, les aimables tendreſſes,
Qu'elle ſe plaiſt à joindre à de telles promeſſes.
Quelques lettres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer?

TIRCIS.

Recherche qui voudra ces menus badinages,

Qui n'en font pas toûjours de fort feurs témoignages,
Je n'ay que fa parole, & ne veux que fa foy.

PHILANDRE.

Je connoy donc quelqu'un plus avancé que toy.

TIRCIS.

J'entens qui tu veux dire, & pour ne te rien feindre,
Ce rival eft bien moins à redouter qu'à plaindre.
Eraste qu'ont banny fes dédains rigoureux...

PHILANDRE.

Je parle de quelque autre un peu moins malheureux.

TIRCIS.

Je ne connoy que luy qui foûpire pour elle.

PHILANDRE.

Je ne te tiendray point plus long-temps en cervelle :
Pendant qu'elle t'amufe avec fes beaux discours,
Un rival inconnu poffède fes amours,
Et la diffimulée, au mépris de ta flame,
Par lettres chaque jour luy fait don de fon ame.

TIRCIS.

De telles trahifons luy font trop en horreur.

PHILANDRE.

Je te veux par pitié tirer de cette erreur.
Tantoft, fans y penfer, j'ay trouvé cette lettre,
Tien, voy ce que tu peux deformais t'en promettre.

LETTRE SUPPOSÉE
DE MÉLITE A PHILANDRE.

Je commence à m'eftimer quelque chofe puis que je vous plais, & mon miroir m'offenfe tous les jours, ne

me reprefentant pas affez belle, comme je m'imagine qu'il faut eftre pour mériter voftre affection. Auffi je veux bien que vous fçachiez que Mélite ne croit la poffeder que par faveur, ou comme une récompenfe extraordinaire d'un excès d'amour, dont elle tafche de fuppléer au defaut des graces que le Ciel luy a refufées.

Maintenant qu'en dis-tu? n'eft-ce pas t'affronter?

TIRCIS.

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter.

PHILANDRE.

La raifon?

TIRCIS.

Le porteur a fceu combien je t'aime,
Et par galanterie il t'a pris pour moy-mefme,
Comme auffi ce n'eft qu'un de deux parfaits amis.

PHILANDRE.

Voila bien te flater plus qu'il ne t'eft permis,
Et pour ton intéreft aimer à te méprendre.

TIRCIS.

On t'en aura donné quelqu'autre pour me rendre,
Afin qu'encor un coup je fois ainfi deçeu.

PHILANDRE.

Ouy, j'ay quelque billet que tantoft j'ay receu,
Et puis qu'il eft pour toy...

TIRCIS.

Que ta longueur me tuë!
Dépefche.

PHILANDRE.

Le voila que je te restituë.

AUTRE LETTRE SUPPOSÉE
DE MÉLITE A PHILANDRE.

Vous n'avez plus affaire qu'à Tircis, je le fouffre encor, afin que par fa hantife je remarque plus éxactement fes defauts, & les faffe mieux goufter à ma mére. Après cela Philandre & Mélite auront tout loifir de rire enfemble des belles imaginations dont le frére & la fœur ont repu leurs espérances.

Te voila tout refveur, cher amy, par ta foy
Crois-tu que ce billet s'adreffe encor à toy?

TIRCIS.

Traiftre, c'eft donc ainfi que ma fœur méprifée
Sert à ton changement d'un fujet de rifée,
C'eft ainfi qu'à fa foy Mélite ofant manquer,
D'un parjure fi noir ne fait que fe moquer?
C'eft ainfi que fans honte à mes yeux tu subornes
Un amour qui pour moy devoit eftre fans bornes?
Suy-moy tout de ce pas, que l'épée à la main
Un fi cruel affront fe répare foudain;
Il faut que pour tous deux ta tefte me réponde.

PHILANDRE.

Si pour te voir trompé tu te déplais au Monde,

Cherche en ce defespoir qui t'en veuille arracher :
Quant à moy, ton trépas me coûteroit trop cher.

TIRCIS.

Quoy, tu crains le duël!

PHILANDRE.

Non, mais j'en crains la fuite,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite,
Et du plus beau fuccès le dangereux éclat
Nous fait perdre l'objet & le prix du combat.

TIRCIS.

Tant de raifonnement & fi peu de courage
Sont de tes lafchetez le digne témoignage.
Viens, ou dy que ton fang n'oferoit s'expofer.

PHILANDRE.

Mon fang n'eft plus à moy, je n'en puis difpofer.
Mais puis que ta douleur de mes raifons s'irrite,
J'en prendray dès ce foir le congé de Mélite.
Adieu.

SCENE III.

TIRCIS.

Tu fuis, perfide, & ta legereté
T'ayant fait criminel, te met en feureté!
Revien, revien défendre une place ufurpée,
Celle qui te chérit vaut bien un coup d'épée.
Fay voir que l'infidelle en fe donnant à toy
A fait choix d'un amant qui valoit mieux que moy,

Soûtien ſon jugement, & ſauve ainſi de blâme
Celle qui pour la tienne a négligé ma flame.
Crois-tu qu'on la mérite à force de courir?
Peux-tu m'abandonner ſes faveurs ſans mourir?
O lettres, ô faveurs indignement placées,
A ma diſcretion honteuſement laiſſées,
O gages qu'il néglige ainſi que ſuperflus,
Je ne ſçay qui de nous vous diffamez le plus,
Je ne ſçay qui des trois doit rougir davantage,
Car vous nous apprenez qu'elle eſt une volage,
Son amant un parjure, & moy ſans jugement
De n'avoir rien préveu de leur déguiſement.
Mais il le falloit bien, que cette ame infidelle
Changeant d'affection priſt un traiſtre comme elle,
Et que le digne amant qu'elle a ſçeu rechercher
A ſa déloyauté n'euſt rien à reprocher.
Cependant j'en croyois cette fauſſe apparence,
Dont elle repaiſſoit ma frivole eſpérance,
J'en croyois ſes regards, qui tous remplis d'amour
Etoient de la partie en un ſi laſche tour.
O Ciel, vit-on jamais tant de ſupercherie
Que tout l'extérieur ne fuſt que tromperie?
Non, non, il n'en eſt rien, une telle beauté
Ne fut jamais ſujette à la déloyauté.
Foibles & ſeuls témoins du malheur qui me touche,
Vous étes trop hardis de démentir ſa bouche,
Mélite me chérit, elle me l'a juré,
Son oracle receu je m'en tiens aſſeuré.
Que dites-vous là-contre? étes vous plus croyables?
Caractéres trompeurs, vous me contez des fables,
Vous voulez me trahir, mais vos efforts ſont vains,

Sa parole a laiſſé ſon cœur entre mes mains.
A ce doux ſouvenir ma flame ſe r'allume,
Je ne ſçay plus qui croire, ou d'elle, ou de ſa plume,
L'un & l'autre en effet n'ont rien que de leger,
Mais du plus, ou du moins je n'en puis que juger.
Loin, loin, doutes flateurs que mon feu me ſuggére,
Je voy trop clairement qu'elle eſt la plus legére,
La foy que j'en receus s'en eſt allée en l'air,
Et ces traits de ſa plume oſent encor parler,
Et laiſſent en mes mains une honteuſe image,
Où ſon cœur peint au vif remplit le mien de rage.
Ouy, j'enrage, je meurs, & tous mes ſens troublez
D'un excès de douleur ſe trouvent accablez,
Un ſi crüel tourment me geſne, & me déchire,
Que je ne puis plus vivre avec un tel martyre,
Mais cachons-en la honte, & nous donnons du moins
Ce faux ſoulagement en mourant ſans témoins
Que mon trépas ſecret empeſche l'infidelle
D'avoir la vanité que je ſois mort pour elle.

SCENE IV.

TIRCIS, CLORIS.

CLORIS.

Mon frére en ma faveur retourne ſur tes pas,
Dy-moy la vérité, tu ne me cherchois pas.
Et quoy, tu fais ſemblant de ne me pas connoiſtre?
O Dieux! en quel état te voy-je icy paroiſtre!
Tu paſlis tout à coup, & tes louches regards

S'élancent incertains presque de toutes parts!
Tu manques à la fois de couleur, & d'haleine!
Ton pied mal affermy ne te foûtient qu'à peine!
Quel accident nouveau te trouble ainfi les fens!

TIRCIS.

Puisque tu veux fçavoir le mal que je reffens,
Avant que d'affouvir l'inéxorable envie
De mon fort rigoureux qui demande ma vie,
Je vay t'affaffiner d'un fatal entretien,
Et te dire en deux mots mon mal-heur & le tien :
En nos chastes amours de tous deux on fe moque,
Philandre... Ah ! la douleur m'étouffe & me fuffoque,
Adieu, ma fœur, Adieu, je ne puis plus parler,
Lis, & fi tu le peux, tafche à te confoler.

CLORIS.

Ne m'échape donc pas.

TIRCIS.

Ma fœur, je te fupplie...

CLORIS.

Quoy? que je t'abandonne à ta mélancolie?
Voyons auparavant ce qui te fait mourir,
Et nous aviferons à te laiffer courir.

TIRCIS.

Helas! quelle injustice!

CLORIS. *après avoir leu les lettres qu'il lui a données.*

Eft-ce là tout, fantasque?
Quoy? fi la déloyale enfin léve le masque,

Oſes-tu te faſcher d'eſtre deſabuſé?
Appren qu'il te faut eſtre en amour plus ruſé,
Appren que les diſcours des filles bien ſenſées
Découvrent rarement le fond de leurs penſées,
Et que les yeux aidant à ce déguiſement,
Noſtre ſéxe a le don de tromper finement.
Apprens auſſi de moy que ta raiſon s'égare,
Que Mélite n'eſt pas une piéce ſi rare,
Qu'elle ſoit ſeule icy qui vaille la ſervir :
Aſſez d'autres objets y ſçauront te ravir.
Ne t'inquiéte point pour une écervelée,
Qui n'a d'ambition que d'eſtre cajolée,
Et rend à plaindre ceux qui flatant ſes beautez
Ont aſſez de malheur pour en eſtre écoutez.
Damon luy plût jadis, Ariſtandre, & Géronte,
Eraste après deux ans n'y voit pas mieux ſon conte,
Elle t'a trouvé bon ſeulement pour huit jours,
Philandre eſt aujourd'huy l'objet de ſes amours,
Et peut-eſtre déja (tant elle aime le change)
Quelque autre nouveauté le ſupplante & nous venge.
Ce n'eſt qu'une coquette avec tous ſes attraits,
Sa langue avec ſon cœur ne s'accorde jamais,
Les infidélitez ſont ſes jeux ordinaires,
Et ſes plus doux appas ſont tellement vulgaires,
Qu'en elle homme d'eſprit n'admira jamais rien,
Que le ſujet pourquoy tu luy voulois du bien.

TIRCIS.

Penſes-tu m'arréter par ce torrent d'injures?
Que ce ſoient véritez, que ce ſoient impoſtures,

Tu redoubles mes maux au lieu de les guérir :
Adieu, rien que la mort ne peut me ſecourir.

SCENE V.

CLORIS.

Mon frére. Il s'eſt ſauvé, ſon deſeſpoir l'emporte,
Me préſerve le Ciel d'en uſer de la ſorte,
Un volage me quitte, & je le quitte auſſi,
Je l'obligerois trop de m'en mettre en ſoucy.
Pour perdre des amants celles qui s'en affligent
Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent,
Il n'eſt lors que la joye, elle nous venge mieux,
Et la fiſt-on à faux éclater par les yeux,
C'eſt montrer par bravade à leur vaine inconſtance
Qu'elle eſt pour nous toucher de trop peu d'importance.
Que Philandre à ſon gré rende ſes vœux contens,
S'il attend que j'en pleure, il attendra long-temps,
Son cœur eſt un treſor dont j'aime qu'il diſpoſe,
Le larcin qu'il m'en fait me vole peu de choſe,
Et l'amour qui pour luy m'éprit ſi follement
M'avoit fait bonne part de ſon aveuglement.
On enchérit pourtant ſur ma faute paſſée,
Dans la meſme folie une autre embaraſſée
Le rend encor parjure, & ſans ame, & ſans foy,
Pour ſe donner l'honneur de faillir après moy.
Je meure, s'il n'eſt vray, que la moitié du monde
Sur l'éxemple d'autruy ſe conduit, & ſe fonde.
A cauſe qu'il parut quelque temps m'enflamer,
La pauvre fille a crû qu'il valoit bien l'aimer,

Et ſur cette croyance elle en a pris envie;
Luy pûſt-elle durer jusqu'au bout de ſa vie;
Si Mélite a failly me l'ayant débauché,
Dieu, par là ſeulement puniſſez ſon peché.
Elle verra bien toſt que ſa digne conqueſte
N'eſt pas une avanture à me rompre la teſte,
Un ſi plaiſant malheur m'en conſole à l'instant.
Ah, ſi mon foû de frére en pouvoit faire autant,
Que j'en aurois de joye, & que j'en ferois gloire!
Si je puis le rejoindre, & qu'il me veuille croire,
Nous leur ferons bien voir que leur change indiscret
Ne vaut pas un ſoûpir, ne vaut pas un regret.
Je me veux toutefois en venger par malice;
Me divertir une heure à m'en faire justice;
Ces lettres fourniront aſſez d'occaſion
D'un peu de défiance, & de diviſion.
Si je prens bien mon temps, j'auray pleine matiére
A les joüer tous deux d'une belle maniére.
En voicy déja l'un qui craint de m'aborder.

SCENE VI.

PHILANDRE, CLORIS.

CLORIS.

Quoy, tu paſſes, Philandre, & ſans me regarder?

PHILANDRE.

Pardonne-moy, de grace, une affaire importune
M'empeſche de joüir de ma bonne fortune,

Et ſon empreſſement qui porte ailleurs mes pas
Me rempliſſoit l'esprit jusqu'à ne te voir pas.

CLORIS.

J'ay donc ſouvent le don d'aimer plus qu'on ne m'aime,
Je ne penſe qu'à toy, j'en parlois en moy-meſme.

PHILANDRE.

Me veux-tu quelque choſe?

CLORIS.

Il t'ennuye avec moy,
Mais comme de tes feux j'ay pour garand ta foy,
Je ne m'alarme point. N'étoit ce qui te preſſe,
Ta flame un peu plus loin euſt porté la tendreſſe,
Et je t'aurois fait voir quelques vers de Tircis
Pour le charmant objet de ſes nouveaux ſoucis.
Je viens de les ſurprendre, & j'y pourrois encore,
Joindre quelques billets de l'objet qu'il adore;
Mais tu n'as pas le temps. Toutefois, ſi tu veux
Perdre un demy-quart-d'heure à les lire nous deux...

PHILANDRE.

Voyons donc ce que c'eſt, ſans plus longue demeure;
Ma curioſité pour ce demy-quart-d'heure
S'oſera diſpenſer.

CLORIS.

Auſſi tu me promets,
Quand tu les auras leus, de n'en parler jamais;
Autrement, ne croy pas...

PHILANDRE *reconnoiſſant les lettres.*

Cela s'en va ſans dire,

Donne, donne-les moy, tu ne les ſçaurois lire,
Et nous aurions ainſi beſoin de trop de temps.

CLORIS *les reſſerrant.*

Philandre, tu n'és pas encor où tu pretends;
Quelques hautes faveurs que ton mérite obtienne,
Elles ſont auſſi bien en ma main qu'en la tienne,
Je les garderay mieux, tu peux en aſſeurer
La belle qui pour toy daigne ſe parjurer.

PHILANDRE.

Un homme doit ſouffrir d'une fille en colére,
Mais je ſçay comme il faut les r'avoir de ton frére,
Tout exprès je le cherche, & ſon ſang, ou le mien...

CLORIS.

Quoy, Philandre eſt vaillant, & je n'en ſçavois rien!
Tes coups ſont dangereux quand tu ne veux pas feindre,
Mais ils ont le bonheur de ſe faire peu craindre,
Et mon frére qui ſçait comme il s'en faut guérir,
Quand tu l'aurois tué, pourroit n'en pas mourir.

PHILANDRE.

L'effet en fera foy, s'il en a le courage.
Adieu, j'en perds le temps à parler davantage,
Tremble.

CLORIS.

J'en ay grand lieu connoiſſant ta vertu,
Pourveu qu'il y conſente, il ſera bien batu.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELITE, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Cette obstination à faire la fecrette
M'accufe injustement d'eftre trop peu discrette.

MELITE.

Ton importunité n'eft pas à fupporter,
Ce que je ne fçay point, te le puis-je conter?

LA NOURRICE.

Les vifites d'Eraste un peu moins affiduës,
Témoignent quelque ennuy de fes peines perduës,
Et ce qu'on voit par là de refroidiffement
Ne fait que trop juger fon mécontentement :
Tu m'en veux cependant cacher tout le mystére,
Mais je pourrois enfin en croire ma colére,
Et pour punition te priver des avis
Qu'a jusqu'icy ton cœur fi doucement fuivis.

MELITE.

C'eft à moy de trembler après cette menace,
Et toute autre du moins trembleroit en ma place.

LA NOURRICE.

Ne raillons point, le fruit qui t'en eſt demeuré,
(Je parle ſans reproche & tout conſideré)
Vaut bien... Mais revenons à noſtre humeur chagrine,
Appren-moy ce que c'eſt.

MELITE.

Veux-tu que je devine?
Dégouſté d'un esprit ſi groſſier que le mien
Il cherche ailleurs peut-eſtre un meilleur entretien.

LA NOURRICE.

Ce n'eſt pas bien ainſi qu'un amant perd l'envie
D'une choſe deux ans ardemment pourſuivie;
D'aſſeurance un mépris l'oblige à ſe piquer,
Mais ce n'eſt pas un trait qu'il faille pratiquer,
Une fille qui voit, & que voit la jeuneſſe,
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adreſſe,
Le dédain luy meſſied, ou quand elle s'en ſert,
Que ce ſoit pour reprendre un amant qu'elle perd;
Une heure de froideur à propos ménagée
Peut rembraſer une ame à demy dégagée,
Qu'un traitement trop doux dispenſe à des mépris
D'un bien dont cét orgueil fait mieux ſçavoir le prix.
Hors ce cas il luy faut complaire à tout le monde,
Faire qu'aux vœux de tous l'apparence réponde,
Et ſans embaraſſer ſon cœur de leurs amours,
Leur faire bonne mine, & ſouffrir leurs discours.
Qu'à part ils penſent tous avoir la préférence,
Et paroiſſent enſemble entrer en concurrence :
Que tout l'extérieur de ſon viſage égal

Ne rende aucun jaloux du bon-heur d'un rival;
Que ſes yeux partagez leur donnent dequoy craindre
Sans donner à pas un aucun lieu de ſe plaindre;
Qu'ils vivent tous d'eſpoir juſqu'au choix d'un mary,
Mais qu'aucun cependant ne ſoit le plus chery,
Et qu'elle céde enfin, puis qu'il faut qu'elle céde,
A qui paîra le mieux le bien qu'elle poſſéde.
Si tu n'euſſes jamais quitté cette leçon,
Ton Eraste avec toy vivroit d'autre façon.

MELITE.

Ce n'eſt pas ſon humeur de ſouffrir ce partage,
Il croit que mes regards ſoient ſon propre héritage,
Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à luy
Pour autant de larcins faits ſur le bien d'autruy.

LA NOURRICE.

J'entends à demy mot, achéve, & m'expédie
Promptement le motif de cette maladie.

MELITE.

Si tu m'avois, Nourrice, entenduë à demy,
Tu ſçaurois que Tircis...

LA NOURRICE.

Quoy ſon meilleur amy!
N'a-ce pas été luy qui te l'a fait connoiſtre?

MELITE.

Il voudroit que le jour en fuſt encor à naiſtre,
Et ſi d'auprès de moy je l'avois écarté,
Tu verrois tout à l'heure Eraste à mon coſté.

LA NOURRICE.

J'ay regret que tu ſois leur pomme de diſcorde ;
Mais puiſque leur humeur enſemble ne s'accorde,
Eraste n'eſt pas homme à laiſſer échaper,
Un ſemblable pigeon ne ſe peut ratraper,
Il a deux fois le bien de l'autre, & davantage.

MELITE.

Le bien ne touche point un généreux courage.

LA NOURRICE.

Tout le monde l'adore, & taſche d'en joüir.

MELITE.

Il ſuit un faux éclat qui ne peut m'ébloüir.

LA NOURRICE.

Auprès de ſa ſplendeur toute autre eſt fort petite.

MELITE.

Tu le places au rang qui n'eſt dû qu'au mérite.

LA NOURRICE.

On a trop de mérite étant riche à ce point.

MELITE.

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point ?

LA NOURRICE.

Ouy, ce n'eſt que par là qu'on eſt conſidérable.

MELITE.

Mais ce n'eſt que par là qu'on devient mépriſable.
Un homme dont les biens ſont toutes les vertus,
Ne peut eſtre estimé que des cœurs abatus.

LA NOURRICE.

Eſt-il quelques defauts que les biens ne réparent?

MELITE.

Mais plûtoſt en eſt-il où les biens ne préparent?
Etant riche on mépriſe aſſez communément
Des belles qualitez le ſolide ornement,
Et d'un luxe honteux la richeſſe ſuivie
Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

LA NOURRICE.

Enfin je reconnoy...

MELITE.

Qu'avec tout ce grand bien
Un jaloux ſur mon cœur n'obtiendra jamais rien.

LA NOURRICE.

Et que d'un cajoleur la nouvelle conqueſte
T'imprime à mon regret ces erreurs dans la teſte.
Si ta mére le ſçait...

MELITE.

Laiſſe-moy ces ſoucis
Et rentre, que je parle à la ſœur de Tircis.

LA NOURRICE.

Peut-eſtre elle t'en veut dire quelque Nouvelle.

MELITE.

Ta curioſité te met trop en cervelle,
Rentre ſans t'informer de ce qu'elle prétend,
Un meilleur entretien avec elle m'attend.

SCENE II.

CLORIS, MELITE.

CLORIS.

Je chéris tellement celles de voſtre ſorte,
Et prens tant d'intéreſt en ce qui leur importe,
Qu'aux piéces qu'on leur fait je ne puis conſentir,
Ny meſme en rien ſçavoir, ſans les en avertir.
Ainſi donc au hazard d'eſtre la mal-venuë,
Encor que je vous ſois, peu s'en faut, inconnuë,
Je viens vous faire voir que voſtre affection,
N'a pas été fort juste en ſon élection.

MELITE.

Vous pourriez ſous couleur de rendre un bon office,
Mettre quelqu'autre en peine avec cét artifice,
Mais pour m'en repentir j'ay fait un trop bon choix,
Je renonce à choiſir une ſeconde fois,
Et mon affection ne s'eſt point arrétée
Que chez un Cavalier qui l'a trop méritée.

CLORIS.

Vous me pardonnerez, j'en ay de bons témoins,
C'eſt l'homme qui de tous la mérite le moins.

MELITE.

Si je n'avois de luy qu'une foible aſſeurance,
Vous me feriez entrer en quelque deffiance :
Mais je m'étonne fort que vous l'oſiez blamer,
Ayant quelque intéreſt vous-meſme à l'estimer.

CLORIS.

Je l'estimay jadis, & je l'aime, & l'estime
Plus que je ne faiſois auparavant ſon crime,
Ce n'eſt qu'en ma faveur qu'il oſe vous trahir,
Et vous pouvez juger ſi je le puis haïr,
Lors que ſa trahiſon m'eſt un clair témoignage
Du pouvoir abſolu que j'ay ſur ſon courage.

MELITE.

Le pouſſer à me faire une infidélité,
C'eſt aſſez mal uſer de cette authorité.

CLORIS.

Me le faut-il pouſſer où ſon devoir l'oblige,
C'eſt ſon devoir qu'il ſuit alors qu'il vous néglige.

MELITE.

Quoy, le devoir chez vous oblige aux trahiſons.

CLORIS.

Quand il n'en auroit point de plus juſtes raiſons,
La parole donnée, il faut que l'on la tienne.

MELITE.

Cela fait contre vous, il m'a donné la ſienne.

CLORIS.

Ouy, mais ayant déja receu mon amitié
Sur un vœu ſolennel d'eſtre un jour ſa moitié,
Peut-il s'en départir pour accepter la voſtre?

MELITE.

De grace excuſez-moy, je vous prens pour une autre,
Et c'étoit à Cloris que je croyois parler.

CLORIS.

Vous ne vous trompez pas.

MELITE.

Donc pour mieux me railler
La fœur de mon amant contrefait ma rivale?

CLORIS.

Donc pour mieux m'ébloüir une ame déloyale
Contrefait la fidelle? ah, Mélite, fçachez
Que je ne fçay que trop ce que vous me cachez.
Philandre m'a tout dit, vous penfez qu'il vous aime,
Mais fortant d'avec vous il me conte luy-mefme
Jusqu'aux moindres discours dont voftre paffion
Tafche de fuborner fon inclination.

MELITE.

Moy, fuborner Philandre! Ah, que m'ofez-vous dire!

CLORIS.

La pure vérité.

MELITE.

Vrayment, en voulant rire
Vous paffez trop avant, brifons-là, s'il vous plaift,
Je ne voy point Philandre, & ne fçay quel il eft.

CLORIS.

Vous en croirez du moins voftre propre écriture.
Tenez, voyez, lifez.

MELITE.

Ah, Dieux, quelle imposture!
Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

CLORIS.

Nous pourrions demeurer icy jusqu'à demain
Que vous perſiſteriez dans la méconnoiſſance,
Je les vous laiſſe. Adieu.

MELITE.

Tout beau, mon innocence
Veut apprendre de vous le nom de l'imposteur,
Pour faire retomber l'affront ſur ſon autheur.

CLORIS.

Vous penſez me duper, & perdez voſtre peine.
Que ſert le deſaveu quand la preuve eſt certaine,
A quoy bon démentir, à quoy bon dénier...

MELITE.

Ne vous obstinez point à me calomnier,
Je veux que ſi jamais j'ay dit mot à Philandre...

CLORIS.

Remettons ce discours, quelqu'un vient nous ſurprendr
C'eſt le brave Liſis, qui ſemble ſur le front
Porter empraints les traits d'un déplaiſir profond.

SCENE III.

LISIS, MELITE, CLORIS.

LISIS *à Cloris.*

Préparez vos ſoûpirs à la triste Nouvelle
Du malheur où nous plonge un esprit infidelle,

Quittez ſon entretien, & venez avec moy
Plaindre un frére au cercueil par ſon manque de ſoy.

MELITE.

Quoy! ſon frére au cercueil!

LISIS.

Ouy, Tircis plein de rage
De voir que voſtre change indignement l'outrage,
Maudiſſant mille fois le déteſtable jour
Que voſtre bon accueil luy donna de l'amour,
Dedans ce deſeſpoir a chez moy rendu l'ame,
Et mes yeux deſolez...

MELITE.

Je n'en puis plus, je paſme.

CLORIS.

Au ſecours, au ſecours.

SCENE IV.

CLITON, LA NOURRICE, MELITE, LISIS, CLORIS.

CLITON.

D'où provient cette voix?

LA NOURRICE.

Qu'avez-vous, mes enfants?

CLORIS.

Mélite que tu vois...

LA NOURRICE.

Hélas, elle ſe meurt, ſon teint vermeil s'efface,
Sa chaleur ſe diſſipe, elle n'eſt plus que glace.

LISIS *à Cliton.*

Va querir un peu d'eau, mais il faut te haſter.

CLITON *à Liſis.*

Si proches du logis, il vaut mieux l'y porter.

CLORIS.

Aidez mes foibles pas, les forces me défaillent,
Et je vay ſuccomber aux douleurs qui m'aſſaillent.

SCENE V.

ERASTE.

A la fin je triomphe, & les Deſtins amis
M'ont donné le ſuccès que je m'étois promis;
Me voila trop heureux, puiſque par mon adreſſe
Mélite eſt ſans Amant & Tircis ſans Maîtreſſe,
Et comme ſi c'étoit trop peu pour me venger,
Philandre & ſa Cloris courent meſme danger.
Mais par quelle raiſon leurs ames deſunies
Pour les crimes d'autruy ſeront-elles punies?
Que m'ont-ils fait tous deux pour troubler leurs accord
Fuyez de ma penſée, inutiles remords,
La joye y veut régner, ceſſez de m'en diſtraire,
Cloris m'offenſe trop d'eſtre ſœur d'un tel frére,
Et Philandre ſi prompt à l'infidélité
N'a que la peine deuë à ſa crédulité.
Mais que me veut Cliton qui ſort de chez Mélite?

SCENE VI.

ERASTE, CLITON.

CLITON.

Monſieur, tout eſt perdu, voſtre fourbe maudite,
Dont je fus à regret le damnable instrument,
A couché de douleur Tircis au monument.

ERASTE.

Courage, tout va bien, le traiſtre m'a fait place,
Le ſeul qui me rendoit ſon courage de glace,
D'un favorable coup la mort me l'a ravy.

CLITON.

Monſieur, ce n'eſt pas tout, Mélite l'a ſuivy.

ERASTE.

Mélite l'a ſuivy! que dis-tu, miſérable?

CLITON.

Monſieur, il eſt trop vray, le moment déplorable
Qu'elle a ſçeu ſon trépas, a terminé ſes jours.

ERASTE.

Ha Ciel! s'il eſt ainſi...

CLITON.

Laiſſez-là ces discours,
Et vantez-vous plûtoſt que par voſtre imposture
Ces malheureux amants trouvent la ſépulture,

Et que voſtre artifice a mis dans le tombeau
Ce que le Monde avoit de parfait & de beau.

ERASTE.

Tu m'oſes donc flater, infame, & tu ſupprimes
Par ce reproche obſcur la moitié de mes crimes?
Eſt-ce ainſi qu'il te faut n'en parler qu'à demy?
Acheve tout d'un coup, dy que Maîtreſſe, amy,
Tout ce que je chéris, tout ce qui dans mon ame
Sçeut jamais allumer une pudique flame,
Tout ce que l'amitié me rendit précieux,
Par ma fourbe a perdu la lumiére des Cieux.
Dy que j'ay violé les deux loix les plus ſaintes
Qui nous rendent heureux par leurs douces contraintes,
Dy que j'ay corrompu, dy que j'ay ſuborné,
Falſifié, trahy, ſéduit, aſſaſſiné,
Tu n'en diras encor que la moindre partie.
Quoy, Tircis eſt donc mort, & Mélite eſt ſans vie!
Je ne l'avois pas ſçeu, Parques, jusqu'à ce jour,
Que vous relevaſſiez de l'Empire d'Amour;
J'ignorois qu'auſſi-toſt qu'il aſſemble deux ames
Il vous pûſt commander d'unir auſſi leurs trames.
Vous en relevez donc, & montrez aujourd'huy
Que vous étes pour nous aveugles comme luy!
Vous en relevez donc, & vos cizeaux barbares
Tranchent comme il luy plaiſt les deſtins les plus rares!
Mais je m'en prens à vous, moy qui ſuis l'impoſteur,
Moy qui ſuis de leurs maux le déteſtable autheur.
Helas! & falloit-il que ma ſupercherie
Tournaſt ſi laſchement tant d'amour en furie?
Inutiles regrets, repentirs ſuperflus,

Vous ne me rendez pas Mélite qui n'eſt plus,
Vos mouvemens tardifs ne la ſont pas revivre,
Elle a ſuivy Tircis, & moy je la veux ſuivre.
Il faut que de mon ſang je luy faſſe raiſon,
Et de ma jalouſie, & de ma trahiſon,
Et que de ma main propre une ame ſi fidelle
Reçoive... Mais d'où vient que tout mon corps chancelle?
Quel murmure confus? & qu'entends-je hurler?
Que de pointes de feu ſe perdent parmy l'air?
Les Dieux à mes forfaits ont dénoncé la guerre,
Leur foudre décoché vient de fendre la terre,
Et pour leur obeïr ſon ſein me recevant
M'engloutit, & me plonge aux Enfers tout vivant.
Je vous entens, grands Dieux, c'eſt là-bas que leurs ames
Aux champs Eliziens éterniſent leurs flames,
C'eſt là-bas qu'à leurs pieds il faut verſer mon ſang :
La Terre à ce deſſein m'ouvre ſon large flanc,
Et jusqu'aux bords du Styx me fait libre paſſage.
Je l'aperçoy déja, je ſuis ſur ſon rivage.
Fleuve, dont le ſaint nom eſt redoutable aux Dieux,
Et dont les neuf replis ceignent ces triſtes lieux,
N'entre point en couroux contre mon inſolence
Si j'oſe avec mes cris violer ton ſilence :
Je ne te veux qu'un mot. Tircis eſt-il paſſé?
Mélite eſt-elle icy? mais, qu'attens-je, inſenſé?
Ils ſont tous deux ſi chers à ton funeste Empire,
Que tu crains de les perdre, & n'oſes m'en rien dire.
Vous donc, Esprits legers, qui manque de tombeaux
Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux,
A qui Charon cent ans refuſe ſa nacelle,
Ne m'en pourriez-vous point donner quelque Nouvelle?

Parlez, & je promets d'employer mon crédit
A vous faciliter ce paſſage interdit.

CLITON.

Monſieur, que faites-vous, voſtre raiſon troublée
Par l'effort des douleurs dont elle eſt accablée
Figure à voſtre veuë...

ERASTE.

Ah! te voila, Charon,
Dépeſche promptement, & d'un coup d'aviron
Paſſe-moy, ſi tu peux, jusqu'à l'autre rivage.

CLITON.

Monſieur, rentrez en vous, regardez mon viſage,
Reconnoiſſez Cliton.

ERASTE.

Dépeſche, vieux nocher,
Avant que ces Esprits nous puiſſent approcher,
Ton bâteau de leur poids fondroit dans les abîmes,
Il n'en aura que trop d'Eraste, & de ſes crimes.
Quoy, tu veux te ſauver à l'autre bord ſans moy?
Si faut-il qu'à ton coû je paſſe malgré toy.

Il ſe jette ſur les épaules de Cliton qui l'emporte derrière le Théatre.

SCENE VII.

PHILANDRE.

Préſomptueux rival, dont l'abſence importune
Retarde le ſuccès de ma bonne fortune,

As-tu ſi-toſt perdu cette ombre de valeur
Que te prétoit tantoſt l'effort de ta douleur?
Que devient à preſent cette bouillante envie
De punir ta volage aux dépens de ma vie?
Il ne tient plus qu'à toy que tu ne ſois content,
Ton ennemy t'appelle, & ton rival t'attend,
Je te cherche en tous lieux, & cependant ta fuite
Se rit impunément de ma vaine pourſuite.
Crois-tu, laiſſant mon bien dans les mains de ta ſœur,
En demeurer toûjours l'injuste poſſeſſeur,
Ou que ma patience à la fin échapée
(Puisque tu ne veux pas le debatre à l'épée)
Oubliant le respect du ſéxe & tout devoir,
Ne laiſſe point ſur elle agir mon deſespoir?

SCENE VIII.

ERASTE, PHILANDRE.

ERASTE.

Detacher Ixion pour me mettre en ſa place!
Mégéres, c'eſt à vous une indiscrette audace,
Ay-je avec meſme front que cét ambitieux
Attenté ſur le lit du Monarque des Cieux?
Vous travaillez en vain, barbares Euménides;
Non, ce n'eſt pas ainſi qu'on punit les perfides.
Quoy, me preſſer encor! ſus de pieds & de mains
Eſſayons d'écarter ces monstres inhumains.
A mon ſecours, esprits, vengez-vous de vos peines,
Ecraſons leurs ſerpens, chargeons-les de vos chaiſnes,
Pour ces filles d'Enfer nous ſommes trop puiſſants.

PHILANDRE.

Il femble à ce discours qu'il ait perdu le fens.
Eraste, cher amy, quelle mélancolie
Te met dans le cerveau cét excès de folie?

ERASTE.

Equitable Minos, grand Juge des Enfers,
Voyez qu'injustement on m'aprefte des fers.
Faire un tour d'amoureux, fuppofer une lettre,
Ce n'eft pas un forfait qu'on ne puiffe remettre.
Il eft vray que Tircis en eft mort de douleur,
Que Mélite après luy redouble ce malheur,
Que Cloris fans amant ne fçait à qui s'en prendre,
Mais la faute n'en eft qu'au crédule Philandre,
Luy feul en eft la caufe, & fon esprit leger
Qui trop facilement réfolut de changer,
Car ces lettres qu'il croit l'effet de fes mérites,
La main que vous voyez les a toutes écrites.

PHILANDRE.

Je te laiffe impuny, traiftre, de tels remords
Te donnent des tourmens pires que mille morts,
Je t'obligerois trop de t'arracher la vie,
Et ma juste vengeance eft bien mieux affouvie
Par les folles horreurs de cette illufion.
Ah, grands Dieux, que je fuis plein de confufion!

SCENE IX.

ERASTE.

Tu t'enfuis donc, barbare, & me laiffant en proye
A ces crüelles fœurs, tu les combles de joye?

Non, non, retirez-vous, Tiſiphone, Alecton,
Et tout ce que je voy d'Officiers de Pluton,
Vous me connoiſſez mal, dans le corps d'un perfide
Je porte le courage & les forces d'Alcide.
Je vay tout renverſer dans ces Royaumes noirs,
Et ſaccager moy ſeul ces ténébreux manoirs :
Une ſeconde fois le triple chien Cerbére
Vomira l'aconit en voyant la lumiére,
J'iray du fond d'Enfer dégager les Titans,
Et ſi Pluton s'oppoſe à ce que je prétens,
Paſſant deſſus le ventre à ſa troupe mutine,
J'iray d'entre ſes bras enlever Proſerpine.

SCENE X.

LISIS, CLORIS.

LISIS.

N'en doute plus, Cloris, ton frére n'eſt point mort,
Mais ayant ſçeu de luy ſon déplorable ſort,
Je voulois éprouver par cette triſte feinte,
Si celle qu'il adore aucunement atteinte
Deviendroit plus ſenſible aux traits de la pitié,
Qu'aux ſincéres ardeurs d'une ſainte amitié.
Maintenant que je voy qu'il faut qu'on nous abuſe,
Afin que nous puiſſions découvrir cette ruſe,
Et que Tircis en ſoit de tout point éclaircy,
Sois ſeure que dans peu je te le rens icy.
Ma parole ſera d'un prompt effet ſuivie ;
Tu reverras bien-toſt ce frére plein de vie,
C'eſt aſſez que je paſſe une fois pour trompeur.

CLORIS.

Si bien qu'au lieu du mal nous n'aurons que la peur?
Le cœur me le difoit, je fentois que mes larmes
Refufoient de couler pour de fauffes alarmes,
Dont les plus dangereux & plus rudes affauts
Avoient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux,
Et je n'étudiay cette douleur menteufe
Qu'à caufe qu'en effet j'étois un peu honteufe
Qu'une autre en témoignaft plus de reffentiment.

LISIS.

Après tout, entre nous, confeffe franchement
Qu'une fille en ces lieux qui perd un frére unique
Jusques au defespoir fort rarement fe pique :
Ce beau nom d'héritiére a de telles douceurs,
Qu'il devient fouverain à confoler des fœurs.

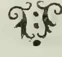
CLORIS.

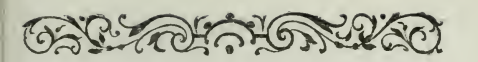
Adieu, railleur, adieu, fon intéreft me preffe
D'aller rendre d'un mot la vie à fa Maitreffe :
Autrement je fçaurois t'apprendre à discourir.

LISIS.

Et moy de ces frayeurs de nouveau te guérir.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLITON, LA NOURRICE.

CLITON.

Je ne t'ay rien celé, tu ſçais toute l'affaire.

LA NOURRICE.

Tu m'en as bien conté, mais ſe pourroit-il faire
Qu'Eraste euſt des remords ſi vifs & ſi preſſants,
Que de violenter ſa raiſon & ſes ſens?

CLITON.

Euſt-il pû, ſans en perdre entiérement l'uſage,
Se figurer Charon des traits de mon viſage,
Et de plus, me prenant pour ce vieux Nautonnier,
Me payer à bons coups des droits de ſon denier?

LA NOURRICE.

Plaiſante illuſion!

CLITON.

Mais funeſte à ma teſte,
Sur qui ſe déchargeoit une telle tempeſte,
Que je tiens maintenant à miracle évident
Qu'il me ſoit demeuré dans la bouche une dent.

LA NOURRICE.

C'étoit mal reconnoiſtre un ſi rare ſervice.

ERASTE *derrière le Théatre.*

Arrétez, arrétez, poltrons.

CLITON.

Adieu, Nourrice,
Voicy ce fou qui vient, je l'entens à la voix,
Croy que ce n'eſt pas moy qu'il attrape deux fois.

LA NOURRICE.

Pour moy, quand je devrois paſſer pour Proſerpine,
Je veux voir à quel point ſa fureur le domine.

CLITON.

Contente à tes périls ton curieux deſir.

LA NOURRICE.

Quoy qu'il puiſſe arriver, j'en auray le plaiſir.

SCENE II.

ERASTE, LA NOURRICE.

ERASTE.

En vain je les r'appelle, en vain pour ſe défendre
La honte & le devoir leur parlent de m'attendre,
Ces laſches escadrons de fantoſmes affreux
Cherchent leur aſſeurance aux cachots les plus creux,
Et ſe fiant à peine à la nuit qui les couvre
Souhaitent ſous l'Enfer qu'un autre Enfer s'entr'ouvre.

Ma voix met tout en fuite, & dans ce vaste effroy
La peur faifit fi bien les Ombres & leur Roy,
Que fe précipitant à de promptes retraites,
Tous leurs foucis ne vont qu'à les rendre fecrettes.
Le bouillant Phlégéton parmi fes flots pierreux
Pour les favorifer ne roule plus de feux :
Tifiphone tremblante, Alecton, & Mégére,
Ont de leurs flambeaux noirs étouffé la lumiére :
Les Parques mefme en hafte emportent leurs fufeaux,
Et dans ce grand defordre oubliant leurs cifeaux,
Charon les bras croifez dans fa barque s'étonne
De ce qu'après Eraste il n'a paffé perfonne.
Trop heureux accident, s'il avoit prévenu
Le déplorable coup du malheur avenu,
Trop heureux accident, fi la Terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal euft confenty ma perte,
Et fi ce que le Ciel me donne icy d'accès
Euft de ma trahifon devancé le fuccès.
Dieux que vous fçavez mal gouverner voftre foudre!
N'étoit-ce pas affez pour me réduire en poudre
Que le fimple deffein d'un fi lafche forfait?
Injustes, deviez-vous en attendre l'effet?
Ah Mélite! ah Tircis! leur crüelle justice
Aux dépens de vos jours me choifit un fupplice.
Ils doutoient que l'Enfer euft dequoy me punir
Sans le triste fecours de ce dur fouvenir,
Tout ce qu'ont les Enfers de feux, de foüets, de chaifnes,
Ne font auprès de luy que de legéres peines,
On reçoit d'Alecton un plus doux traitement.
Souvenir rigoureux, tréve, tréve un moment,
Qu'au moins avant ma mort dans ces demeures fombres

Je puiſſe rencontrer ces bien-heureuſes Ombres;
Uſe après, ſi tu veux, de toute ta rigueur,
Et ſi pour m'achever tu manques de vigueur,
Il met la main ſur ſon épée.
Voicy qui t'aidera; mais derechef, de grace,
Ceſſe de me geſner durant ce peu d'eſpace.
Je voy déja Mélite, ah! belle Ombre, voicy
L'ennemy de voſtre heur qui vous cherchoit icy,
C'eſt Eraste, c'eſt luy, qui n'a plus d'autre envie
Que d'épandre à vos pieds ſon ſang avec ſa vie,
Ainſi le veut le Sort, & tout exprès les Dieux
L'ont abimé vivant en ces funestes lieux.

LA NOURRICE.

Pourquoy permettez-vous que cette frénéſie
Régne ſi puiſſamment ſur voſtre fantaiſie?
L'Enfer voit-il jamais une telle clarté?

ERASTE.

Auſſi ne la tient-il que de voſtre beauté,
Ce n'eſt que de vos yeux que part cette lumiére.

LA NOURRICE.

Ce n'eſt que de mes yeux! deſſillez la paupiére,
Et d'un ſens plus raſſis jugez de leur éclat.

ERASTE.

Ils ont de vérité je ne ſçay quoy de plat,
Et plus je vous contemple, & plus ſur ce viſage
Je m'étonne de voir un autre air, un autre âge,
Je ne reconnoy plus aucun de vos attraits,
Jadis voſtre Nourrice avoit ainſi les traits,

Le front ainſi ridé, la couleur ainſi bleſme,
Le poil ainſi griſon. O Dieux! c'eſt elle meſme.
Nourrice, qui t'améne en ces lieux pleins d'effroy?
Y viens-tu rechercher Mélite comme moy?

LA NOURRICE.

Cliton la vit paſmer, & ſe brouilla de ſorte,
Que la voyant ſi paſle il la crût eſtre morte.
Cét étourdy trompé vous trompa comme luy.
Au reste elle eſt vivante, & peut-eſtre aujourd'huy
Tircis, de qui la mort n'étoit qu'imaginaire,
De ſa fidélité recevra le ſalaire.

ERASTE.

Deſormais donc en vain je les cherche icy-bas,
En vain pour les trouver je rens tant de combats.

LA NOURRICE.

Voſtre douleur vous trouble, & forme des nüages
Qui ſéduiſent vos ſens par de fauſſes images,
Cét Enfer, ces combats ne ſont qu'illuſions.

ERASTE.

Je ne m'abuſe point de fauſſes viſions,
Mes propres yeux ont veu tous ces monſtres en fuite,
Et Pluton de frayeur en quitter la conduite.

LA NOURRICE.

Peut-eſtre que chacun s'enfuyoit devant vous,
Craignant voſtre fureur & le poids de vos coups.
Mais voyez ſi l'Enfer reſſemble à cette Place,
Ces murs, ces baſtimens ont-ils la meſme face?
Le logis de Mélite & celuy de Cliton

Ont-ils quelque rapport à celuy de Pluton?
Quoy, n'y remarquez-vous aucune différence?

ERASTE.

De vray ce que tu dis a beaucoup d'apparence,
Nourrice, pren pitié d'un esprit égaré,
Qu'ont mes vives douleurs d'avec moy féparé,
Ma guérifon dépend de parler à Mélite.

LA NOURRICE.

Différez pour le mieux un peu cette vifite,
Tant que maiftre abfolu de voftre jugement
Vous foyez en état de faire un compliment.
Voftre teint & vos yeux n'ont rien d'un homme fage;
Donnez-vous le loifir de changer de vifage,
Un moment de repos que vous prendrez chez vous...

ERASTE.

Ne peut, fi tu n'y viens, rendre mon fort plus doux,
Et ma foible raifon de guide dépourveuë
Va de nouveau fe perdre en te perdant de veuë.

LA NOURRICE.

Si je vous fuis utile, allons, je ne veux pas
Pour un fi bon fujet vous épargner mes pas.

SCENE III.

CLORIS, PHILANDRE.

CLORIS.

Ne m'importune plus, Philandre, je t'en prie,
Me rappaifer jamais paffe ton induftrie,

Ton meilleur, je t'affeure, eft de n'y plus penfer,
Tes protestations ne font que m'offenfer,
Sçavante à mes dépens de leur peu de durée,
Je ne veux point en gage une foy parjurée,
Un cœur que d'autres yeux peuvent fi toft brufler,
Qu'un billet fuppofé peut fi-toft ébranler.

PHILANDRE.

Ah, ne remettez plus dedans voftre memoire
L'indigne fouvenir d'une action fi noire,
Et pour rendre à jamais nos prémiers vœux contens,
Etouffez l'ennemy du pardon que j'attens.
Mon crime eft fans égal, mais enfin, ma chére ame...

CLORIS.

Laiffe-là deformais ces petits mots de flame,
Et par ces faux témoins d'un feu mal allumé
Ne me reproche plus que je t'ay trop aimé.

PHILANDRE.

De grace redonnez à l'amitié paffée
Le rang que je tenois dedans voftre penfée :
Derechef, ma Cloris, par ces doux entretiens,
Par ces feux qui voloient de vos yeux dans les miens,
Par ce que voftre foy me permettoit d'attendre...

CLORIS.

C'eft où dorefnavant tu ne dois plus prétendre,
Ta fottife m'instruit, & par là je voy bien
Qu'un vifage commun, & fait comme le mien,
N'a point affez d'appas, ny de chaifne affez forte
Pour tenir en devoir un homme de ta forte,

Mélite a des attraits qui ſçavent tout dompter,
Mais elle ne pourroit qu'à peine t'arréter,
Il te faut un ſujet qui la paſſe, ou l'égale,
C'eſt en vain que vers moy ton amour ſe ravale,
Fay-luy, ſi tu m'en crois, agréer tes ardeurs,
Je ne veux point devoir mon bien à ſes froideurs.

PHILANDRE.

Ne me déguiſez rien, un autre a pris ma place,
Une autre affection vous rend pour moy de glace.

CLORIS.

Aucun jusqu'à ce point n'eſt encor arrivé.
Mais je te changeray pour le prémier trouvé.

PHILANDRE.

C'en eſt trop, tes dédains épuiſent ma ſouffrance.
Adieu, je ne veux plus avoir d'autre espérance,
Sinon qu'un jour le Ciel te fera reſſentir
De tant de crüautez le juste repentir.

CLORIS.

Adieu, Mélite & moy nous aurons dequoy rire
De tous les beaux discours que tu me viens de dire.
Que luy veux-tu mander?

PHILANDRE.

Va, dy luy de ma part
Qu'elle, ton frére, & toy, reconnoiſtrez trop tard
Ce que c'eſt que d'aigrir un homme de ma ſorte.

CLORIS.

Ne croy pas la chaleur du couroux qui t'emporte,

Tu nous ferois trembler plus d'un quart-d'heure, ou deux.

PHILANDRE.

Tu railles, mais bien-toſt nous verrons d'autres jeux,
Je ſçay trop comme on venge une flame outragée.

CLORIS.

Le ſçais-tu mieux que moy, qui ſuis déja vengée?
Par où t'y prendras-tu? de quel air?

PHILANDRE.

Il ſuffit,
Je ſçay comme on ſe venge.

CLORIS.

Et moy comme on s'en rit.

SCENE IV.

TIRCIS, MELITE.

TIRCIS.

Maintenant que le Sort attendry par nos plaintes
Comble noſtre espérance, & diſſipe nos craintes,
Que nos contentemens ne ſont plus traverſez
Que par le ſouvenir de nos malheurs paſſez :
Ouvrons toute noſtre ame à ces douces tendreſſes
Qu'inspirent aux amants les pleines allegreſſes,
Et d'un commun accord chériſſons nos ennuys
Dont nous voyons ſortir de ſi précieux fruits.
Adorables regards, fidelles interprétes
Par qui nous expliquions nos paſſions ſecrettes,

Doux truchemens du cœur, qui déja tant de fois
M'avez ſi bien appris ce que n'oſoit la voix,
Nous n'avons plus beſoin de voſtre confidence,
L'Amour en liberté peut dire ce qu'il penſe
Et dédaigne un ſecours qu'en ſa naiſſante ardeur,
Luy faiſoient mendier la crainte & la pudeur.
Beaux yeux, à mon transport pardonnez ce blasphème.
La bouche eſt impuiſſante où l'amour eſt extrème,
Quand l'espoir eſt permis elle a droit de parler,
Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
Ne vous laſſez donc point d'en uſurper l'uſage,
Et quoy qu'elle m'ait dit, dites moy davantage.
Mais tu ne me dis mot, ma vie, & quels ſoucis
T'obligent à te taire auprès de ton Tircis?

MELITE.

Tu parles à mes yeux, & mes yeux te répondent.

TIRCIS.

Ah! mon heur, il eſt vray, ſi tes deſirs ſecondent
Cét amour qui paroiſt & brille dans tes yeux,
Je n'ay rien deſormais à demander aux Dieux.

MELITE.

Tu t'en peux aſſeurer, mes yeux ſi pleins de flame
Suivent l'instruction des mouvemens de l'ame.
On en a veu l'effet, lors que ta fauſſe mort
A fait ſur tous mes ſens un véritable effort;
On en a veu l'effet, quand te ſçachant en vie
De revivre avec toy j'ay pris auſſi l'envie;
On en a veu l'effet, lors qu'à force de pleurs
Mon amour & mes ſoins aidez de mes douleurs,

Ont fléchy la rigueur d'une mére obstinée,
Et gagné cét aveu qui fait noſtre hyménée,
Si bien qu'à ton retour ta chaste affection
Ne trouve plus d'obstacle à ſa prétenſion.
Cependant l'aspect ſeul des lettres d'un fauſſaire
Te ſceut perſüader tellement le contraire,
Que ſans vouloir m'entendre, & ſans me dire adieu,
Jaloux & furieux tu partis de ce lieu.

TIRCIS.

J'en rougis, mais appren qu'il n'étoit pas poſſible
D'aimer comme j'aimois & d'eſtre moins ſenſible,
Qu'un juste déplaiſir ne ſçauroit écouter
La raiſon qui s'efforce à le violenter,
Et qu'après des transports de telle promptitude
Ma flame ne te laiſſe aucune incertitude.

MELITE.

Tout cela ſeroit peu, n'étoit que ma bonté
T'en accorde un oubly ſans l'avoir mérité,
Et que tout criminel, tu m'és encor aimable.

TIRCIS.

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable,
Puis que l'on me rappelle au lieu de me bannir,
Et qu'on me récompenſe au lieu de me punir.
J'en aimeray l'autheur de cette perfidie,
Et ſi jamais je ſçay quelle main ſi hardie...

SCENE V.

CLORIS, TIRCIS, MELITE.

CLORIS.

Il vous fait fort bon voir, mon frére, à cajoler,
Cependant qu'une fœur ne fe peut confoler,
Et que le triste ennuy d'une attente incertaine
Touchant voftre retour la tient encor en peine.

TIRCIS.

L'amour a fait au fang un peu de trahifon,
Mais Philandre pour moy t'en aura fait raifon.
Dy-nous, auprès de luy retrouves-tu ton conte?
Et te peut-il revoir fans montrer quelque honte?

CLORIS.

L'infidelle m'a fait tant de nouveaux fermens,
Tant d'offres, tant de vœux, & tant de complimens
Meflez de repentir...

MELITE.

Qu'à la fin éxorable
Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.

CLORIS.

Vous devinez fort mal.

TIRCIS.

Quoy? tu l'as dédaigné?

CLORIS.

Du moins tous fes discours n'ont encor rien gagné.

MELITE.

Si bien qu'à n'aimer plus voftre dépit s'obstine?

CLORIS.

Non pas cela du tout, mais je fuis affez fine :
Pour la prémiére fois il me dupe qui veut,
Mais pour une feconde, il m'attrape qui peut.

MELITE.

C'eft à dire en un mot...

CLORIS.

Que fon humeur volage
Ne me tient pas deux fois en un mefme paffage.
En vain deffous mes loix il revient fe ranger,
Il m'eft avantageux de l'avoir veu changer,
Avant que de l'Hymen le joug impitoyable,
M'attachant avec luy me rendift miférable :
Qu'il cherche femme ailleurs, tandis que de ma part
J'attendray du Destin quelque meilleur hazard.

MELITE.

Mais le peu qu'il voulut me rendre de fervice
Ne luy doit pas porter un fi grand préjudice.

CLORIS.

Après un tel faux-bond, un change fi foudain,
A volage, volage, & dédain pour dédain.

MELITE.

Ma fœur, ce fut pour moy qu'il ofa s'en dédire.

CLORIS.

Et pour l'amour de vous je n'en feray que rire.

MELITE.

Et pour l'amour de moy vous luy pardonnerez.

CLORIS.

Et pour l'amour de moy vous m'en difpenferez.

MELITE.

Que vous étes mauvaife!

CLORIS.

Un peu plus qu'il ne femble.

MELITE.

Je vous veux toutefois remettre bien enfemble.

CLORIS.

Ne l'entreprenez pas, peut-eftre qu'après tout
Voftre dextérité n'en viendroit pas à bout.

SCENE VI.

TIRCIS, LA NOURRICE, ERASTE, MELITE, CLORIS.

TIRCIS.

De grace, mon foucy, laiffons cette caufeufe,
Qu'elle foit à fon choix facile, ou rigoureufe,
L'excès de mon ardeur ne fçauroit confentir
Que ces frivoles foins te viennent divertir :
Tous nos penfers font dûs, en l'état où nous fommes,
A ce nœud qui me rend le plus heureux des hommes,
Et ma fidélité qu'il va récompenfer...

LA NOURRICE.

Vous donnera bien-toſt autre choſe à penſer.
Voſtre rival vous cherche, & la main à l'épée
Vient demander raiſon de ſa place uſurpée.

ERASTE *à Mélite.*

Non, non, vous ne voyez en moy qu'un criminel,
A qui l'aſpre rigueur d'un remords éternel
Rend le jour odieux, & fait naiſtre l'envie
De ſortir de ſa geſne en ſortant de la vie.
Il vient mettre à vos pieds ſa teſte à l'abandon;
La mort luy ſera douce à l'égal du pardon.
Vengez donc vos malheurs, jugez ce que mérite
La main qui ſepara Tircis d'avec Mélite,
Et de qui l'impoſture avec de faux écrits
A deſrobé Philandre aux vœux de ſa Cloris.

MELITE.

Eclaircis du ſeul point qui nous tenoit en doute,
Que ferois-tu d'avis de luy répondre?

TIRCIS.

Ecoute
Quatre mots à quartier.

ERASTE.

Que vous avez de tort
De prolonger ma peine en differant ma mort!
De grace, haſtez-vous d'abréger mon ſupplice,
Ou ma main préviendra voſtre lente juſtice.

MELITE.

Voyez comme le Ciel a de ſecrets reſſorts
Pour ſe faire obéïr malgré nos vains efforts.
Voſtre fourbe inventée à deſſein de nous nuire
Avance nos amours au lieu de les détruire,
De ſon faſcheux ſuccès, dont nous devions périr,
Le Sort tire un reméde afin de nous guérir.
Donc pour nous revancher de la faveur reçeuë,
Nous en aimons l'autheur à cauſe de l'iſſuë,
Obligez deſormais de ce que tour à tour
Nous nous ſommes rendus tant de preuves d'amour,
Et de ce que l'excès de ma douleur ſincére
A mis tant de pitié dans le cœur de ma mére,
Que cette occaſion priſe comme aux cheveux,
Tircis n'a rien trouvé de contraire à ſes vœux.
Outre qu'en fait d'amour la fraude eſt légitime.
Mais puiſque vous voulez la prendre pour un crime,
Regardez, acceptant le pardon, ou l'oubly,
Par où voſtre repos ſera mieux étably.

ERASTE.

Tout confus & honteux de tant de courtoiſie,
Je veux doreſnavant cherir ma jalouſie,
Et puiſque c'eſt de là que vos félicitez...

LA NOURRICE *à Eraste.*

Quittez ces complimens qu'ils n'ont pas méritez,
Ils ont tous deux leur conte, & ſur cette aſſeurance
Ils tiennent le paſſé dans quelque indifférence,
N'oſant ſe hazarder à des reſſentimens

Qui donneroient du trouble à leurs contentemens.
Mais Cloris qui s'en taiſt vous la gardera bonne,
Et ſeule intereſſée, à ce que je ſoupçonne,
Sçaura bien ſe venger ſur vous à l'avenir
D'un amant échapé qu'elle penſoit tenir.

ERASTE *à Cloris.*

Si vous pouviez ſouffrir qu'en voſtre bonne grace
Celuy qui l'en tira pûſt occuper ſa place,
Eraste qu'un pardon purge de ſon forfait
Eſt preſt de réparer le tort qu'il vous a fait.
Mélite répondra de ma perſevérance.
Je n'ay pû la quitter qu'en perdant l'espérance,
Encor avez-vous veu mon amour irrité
Mettre tout en uſage en cette extrémité,
Et c'eſt avec raiſon que ma flame contrainte
De réduire ſes feux dans une amitié ſainte,
Mes amoureux deſirs vers elle ſuperflus
Tournent vers la beauté qu'elle chérit le plus.

TIRCIS.

Que t'en ſemble, ma ſœur?

CLORIS.

Mais, toy-meſme, mon frére?

TIRCIS.

Tu ſçais bien que jamais je ne te fus contraire.

CLORIS.

Tu ſçais qu'en tel ſujet ce fut toûjours de toy
Que mon affection voulut prendre la loy.

TIRCIS.

Encor que dans tes yeux tes ſentimens ſe liſent,
Tu veux qu'auparavant les miens les authoriſent.
Parlons donc pour la forme, ouy, ma ſœur, j'y conſens,
Bien ſeur que mon avis s'accommode à ton ſens.
Faſſent les puiſſants Dieux que par cette alliance
Il ne reste entre nous aucune défiance,
Et que m'aimant en frére, & ma Maîtreſſe en ſœur,
Nos ans puiſſent couler avec plus de douceur.

ERASTE.

Heureux dans mon malheur, c'eſt dont je les ſupplie,
Mais ma félicité ne peut eſtre accomplie,
Jusqu'à ce qu'après vous ſon aveu m'ait permis
D'aspirer à ce bien que vous m'avez promis.

CLORIS.

Aimez-moy ſeulement, & pour la récompenſe
On me donnera bien le loiſir que j'y penſe.

TIRCIS.

Ouy, ſous condition qu'avant la fin du jour
Vous vous rendrez ſenſible à ce naiſſant amour.

CLORIS.

Vous prodiguez en vain vos foibles artifices,
n'ay receu de luy, ny devoirs, ny ſervices.

MELITE.

C'eſt bien quelque raiſon, mais ceux qu'il m'a rendus,
Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.

Ma sœur, acquitte-moy d'une reconnoiſſance,
Dont un autre destin m'a miſe en impuiſſance,
Accorde cette grace à nos justes deſirs.

TIRCIS.

Ne nous refuſe pas ce comble à nos plaiſirs.

ERASTE.

Donnez à leurs ſouhaits, donnez à leurs priéres,
Donnez à leurs raiſons ces faveurs ſinguliéres,
Et pour faire aujourd'huy le bonheur d'un amant,
Laiſſez-les diſpoſer de voſtre ſentiment.

CLORIS.

En vain en ta faveur chacun me ſollicite,
J'en croiray ſeulement la mére de Mélite,
Son avis m'oſtera la peur du repentir,
Et ton mérite alors m'y fera conſentir.

TIRCIS.

Entrons donc, & tandis que nous irons le prendre,
Nourrice, va t'offrir pour Maitreſſe à Philandre.

LA NOURRICE. *Tous rentrent, & elle demeure ſeule.*

Là, là, n'en riez point, autrefois en mon temps
D'auſſi beaux fils que vous étoient aſſez contens,
Et croyoient de leur peine avoir trop de ſalaire
Quand je quittois un peu mon dédain ordinaire.
A leur conte mes yeux étoient de vrais Soleils
Qui répandoient par tout des rayons nompareils,

Je n'avois rien en moy qui ne fuſt un miracle,
Un ſeul mot de ma part leur étoit un oracle,
Mais je parle à moy ſeule ; amoureux, qu'eſt-ce-cy ?
Vous étes bien haſtez de me quitter ainſi !
Allez, quelle que ſoit l'ardeur qui vous emporte,
On ne ſe moque point des femmes de ma ſorte,
Et je feray bien voir à vos feux empreſſez
Que vous n'en étes pas encor où vous penſez.

Fin du cinquième & dernier Acte.



CLITANDRE,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

ALCANDRE, Roy d'Efcoffe.
FLORIDAN, fils du Roy.
ROSIDOR, favory du Roy, & amant de Caliste.
CLITANDRE, favory du Prince Floridan, & amoureux auffi de Caliste, mais dédaigné.
PYMANTE, amoureux de Dorife, & dédaigné.
CALISTE, Maîtreffe de Rofidor, & de Clitandre.
DORISE, Maîtreffe de Pymante.
LYSARQUE, Ecuyer de Rofidor.
GERONTE, Ecuyer de Clitandre.
CLEON, Gentilhomme fuivant la Cour.
LYCASTE, Page de Clitandre.
LE GEOLIER.
TROIS ARCHERS.
TROIS VENEURS.

La Scéne eft en un chafteau du Roy, proche d'une Foreft.



CLITANDRE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CALISTE.

N'en doute plus, mon cœur, un amant hypocrite
Feignant de m'adorer brufle pour Hyppolite,
Dorife m'en a dit le fecret rendez-vous,
Où leur naiffante ardeur fe cache aux yeux de tous,
Et pour les y furprendre, elle m'y doit conduire
Si-toft que le Soleil commencera de luire.
Mais qu'elle eft pareffeufe à me venir trouver!
La dormeufe m'oublie, & ne fe peut lever;
Toutesfois fans raifon j'accufe fa pareffe,
La nuit qui dure encor fait que rien ne la preffe,

Ma jaloufe fureur, mon dépit, mon amour,
Ont troublé mon repos avant le point du jour,
Mais elle qui n'en fait aucune expérience,
Etant fans intéreft, eft fans impatience.
Toy, qui fais ma douleur, & qui fis mon foucy,
Ne tarde plus, volage, à te montrer icy,
Viens en hafte affermir ton indigne victoire,
Vien t'affeurer l'éclat de cette infame gloire,
Vien fignaler ton nom par ton manque de foy,
Le jour s'en va paroiftre, affronteur, hafte-toy.
Mais helas! cher ingrat, adorable parjure,
Ma timide voix tremble à te dire une injure;
Si j'écoute l'amour, il devient fi puiffant
Qu'en dépit de Dorife il te fait innocent :
Je ne fçay lequel croire, & j'aime tant ce doute,
Que j'ay peur d'en fortir entrant dans cette route;
Je crains ce que je cherche, & je ne connoy pas
De plus grand heur pour moy que d'y perdre mes pas.
Ah, mes yeux, fi jamais vos functions propices
A mon cœur amoureux firent de bons fervices,
Apprenez aujourd'huy quel eft voftre devoir,
Le moyen de me plaire eft de me décevoir :
Si vous ne m'abufez, fi vous n'étes fauffaires,
Vous étes de mon heur les crüels adverfaires.
Et toy, Soleil, qui vas en ramenant le jour
Diffiper une erreur fi chére à mon amour,
Puisqu'il faut qu'avec toy ce que je crains éclate,
Souffre qu'encor un peu l'ignorance me flate.
Mais je te parle en vain, & l'Aube de fes rais
A déja reblanchy le haut de ces forefts.
Si je puis me fier à fa lumiére fombre

Dont l'éclat brille à peine, & dispute avec l'ombre,
J'entrevoy le ſujet de mon jaloux ennuy,
Et quelqu'un de ſes gens qui conteste avec luy.
Rentre, pauvre abuſée, & cache-toy de ſorte,
Que tu puiſſes l'entendre à travers cette porte.

SCENE II.

ROSIDOR, LYSARQUE.

ROSIDOR.

Ce devoir, ou plûtoſt cette importunité,
Au lieu de m'aſſeurer de ta fidélité,
Marque trop clairement ton peu d'obeïſſance :
Laiſſe-moy ſeul, Lyſarque, une heure en ma puiſſance,
Que retiré du monde & du bruit de la Cour
Je puiſſe dans ces bois conſulter mon amour.
Que là Caliste ſeule occupe mes penſées,
Et par le ſouvenir de ſes faveurs paſſées
Aſſeure mon espoir de celles que j'attens,
Qu'un entretien reſveur durant ce peu de temps
M'instruiſe des moyens de plaire à cette belle,
Allume dans mon cœur de nouveaux feux pour elle ;
Enfin, ſans perſister dans l'obstination,
Laiſſe-moy ſuivre icy mon inclination.

LYSARQUE.

Cette inclination qui jusqu'icy vous méne,
A me la déguiſer vous donne trop de peine.

Il ne faut point, Monſieur, beaucoup l'éxaminer,
L'heure & le lieu ſuſpects font aſſez deviner
Qu'en meſme temps que vous s'échape quelque Dame...
Vous m'entendez aſſez.

ROSIDOR.

Juge mieux de ma flame,
Et ne préſume point que je manque de foy
A celle que j'adore, & qui bruſle pour moy.
J'aime mieux contenter ton humeur curieuſe
Qui par ces faux ſoupçons m'eſt trop injurieuſe.
Tant s'en faut que le change ait pour moy des appas,
Tant s'en faut qu'en ces bois il attire mes pas,
J'y vay... mais pourrois-tu le ſçavoir, & le taire?

LYSARQUE.

Qu'ay-je fait qui vous porte à craindre le contraire?

ROSIDOR.

Tu vas apprendre tout, mais auſſi l'ayant ſçeu,
Aviſe à ta retraite. Hier un cartel receu
De la part d'un rival...

LYSARQUE.

Vous le nommez?

ROSIDOR.

Clitandre.
Au pied du grand Rocher il me doit ſeul attendre,
Et là l'épée au poin nous verrons qui des deux
Mérite d'embraſer Caliste de ſes feux.

LYSARQUE.

De ſorte qu'un ſecond...

ROSIDOR.

Sans me faire une offenſe
Ne peut ſe préſenter à prendre ma défenſe.
Nous devons ſeul à ſeul vuider noſtre debat.

LYSARQUE.

Ne penſez pas ſans moy terminer ce combat,
L'Ecuyer de Clitandre eſt homme de courage;
Il ſera trop heureux que mon défy l'engage
A s'acquiter vers luy d'un ſemblable devoir.
Et je vay de ce pas y faire mon pouvoir.

ROSIDOR.

Ta volonté ſuffit, va-t'en donc, & déſiste
De plus m'offrir une aide à mériter Caliste.

LYSARQUE *eſt ſeul.*

Vous obeïr icy me coûteroit trop cher,
Et je ſerois honteux qu'on me pûſt reprocher
D'avoir ſçeu le ſujet d'une telle ſortie,
Sans trouver les moyens d'eſtre de la partie.

SCENE III.

CALISTE.

Qu'il s'en eſt bien défait! qu'avec dextérité
Le fourbe ſe prévaut de ſon authorité!

Qu'il trouve un beau prétexte en ſes flames éteintes,
Et que mon nom luy ſert à colorer ſes feintes!
Il y va cependant, le perfide qu'il eſt,
Hyppolite le charme, Hyppolite luy plaiſt,
Et ſes laſches deſirs l'emportent où l'appelle
Le cartel amoureux de ſa flame nouvelle.

SCENE IV.

CALISTE, DORISE.

CALISTE.

Je n'en puis plus douter, mon feu deſabuſé
Ne tient plus le party de ce cœur déguiſé.
Allons, ma chére ſœur, allons à la vengeance,
Allons de ſes douceurs tirer quelque allégeance,
Allons, & ſans te mettre en peine de m'aider,
Ne prens aucun ſoucy que de me regarder;
Pour en venir à bout il ſuffit de ma rage,
D'elle j'auray la force, ainſi que le courage,
Et déja dépouillant tout naturel humain,
Je laiſſe à ſes transports à gouverner ma main.
Vois-tu comme ſuivant de ſi furieux guides
Elle cherche déja les yeux de ces perfides,
Et comme de fureur tous mes ſens animez,
Menacent les appas qui les avoient charmez?

DORISE.

Modére ces bouillons d'une ame colérée,
Ils ſont trop violens pour eſtre de durée,

Pour faire quelque mal c'eſt fraper de trop loin,
Réſerve ton couroux tout entier au beſoin,
Sa plus forte chaleur ſe diſſipe en paroles,
Ses réſolutions en deviennent plus molles,
En luy donnant de l'air ſon ardeur s'alentit.

CALISTE.

Ce n'eſt que faute d'air que le feu s'amortit,
Allons, & tu verras qu'ainſi le mien s'allume,
Que ma douleur aigrie en a plus d'amertume,
Et qu'ainſi mon eſprit ne fait que s'exciter
A ce que ma colére a droit d'éxécuter.

DORISE *ſeule.*

Si ma ruſe eſt enfin de ſon effet ſuivie,
Cette aveugle chaleur te va coûter la vie ;
Un fer caché me donne en ces lieux écartez
La vengeance des maux que me font tes beautez.
Tu m'oſtes Roſidor, tu poſſédes ſon ame,
Il n'a d'yeux que pour toy, que mépris pour ma flame,
Mais puiſque tous mes ſoins ne le peuvent gagner,
J'en puniray l'objet qui m'en fait dédaigner.

SCENE V.

PYMANTE, GERONTE,
ſortans d'une grotte déguiſez en païſans.

GERONTE.

En ce déguiſement on ne peut nous connoiſtre,
Et ſans doute bien-toſt le jour qui vient de naiſtre

Conduira Rofidor féduit d'un faux cartel
Aux lieux où cette main luy garde un coup mortel.
Vos vœux fi mal receus de l'ingrate Dorife,
Qui l'idolatre autant comme elle vous méprife,
Ne rencontreront plus aucun empefchement.
Mais je m'étonne fort de fon aveuglement,
Et je ne comprens point cét orgueilleux caprice
Qui fait qu'elle vous traite avec tant d'injustice,
Vos rares qualitez...

PYMANTE.

Au lieu de me flater,
Voyons fi le projet ne fçauroit avorter,
Si la fupercherie...

GERONTE.

Elle eft fi bien tiffuë,
Qu'il faut manquer de fens pour douter de l'iffuë.
Clitandre aime Caliste, & comme fon rival
Il a trop de fujet de luy vouloir du mal :
Moy que depuis dix ans il tient à fon fervice,
D'écrire comme luy j'ay trouvé l'artifice,
Si bien que ce cartel, quoy que tout de ma main,
A fon dépit jaloux s'imputera foudain.

PYMANTE.

Que ton fubtil esprit a de grands avantages!
Mais le nom du porteur?

GERONTE.

Lycaste, un de fes Pages.

PYMANTE.

Celuy qui fait le guet auprès du rendez-vous?

GERONTE.

Luy-mefme, & le voicy qui s'avance vers nous.
A force de courir il s'eft mis hors d'haleine.

SCENE VI.

PYMANTE, GERONTE, LYCASTE,
auffi déguifé en païfan.

PYMANTE.

Et bien, eft-il venu?

LYCASTE.

N'en foyez plus en peine,
Il eft où vous fçavez, & tout bouffy d'orgueil
Il n'y penfe à rien moins qu'à fon propre cercueil.

PYMANTE.

Ne perdons point de temps. Nos masques, nos épées.
Lycaste les va querir dans la grotte d'où ils font fortis.
Qu'il me tarde déja que dans fon fang trempées
Elles ne me font voir à mes pieds étendu
Le feul qui fert d'obstacle au bonheur qui m'eft dû!
Ah! qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre!
Mais pourquoy ces habits? qui te les fait reprendre?

LYCASTE *leur presente à chacun un masque & une épée, & porte leurs habits.*

Pour noſtre ſeureté portons-les avec nous,
De peur que cependant que nous ſerons aux coups
Quelque maraut conduit par ſa bonne avanture
Ne nous laiſſe tous trois en mauvaiſe posture.
Quand il faudra donner, ſans les perdre des yeux,
Au pied du prémier arbre ils ſeront beaucoup mieux.

PYMANTE.

Prens-en donc meſme ſoin après la choſe faite.

LYCASTE.

Ne craignez pas ſans eux que je faſſe retraite.

PYMANTE.

Sus donc, chacun déja devroit eſtre masqué,
Allons, qu'il tombe mort auſſi-toſt qu'attaqué.

SCENE VII.

CLEON, LYSARQUE.

CLEON.

Reſerve à d'autres temps cette ardeur de courage,
Qui rend de ta valeur un ſi grand témoignage,
Ce duël que tu dis ne ſe peut concevoir,
Tu parles de Clitandre, & je viens de le voir
Que noſtre jeune Prince enlevoit à la chaſſe.

LYSARQUE.

Tu les a veus paſſer?

CLEON.

Par cette meſme place.
Sans doute que ton maiſtre a quelque occaſion,
Qui le fait t'ébloüir par cette illuſion.

LYSARQUE.

Non, il parloit du cœur, je connoy ſa franchiſe.

CLEON.

S'il eſt ainſi, je crains que par quelque ſurpriſe
Ce généreux guerrier ſous le nombre abatu
Ne céde aux envieux que luy fait ſa vertu.

LYSARQUE.

A preſent il n'a point d'ennemis que je ſçache.
Mais quelque événement que le Destin nous cache,
Si tu veux m'obliger, vien de grace avec moy,
Que nous donnions enſemble avis de tout au Roy.

SCENE VIII.

CALISTE, DORISE.

CALISTE *cependant que Doriſe s'arrête à chercher derrière un buiſſon.*

Ma ſœur, l'heure s'avance, & nous ferons en peine,
Si nous ne retournons, au lever de la Reine.
Je ne voy point mon traiſtre, Hyppolite non plus.

DORISE *tirant une épée de derrière ce buiſſon, & ſaiſiſſant Caliste par le bras.*

Voicy qui va trancher tes ſoucis ſuperflus,
Voicy dont je vay rendre aux dépens de ta vie,
Et ma flame vengée, & ma haine aſſouvie.

CALISTE.

Tout beau, tout beau, ma ſœur, tu veux m'épouvanter,
Mais je te connoy trop pour m'en inquiéter,
Laiſſe la feinte à part, & mettons, je te prie,
A les trouver bien-toſt toute noſtre industrie.

DORISE.

Va, va, ne ſonge plus à leurs fauſſes amours
Dont le récit n'étoit qu'une embuſche à tes jours,
Roſidor t'eſt fidelle, & cette feinte amante
Bruſle auſſi peu pour luy, que je fais pour Pymante.

CALISTE.

Déloyale, ainſi donc ton courage inhumain...

DORISE.

Ces injures en l'air n'arrétent point ma main.

CALISTE.

Le reproche honteux d'une action ſi noire...

DORISE.

Qui ſe venge en ſecret, en ſecret en fait gloire.

CALISTE.

Tay-je donc pû, ma ſœur, déplaire en quelque point ?

DORISE.

Ouy, puisque Roſidor t'aime, & ne m'aime point,
C'eſt aſſez m'offenſer que d'eſtre ma rivale.

SCENE IX.

ROSIDOR, PYMANTE, GERONTE, LYCASTE, CALISTE, DORISE.

Comme Doriſe eſt preſte de tuër Caliste, un bruit entendu luy fait relever ſon épée, & Roſidor paroit tout en ſang pourſuivy par ces trois aſſaſſins masquez. En entrant il tue Lycaste, & retirant ſon épée elle ſe rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité il voit celle que tient Doriſe, & ſans la reconnoiſtre il s'en ſaiſit, & paſſe tout d'un temps le tronçon qui luy restoit de la ſienne en la main gauche, & ſe défend ainſi contre Pymante & Geronte, dont il tuë le dernier & met l'autre en fuite.

ROSIDOR.

Meurs, brigand, ah malheur ! cette branche fatale
A rompu mon épée. Aſſaſſins... Toutesfois
J'ay dequoy me défendre une ſeconde fois.

DORISE *s'enfuyant.*

N'eſt-ce pas Roſidor qui m'arrache les armes?
Ah! qu'il me va cauſer de périls & de larmes!
Fuy, Doriſe, & fuyant laiſſe-toy reprocher
Que tu fuis aujourd'huy ce qui t'eſt le plus cher.

CALISTE.

C'eſt luy-meſme de vray. Roſidor, ah je paſme,
Et la peur de ſa mort ne me laiſſe point d'ame.
Adieu, mon cher espoir.

ROSIDOR *après avoir tué Géronte.*

Cettuy-cy dépeſché,
C'eſt de toy maintenant que j'auray bon marché,
Nous ſommes ſeul à ſeul. Quoy! ton peu d'aſſeurance
Ne met plus qu'en tes pieds ſa derniére esperance?
Marche, ſans emprunter d'aiſles de ton effroy,
Je ne cours point après des laſches comme toy.
Il ſuffit de ces deux. Mais qui pourroient-ils eſtre?
Ah Ciel, le masque oſté me les fait trop connoiſtre,
Le ſeul Clitandre arma contre moy ces voleurs.
Cettuy-cy fut toûjours vétu de ſes couleurs,
Voilà ſon Eſcuyer dont la paſleur exprime
Moins de traits de la mort que d'horreurs de ſon crime,
Et ces deux reconnus, je douterois en vain
De celuy que ſa fuite a ſauvé de ma main.
Trop indigne rival, crois-tu que ton abſence
Donne à tes laſchetez quelque ombre d'innocence,
Et qu'après avoir veu renverſer ton deſſein,
Un deſaveu démente, & tes gens, & ton ſeing?

Ne le préfume pas, fans autre conjecture
Je te rens convaincu de ta feule écriture,
Si-toft que j'auray pû faire ma plainte au Roy.
Mais quel piteux objet fe vient offrir à moy?
Traiftres, auriez-vous fait fur un fi beau vifage,
Attendant Rofidor, l'effay de voftre rage?
C'eft Caliste elle-mefme! ah Dieux! injustes Dieux,
Ainfi donc pour montrer ce fpectacle à mes yeux,
Voftre faveur barbare a confervé ma vie!
Je n'en veux point chercher d'autheurs que voftre envie,
La nature qui perd ce qu'elle a de parfait,
Sur tout autre que vous euft vengé ce forfait,
Et vous euft accablez fi vous n'étiez fes maiftres.
Vous m'envoyez en vain ce fer contre des traiftres,
Je ne veux point devoir mes déplorables jours
A l'affreufe rigueur d'un fi fatal fecours.
O vous, qui me restez d'une troupe ennemie
Pour marques de ma gloire, & de fon infamie,
Bleffures, haftez-vous d'élargir vos canaux,
Par où mon fang emporte, & ma vie, & mes maux.
Ah, pour l'eftre trop peu, bleffures trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'étes pas mortelles.
Et quoy? ce bel objet, mon aimable vainqueur,
Avoit-il feul le droit de me bleffer au cœur?
Et d'où vient que la mort, à qui tout fait hommage,
L'ayant fi mal traité, respecte fon image?
Noires divinitez, qui tournez mon fufeau,
Vous faut-il tant prier pour un coup de cifeau?
Infenfé que je fuis! en ce malheur extrême
Je demande la mort à d'autres qu'à moy-mefme,
Aveugle, je m'arréte à fupplier en vain,

Et pour me contenter j'ay dequoy dans la main.
Il faut rendre ma vie au fer qui l'a ſauvée,
C'eſt à luy qu'elle eſt deuë, il ſe l'eſt reſervée,
Et l'honneur, quel qu'il ſoit, de finir mes malheurs,
C'eſt pour me le donner qu'il l'oſte à des voleurs.
Pouſſons donc hardiment. Mais helas! cette épée
Coulant entre mes doigts laiſſe ma main trompée,
Et ſa lame timide à procurer mon bien
Au ſang des aſſaſſins n'oſe meſler le mien.
Ma foibleſſe importune à mon trépas s'oppoſe,
En vain je m'y reſous, en vain je m'y diſpoſe.
Mon reste de vigueur ne peut l'effectüer,
J'en ay trop pour mourir, trop peu pour me tuër,
L'un me manque au beſoin, & l'autre me réſiste.
Mais je voy s'entr'ouvrir les beaux yeux de Caliste,
Les roſes de ſon teint n'ont plus tant de paſleur,
Et j'entens un ſoûpir qui flate ma douleur.
Voyez, Dieux inhumains, que malgré voſtre envie
L'Amour luy ſçait donner la moitié de ma vie,
Qu'une ame deſormais ſuffit à deux amants.

CALISTE.

Hélas! qui me rappelle à de nouveaux tourmens?
Si Roſidor n'eſt plus, pourquoy reviens-je au Monde?

ROSIDOR.

O merveilleux effet d'une amour ſans ſeconde!

CALISTE.

Exécrable aſſaſſin qui rougis de ſon ſang,

Dépefche comme à luy de me percer le flanc,
Pren de luy ce qui reste.

ROSIDOR.

Adorable crüelle,
Eft-ce ainfi qu'on reçoit un amant fi fidelle?

CALISTE.

Ne m'en fais point un crime, encor pleine d'effroy
Je ne t'ay méconnu qu'en fongeant trop à toy.
J'avois fi bien gravé là dedans ton image,
Qu'elle ne vouloit pas céder à ton vifage,
Mon esprit glorieux & jaloux de l'avoir
Envioit à mes yeux le bon-heur de te voir.
Mais quel fecours propice a trompé mes alarmes?
Contre tant d'affaffins qui t'a prété des armes?

ROSIDOR.

Toy-mefme, qui t'a mife à telle heure en ces lieux,
Où je te voy mourir & revivre à mes yeux?

CALISTE.

Quand l'Amour une fois régne fur un courage...
Mais tafchons de gagner jusqu'au prémier village,
Où ces boüillons de fang fe puiffent arréter;
Là j'auray tout loifir de te le raconter,
Aux charges qu'à mon tour auffi l'on m'entretienne.

ROSIDOR.

Allons, ma volonté n'a de loy que la tienne,
Et l'Amour par tes yeux devenu tout-puiffant
Rend déja la vigueur à mon corps languiffant.

CALISTE.

Il donne en mefme temps une aide à ta foibleffe,
Puisqu'il fait que la mienne auprès de toy me laiffe,
Et qu'en dépit du Sort ta Caliste aujourd'huy
A tes pas chancelants pourra fervir d'appuy.

Fin du prémier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE *masqué.*

Destins, qui réglez tout au gré de vos caprices,
Sur moy donc tout à coup fondent vos injustices,
Et trouvent à leurs traits ſi long-temps retenus,
Afin de mieux frapper, des chemins inconnus?
Dites, que vous ont fait Roſidor, ou Pymante?
Fourniſſez de raiſon, Destins, qui me démente,
Dites ce qu'ils ont fait, qui vous puiſſe émouvoir
A partager ſi mal entr'eux voſtre pouvoir?
Luy rendre contre moy l'impoſſible poſſible
Pour rompre le ſuccès d'un deſſein infaillible,
C'eſt préter un miracle à ſon bras ſans ſecours
Pour conſerver ſon ſang au péril de mes jours.
Trois ont fondu ſur luy ſans le jetter en fuite,
A peine en m'y jettant moy-meſme je l'évite,

Loin de laiſſer la vie il a ſçeu l'arracher,
Loin de céder au nombre il l'a ſçeu retrancher,
Toute voſtre faveur à ſon aide occupée
Trouve à le mieux armer en rompant ſon épée,
Et reſſaiſit ſes mains par celles du hazard,
L'une d'une autre épée, & l'autre d'un poignard.
O honte! ô déplaiſirs! ô deſespoir! ô rage!
Ainſi donc un rival pris à mon avantage
Ne tombe dans mes rets que pour les déchirer,
Son bonheur qui me brave oſe l'en retirer,
Luy donne ſur mes gens une prompte victoire,
Et fait de ſon péril un ſujet de ſa gloire!
Retournons animez d'un courage plus fort,
Retournons & du moins perdons-nous dans ſa mort.
  Sortez de vos cachots, infernales Furies,
Apportez à m'aider toutes vos barbaries;
Qu'avec vous tout l'Enfer m'aide en ce noir deſſein,
Qu'un ſanglant deſespoir me verſe dans le ſein.
J'avois de point en point l'entrepriſe tramée,
Comme dans mon esprit vous me l'aviez formée,
Mais contre Roſidor tout le pouvoir humain
N'a que de la foibleſſe, il y faut voſtre main.
En vain, crüelles ſœurs, ma fureur vous appelle,
En vain vous armeriez l'Enfer pour ma querelle,
La Terre vous refuſe un paſſage à ſortir.
Ouvre du moins ton ſein, Terre, pour m'engloutir,
N'atten pas que Mercure avec ſon Caducée
M'en faſſe après ma mort l'ouverture forcée,
N'atten pas qu'un ſupplice, hélas, trop mérité
Ajouſte l'infamie à tant de laſcheté,
Préviens-en la rigueur, ren toy-meſme justice

Aux projets avortez d'un ſi noir artifice.
Mes cris s'en vont en l'air, & s'y perdent ſans fruit.
Dedans mon deſespoir tout me fuit, ou me nuit,
La Terre n'entend point la douleur qui me preſſe,
Le Ciel me perſécute, & l'Enfer me delaiſſe.
Affronte-les, Pymante, & ſauve en dépit d'eux
Ta vie & ton honneur d'un pas ſi dangereux :
Si quelque espoir te reste, il n'eſt plus qu'en toy-meſme,
Et ſi tu veux t'aider, ton mal n'eſt pas extrème,
Paſſe pour villageois dans un lieu ſi fatal,
Et réſervant ailleurs la mort de ton rival,
Fay que d'un meſme habit la trompeuſe apparence
Qui le mit en péril, te mette en aſſeurance.
Mais ce masque l'empeſche, & me vient reprocher
Un crime qu'il découvre au lieu de me cacher,
Ce damnable instrument de mon traiſtre artifice
Après mon coup manqué n'en eſt plus que l'indice,
Et ce fer, qui tantoſt inutile en ma main
Que ma fureur jalouſe avoit armée en vain,
Sçeut ſi mal attaquer & plus mal me défendre,
N'eſt propre deſormais qu'à me faire ſurprendre.
Il jette ſon masque & ſon épée dans la grotte.
Allez, témoins honteux de mes laſches forfaits,
N'en produiſez non plus de ſoupçons que d'effets.
Ainſi n'ayant plus rien qui démente ma feinte,
Dedans cette foreſt je marcheray ſans crainte,
Tant que...

SCENE II.

LYSARQUE, PYMANTE, ARCHERS.

LYSARQUE.

Mon grand amy.

PYMANTE.

Monſieur.

LYSARQUE.

Viença, dy nous,
N'as-tu point icy veu deux Cavaliers aux coups?

PYMANTE.

Non, Monſieur.

LYSARQUE.

Ou l'un d'eux ſe ſauver à la fuite?

PYMANTE.

Non, Monſieur.

LYSARQUE.

Ny paſſer dedans ces bois ſans ſuite?

PYMANTE.

Attendez, il y peut avoir quelques huit jours...

LYSARQUE.

Je parle d'aujourd'huy, laiſſe-là ces diſcours,
Répons préciſément.

PYMANTE.

Pour aujourd'huy, je penſe...
Toutefois ſi la choſe étoit de conſéquence,
Dans le prochain village on ſçauroit aiſément.

LYSARQUE.

Donnons jusques au lieu, c'eſt trop d'amuſement.

PYMANTE *ſeul.*

Ce depart favorable enfin me rend la vie
Que tant de questions m'avoient presque ravie.
Cette troupe d'Archers aveugles en ce point
Trouve ce qu'elle cherche, & ne s'en ſaiſit point;
Bien que leur conducteur donne aſſez à connoiſtre
Qu'ils vont pour arréter l'ennemy de ſon maiſtre,
J'échape neanmoins en ce pas hazardeux
D'auſſi près de la mort que je me voyois d'eux.
Que j'aime ce péril dont la vaine menace
Promettoit un orage & ſe tourne en bonace,
Ce péril qui ne veut que me faire trembler,
Ou plûtoſt qui ſe montre & n'oſe m'accabler :
Qu'à bonne heure défait d'un masque & d'une épée
J'ay leur crédulité ſous ces habits trompée,
De ſorte qu'à preſent deux corps deſanimez
Termineront l'exploit de tant de gens armez :
Corps qui gardent tous deux un naturel ſi traiſtre,
Qu'encor après leur mort ils vont trahir leur maiſtre,

Et le faire l'autheur de cette laſcheté,
Pour mettre à ſes dépens Pymante en ſeureté.
Mes habits rencontrez ſous les yeux de Lyſarque
Peuvent de mes forfaits donner ſeuls quelque marque,
Mais s'il ne les voit pas, lors ſans aucun effroy
Je n'ay qu'à me ranger en haſte auprès du Roy,
Où je verray tantoſt avec effronterie
Clitandre convaincu de ma ſupercherie.

SCENE III.

LYSARQUE, ARCHERS.

LYSARQUE *regarde les corps de Géronte & de Lycaste.*

Cela ne ſuffit pas, il faut chercher encor,
Et trouver, s'il ſe peut, Clitandre, ou Roſidor.
Amis, ſa Majeſté par ma bouche avertie
Des ſoupçons que j'avois touchant cette partie,
Voudra ſcavoir au vray ce qu'ils ſont devenus.

I. ARCHER.

Pourroit-elle en douter? ces deux corps reconnus
Font trop voir le ſuccès de toute l'entrepriſe.

LYSARQUE.

Et qu'en préſumes-tu?

I. ARCHER.

Que malgré leur ſurpriſe,
Leur nombre avantageux, & leur déguiſement,
Roſidor de leurs mains ſe tire heureuſement.

LYSARQUE.

Ce n'eſt qu'en me flatant que tu te le figures,
Pour moy je n'en conçoy que de mauvais augures,
Et préſume plûtoſt que ſon bras valeureux
Avant que de mourir s'eſt immolé ces deux.

I. ARCHER.

Mais où ſeroit ſon corps ?

LYSARQUE.

Au creux de quelque roche,
Où les traiſtres voyant noſtre troupe ſi proche,
N'auront pas eu loiſir de mettre encor ceux-cy,
De qui le ſeul aspect rend le crime éclaircy.

2. ARCHER *luy preſentant les deux pièces rompues de l'épée de Roſidor.*

Monſieur, connaiſſez-vous ce fer & cette Garde ?

LYSARQUE.

Donne-moy que je voye : ouy, plus je les regarde,
Plus j'ay par eux d'avis du déplorable ſort
D'un maiſtre qui n'a pû s'en deſſaiſir que mort.

2. ARCHER.

Monſieur, avec cela j'ay veu dans cette route
Des pas meſlez de ſang diſtilé goutte à goutte.

LYSARQUE.

Suivons-les au hazard. Vous autres, enlevez
Promptement ces deux corps que nous avons trouvez.

Lyſarque & cét Archer rentrent dans le bois, & le reste des Archers reportent à la Cour les corps de Géronte & de Lycaste.

SCENE IV.

FLORIDAN, CLITANDRE, PAGE.

FLORIDAN *parlant à ſon Page.*

Ce cheval trop fougueux m'incommode à la chaſſe,
Tien-m'en un autre preſt, tandis qu'en cette place
A l'ombre des ormeaux l'un dans l'autre enlacez,
Clitandre m'entretient de ſes travaux paſſez.
Qu'au reste, les Veneurs allant ſur leurs briſées
Ne forcent pas le Cerf s'il eſt aux repoſées,
Qu'ils prennent connoiſſance, & preſſent mollement,
Sans le donner aux chiens qu'à mon commandement.

Le Page rentre.

Achéve maintenant l'hiſtoire commencée
De ton affection ſi mal récompenſée.

CLITANDRE.

Ce récit ennuyeux de ma triste langueur,
Mon Prince, ne vaut pas le tirer en longueur,
J'ay tout dit en un mot, cette fiére Caliste
Dans ſes crüels mépris inceſſamment perſiste,

C'eſt toûjours elle-meſme, & ſous ſa dure loy
Tout ce qu'elle a d'orgueil ſe réſerve pour moy,
Cependant qu'un rival, ſes plus chéres delices,
Redouble ſes plaiſirs en voyant mes ſupplices.

FLORIDAN.

Ou tu te plains à faux, ou puiſſamment épris
Ton courage demeure inſenſible aux mépris,
Et je m'étonne fort comme ils n'ont dans ton ame
Rétably ta raiſon, ou diſſipé ta flame.

CLITANDRE.

Quelques charmes ſecrets meſlez dans ſes rigueurs
Etouffent en naiſſant la révolte des cœurs,
Et le mien auprès d'elle, à quoy qu'il ſe diſpoſe,
Murmurant de ſon mal en adore la cauſe.

FLORIDAN.

Mais puiſque ſon dédain au lieu de te guérir
Ranime ton amour qu'il dûſt faire mourir,
Sers-toy de mon pouvoir; en ma faveur la Reine
Tient & tiendra toûjours Roſidor en haleine,
Mais ſon commandement dans peu, ſi tu le veux,
Te met à ma priére au comble de tes vœux.
Aviſe donc, tu ſçais qu'un fils peut tout ſur elle.

CLITANDRE.

Malgré tous les mépris de cette ame crüelle
Dont un autre a charmé les inclinations,
J'ay toûjours du reſpect pour ſes perfections,
Et je ferois marry qu'aucune violence...

FLORIDAN.

L'amour ſur le reſpect emporte la balance.

CLITANDRE.

Je bruſle, & le bonheur de vaincre ſes froideurs
Je ne le veux devoir qu'à mes vives ardeurs,
Je ne la veux gagner qu'à force de ſervices.

FLORIDAN.

Tandis tu veux donc vivre en d'éternels ſupplices?

CLITANDRE.

Tandis ce m'eſt aſſez qu'un rival préferé
N'obtient, non plus que moy, le ſuccès eſpéré.
A la longue ennuyez, la moindre négligence
Pourra de leurs eſprits rompre l'intelligence.
Un temps bien pris alors me donne en un moment
Ce que depuis trois ans je pourſuy vainement,
Mon Prince, trouvez bon...

FLORIDAN.

N'en dy pas davantage,
Cettuy-cy qui me vient faire quelque meſſage,
Apprendroit malgré toy l'état de tes amours.

SCENE V.

FLORIDAN, CLITANDRE, CLEON.

CLEON.

Pardonnez-moy, Seigneur, ſi je romps vos diſcours,
C'eſt en obéïſſant au Roy qui me l'ordonne,

Et rappelle Clitandre auprès de ſa perſonne.

FLORIDAN.

Qui?

CLEON.

Clitandre, Seigneur.

FLORIDAN.

Et que luy veut le Roy?

CLEON.

De ſemblables ſecrets ne s'ouvrent pas à moy.

FLORIDAN.

Je n'en ſçay que penſer, & la cauſe incertaine
De ce commandement tient mon esprit en peine.
Pourray-je me réſoudre à te laiſſer aller,
Sans ſçavoir les motifs qui te font rappeller?

CLITANDRE.

C'eſt à mon jugement quelque prompte entrepriſe,
Dont l'éxécution à moy ſeule eſt remiſe,
Mais quoy que là deſſus j'oſe m'imaginer,
C'eſt à moy d'obéïr ſans rien éxaminer.

FLORIDAN.

J'y conſens à regret, va, mais qu'il te ſouvienne
Que je chéris ta vie à l'égal de la mienne,
Et ſi tu veux m'oſter de cette anxiété,
Que j'en ſçache au plûtoſt toute la vérité.
Ce cor m'appelle, Adieu, toute la chaſſe preſte
N'attend que ma preſence à relancer la beſte.

SCENE VI.

DORISE *achevant de vétir l'habit de Géronte qu'elle avoit trouvé dans le bois.*

Achéve, malheureuſe, achéve de vétir
Ce que ton mauvais ſort laiſſe à te garantir,
Si de tes trahiſons la jalouſe impuiſſance
Sçeut donner un faux crime à la meſme innocence,
Recherche maintenant par un plus juste effet
Une fauſſe innocence à cacher ton forfait.
Quelle honte importune au viſage te monte
Pour un ſéxe quitté dont tu n'és que la honte?
Il t'abhorre luy-meſme, & ce déguiſement
En le deſavoüant l'oblige pleinement.
Après avoir perdu ſa douceur naturelle,
Dépouille ſa pudeur qui te meſſied ſans elle,
Deſrobe tout d'un temps par ce crime nouveau,
Et l'autre aux yeux du monde, & ta teſte au bourreau;
Si tu veux empeſcher ta perte inévitable,
Devien plus criminelle, & paroy moins coupable;
Par une fauſſeté tu tombes en danger,
Par une fauſſeté ſçache t'en dégager.
Fauſſeté détestable, où me viens-tu réduire?
Honteux déguiſement, où me vas-tu conduire?
Icy de tous coſtez l'effroy ſuit mon erreur,
Et j'y ſuis à moy-meſme une nouvelle horreur :

L'image de Caliste à ma fureur soustraite
Y brave fiérement ma timide retraite.
Encor, ſi ſon trépas ſecondant mon deſir
Meſloit à mes douleurs l'ombre d'un faux plaiſir;
Mais tels ſont les excès du malheur qui m'opprime
Qu'il ne m'eſt pas permis de joüir de mon crime,
Dans l'état pitoyable où le Sort me réduit,
J'en mérite la peine, & n'en ay pas le fruit,
Et tout ce que j'ay fait contre mon ennemie
Sert à croiſtre ſa gloire avec mon infamie.
N'importe, Roſidor de mes crüels destins
Tient dequoy repouſſer ſes laſches aſſaſſins,
Sa valeur inutile en ſa main deſarmée
Sans moy ne vivroit plus que chez la Renommée.
Ainſi rien deſormais ne pourroit m'enflamer,
N'ayant plus que haïr je n'aurois plus qu'aimer.
Faſcheuſe loy du Sort qui s'obstine à ma peine,
Je ſauve mon amour & je manque à ma haine,
Ces contraires ſuccès demeurant ſans effet
Font naiſtre mon malheur de mon heur imparfait.
Toutefois l'orgueilleux pour qui mon cœur ſoûpire
De moy ſeule aujourd'huy tient le jour qu'il respire,
Il m'en eſt redevable, & peut-eſtre à ſon tour
Cette obligation produira quelque amour.
Doriſe, à quels penſers ton eſpoir ſe ravale,
S'il vit par ton moyen, c'eſt pour une rivale,
N'atten plus, n'atten plus que haine de ſa part,
L'offenſe vint de toy, le ſecours du hazard.
Malgré les vains efforts de ta ruſe traîtreſſe,
Le hazard par tes mains le rend à ſa Maîtreſſe,
Ce péril mutüel qui conſerve leurs jours

D'un contre-coup égal va croiſtre leurs amours.
Heureux couple d'amants que le Destin aſſemble,
Qu'il expoſe en péril, qu'il en retire enſemble.

SCENE VII.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *la prenant pour Géronte & l'embraſſant.*

O Dieux! voicy Géronte, & je le croyois mort,
Malheureux compagnon de mon funeste ſort...

DORISE *croyant qu'il la prend pour Roſidor, & qu'en l'embraſſant il la poignarde.*

Ton œil t'abuſe, helas! miſerable, regarde
Qu'au lieu de Roſidor ton erreur me poignarde.

PYMANTE.

Ne crains pas, cher amy, ce funeste accident,
Je te connois aſſez, je ſuis... Mais imprudent,
Où m'alloit engager mon erreur indiscrette!
  Monſieur, pardonnez-moy la faute que j'ay faite,
Un berger d'icy près a quitté ſes brebis
Pour s'en aller au camp presqu'en pareils habits,
Et d'abord vous prenant pour ce mien camarade
Mes ſens d'aiſe aveuglez ont fait cette escapade.
Ne craignez point au reste un pauvre villageois,
Qui ſeul & deſarmé court à travers ces bois.

D'un ordre aſſez précis l'heure preſque expirée
Me deffend des diſcours de plus longue durée,
A mon empreſſement pardonnez cét Adieu,
Je perdrois trop, Monſieur, à tarder en ce lieu.

DORISE.

Amy, qui que tu ſois, ſi ton ame ſenſible
A la compaſſion peut ſe rendre acceſſible,
Un jeune Gentil-homme implore ton ſecours;
Pren pitié de mes maux pour trois ou quatre jours,
Durant ce peu de temps accorde une retraite
Sous ton chaume ruſtique à ma fuite ſecrette,
D'un ennemy puiſſant la haine me pourſuit,
Et n'ayant pû qu'à peine éviter cette nuit...

PYMANTE.

L'affaire qui me preſſe eſt aſſez importante
Pour ne pouvoir, Monſieur, répondre à voſtre attente;
Mais ſi vous me donniez le loiſir d'un moment,
Je vous aſſeurerois d'eſtre icy promptement,
Et j'eſtime qu'alors il me ſeroit facile
Contre cét ennemy de vous faire un azile.

DORISE.

Mais avant ton retour ſi quelque instant fatal
M'expoſoit par malheur aux yeux de ce brutal,
Et que l'emportement de ſon humeur altiére...

PYMANTE.

Pour ne rien hazarder, cachez-vous là derriére.

DORISE.

Souffre que je te ſuive, & que mes triſtes pas...

PYMANTE.

J'ay des ſecrets, Monſieur, qui ne le ſouffrent pas,
Et ne puis rien pour vous à moins que de m'attendre :
Aviſez au party que vous avez à prendre.

DORISE.

Va donc, je t'attendray.

PYMANTE.

Cette touffe d'ormeaux
Vous pourra cependant couvrir de ſes rameaux.

SCENE VIII.

PYMANTE.

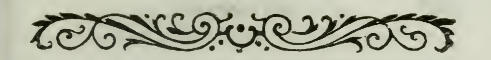
Enfin, graces au Ciel, ayant ſçeu m'en défaire,
Je puis ſeul aviſer à ce que je doy faire,
Qui qu'il ſoit, il a veu Roſidor attaqué,
Et ſçait aſſeurément que nous l'avons manqué :
N'en étant point connu, je n'en ay rien à craindre,
Puiſqu'ainſi déguiſé, tout ce que je veux feindre
Sur ſon eſprit crédule obtient un tel pouvoir.
Toutesfois plus j'y ſonge, & plus je penſe voir

Par quelque grand effet de vengeance divine
En ce foible témoin l'autheur de ma ruïne :
Son indice douteux, pour peu qu'il ait de jour,
N'éclaircira que trop mon forfait à la Cour.
Simple, j'ay peur encor que ce malheur m'avienne,
Et je puis éviter ma perte par la fienne :
Et mefmes on diroit qu'un antre tout exprès
Me garde mon épée au fond de ces forefts.
C'eft en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire,
C'eft là qu'un heureux coup l'empefche de me nuire.
Je ne m'y puis réfoudre, un reste de pitié
Violente mon cœur à des traits d'amitié,
En vain je luy refiste, & tafche à me défendre
D'un fecret mouvement que je ne puis comprendre,
Son âge, fa beauté, fa grace, fon maintien,
Forcent mes fentimens à luy vouloir du bien,
Et l'air de fon vifage a quelque mignardife
Qui ne tire pas mal à celle de Dorife.
Ah! que tant de malheurs m'auroient favorifé,
Si c'étoit elle-mefme en habit déguifé :
J'en meurs déja de joye, & mon ame ravie
Abandonne le foin du reste de ma vie,
Je ne fuis plus à moy, quand je viens à penfer
A quoy l'occafion me pourroit dispenfer.
Quoiqu'il en foit, voyant tant de fes traits enfemble,
Je porte du respect à ce qui luy reffemble.
  Miférable Pymante, ainfi donc tu te perds!
Encor qu'il tienne un peu de celle que tu fers,
Etouffe ce témoin pour affeurer ta tefte :
S'il eft, comme il le dit, batu d'une tempefte,
Au lieu qu'en ta cabane il cherche quelque port,

Fay que dans cette grotte il rencontre ſa mort.
Modére toy, cruel, & plûtoſt éxamine
Sa parole, ſon teint, & ſa taille, & ſa mine;
Si c'eſt Doriſe, alors révoque cét Arreſt,
Sinon, que la pitié céde à ton intéreſt.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, ROSIDOR, CALISTE, UN PREVOST.

ALCANDRE.

L'admirable rencontre a mon ame ravie,
De voir que deux amants s'entredoivent la vie,
De voir que ton péril la tire de danger,
Que le ſien te fournit dequoy t'en dégager.
Qu'à deux deſſeins divers la meſme heure choiſie
Aſſemble en meſme lieu pareille jalouſie,
Et que l'heureux malheur qui vous a menacez
Avec tant de justeſſe a ſes temps compaſſez.

ROSIDOR.

Sire, ajoutez du Ciel l'occulte providence.
Sur deux amants il verſe une meſme influënce,
Et comme l'un par l'autre il a ſçeu nous ſauver,
Il ſemble l'un pour l'autre exprès nous conſerver.

ALCANDRE.

Je t'entens, Roſidor, par là tu me veux dire
Qu'il faut qu'avec le Ciel ma volonté conspire,

Et ne s'oppofe pas à fes justes decrets,
Qu'il vient de témoigner par tant d'avis fecrets.
Et bien, je veux moy-mefme en parler à la Reine,
Elle fe fléchira, ne t'en mets pas en peine.
Achéve feulement de me rendre raifon
De ce qui t'arriva depuis fa pafmoifon.

ROSIDOR.

Sire, un mot deformais fuffit pour ce qui reste.
Lyfarque & vos Archers depuis ce lieu funeste
Se laifferent conduire aux traces de mon fang
Qui durant le chemin me degouttoit du flanc,
Et me trouvant enfin deffous un toit rustique
Ranimé par les foins de fon amour pudique,
Leurs bras officieux m'ont icy rapporté,
Pour en faire ma plainte à voftre Majesté.
Non pas que je foûpire après une vengeance,
Qui ne peut me donner qu'une fauffe allégeance;
Le Prince aime Clitandre, & mon refpect confent
Que fon affection le déclare innocent :
Mais fi quelque pitié d'une telle infortune
Peut fouffrir aujourd'huy que je vous importune,
Oftant par un Hymen l'espoir à mes rivaux,
Sire, vous taririez la fource de nos maux.

ALCANDRE.

Tu fuis à te venger, l'objet de ta Maîtreffe
Fait qu'un tel defir céde à l'amour qui te preffe :
Auffi n'eft-ce qu'à moy de punir ces forfaits,
Et de montrer à tous par de puiffants effets
Qu'attaquer Rofidor c'eft fe prendre à moy-mefme,

Tant je veux que chacun respecte ce que j'aime.
Je le feray bien voir. Quand ce perfide tour
Auroit eu pour objet le moindre de ma Cour,
Je devrois au Public par un honteux ſupplice
De telles trahiſons l'éxemplaire justice.
Mais Roſidor ſurpris, & bleſſé comme il l'eſt,
Au devoir d'un vray Roy joint mon propre intéreſt.
Je luy feray ſentir, à ce traiſtre Clitandre,
Quelque part que le Prince y puiſſe, ou vueille prendre,
Combien mal à propos ſa folle vanité
Croyoit dans ſa faveur trouver l'impunité.
Je tiens cét aſſaſſin, un ſoupçon véritable
Que m'ont donné les corps d'un couple détestable
De ſon laſche attentat m'avoit ſi bien instruit,
Que déja dans les fers il en reçoit le fruit.
Toy qu'avec Roſidor le bonheur a ſauvée,
Tu te peux aſſeurer que Doriſe trouvée,
Comme ils avoient choiſi meſme heure à voſtre mort,
En meſme heure tous deux auront un meſme ſort.

CALISTE.

Sire, ne ſongez pas à cette miſérable,
Roſidor garanty me rend ſa redevable,
Et je me ſens forcée à luy vouloir du bien,
D'avoir à voſtre Etat conſervé ce ſoûtien.

ALCANDRE.

Le généreux orgueil des ames magnanimes
Par un noble dédain ſçait pardonner les crimes :
Mais voſtre aspect m'emporte à d'autres ſentimens,
Dont je ne puis cacher les justes mouvemens ;

Ce teint pasle à tous deux me rougit de colére,
Et vouloir m'adoucir, c'est vouloir me déplaire.

ROSIDOR.

Mais, Sire, que sçait-on? peut-estre ce rival,
Qui m'a fait après tout plus de bien que de mal,
Si-tost qu'il vous plaira d'écouter sa défense,
Sçaura de ce forfait purger son innocence.

ALCANDRE.

Et par où la purger? sa main d'un trait mortel
A signé son Arrest en signant ce cartel.
Peut-il desavoüer ce qu'asseure un tel gage,
Envoyé de sa part, & rendu par son Page?
Peut-il desavoüer que ses gens déguisez,
De son commandement ne soient authorisez?
Les deux, tous morts qu'ils sont, qu'on les traisne à la bouë,
L'autre aussi-tost que pris se verra sur la rouë,
Et pour le scélerat que je tiens prisonnier,
Ce jour que nous voyons luy sera le dernier.
Qu'on l'améne au Conseil; par forme il faut l'entendre,
Et voir par quelle adresse il pourra se défendre.
Toy, pense à te guérir, & croy que pour le mieux
Je ne veux pas montrer ce perfide à tes yeux :
Sans doute qu'aussi-tost qu'il se feroit paroistre
Ton sang rejalliroit au visage du traistre.

ROSIDOR.

L'apparence déçoit, & souvent on a veu
Sortir la vérité d'un moyen impréveu,

Bien que la conjecture y fust encor plus forte :
Du moins, Sire, appaisez l'ardeur qui vous transporte,
Que l'ame plus tranquille, & l'esprit plus remis,
Le seul pouvoir des loix perde nos ennemis.

ALCANDRE.

Sans plus m'importuner, ne songe qu'à tes playes.
Non, il ne fut jamais d'apparences si vrayes,
Douter de ce forfait, c'est manquer de raison.
Derechef, ne pren soin que de ta guérison.

SCENE II.

ROSIDOR, CALISTE.

ROSIDOR.

Ah! que ce grand couroux sensiblement m'afflige!

CALISTE.

C'est ainsi que le Roy te refusant t'oblige,
Il te donne beaucoup en ce qu'il t'interdit,
Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton crédit,
On voit dans ces refus une marque certaine
Que contre Rosidor toute priére est vaine;
Ses violens transports sont d'asseurez témoins
Qu'il t'écouteroit mieux s'il te chérissoit moins.

Mais un plus long séjour pourroit icy te nuire,
Ne perdons plus de temps, laiſſe-moy te conduire
Jusque dans l'antichambre où Lyſarque t'attend,
Et montre deſormais un esprit plus content.

ROSIDOR.

Si près de te quitter...

CALISTE.

N'achéve pas ta plainte,
Tous deux nous reſſentons cette commune atteinte,
Mais d'un faſcheux respect la tyrannique loy
M'appelle chez la Reine, & m'éloigne de toy.
Il me luy faut conter comme l'on m'a ſurpriſe,
Excuſer mon abſence en accuſant Doriſe,
Et luy dire comment par un crüel destin
Mon devoir auprès d'elle a manqué ce matin.

ROSIDOR.

Va donc, & quand ſon ame après la choſe ſçeuë
Fera voir la pitié qu'elle en aura conceuë,
Figure luy ſi bien Clitandre tel qu'il eſt,
Qu'elle n'oſe en ſes feux prendre plus d'intéreſt.

CALISTE.

Ne crains pas deſormais que mon amour s'oublie,
Répare ſeulement ta vigueur affoiblie,
Sçache bien te ſervir de la faveur du Roy,
Et pour tout le ſurplus, repoſe-t'en ſur moy.

SCENE III.

CLITANDRE *en priſon.*

Je ne ſçay ſi je veille, ou ſi ma reſverie
A mes ſens endormis fait quelque tromperie,
Peu s'en faut dans l'excès de ma confuſion
Que je ne prenne tout pour une illuſion.
Clitandre priſonnier! je n'en fais pas croyable,
Ny l'air ſale & püant d'un cachot effroyable,
Ny de ce foible jour l'incertaine clarté,
Ny le poids de ces fers dont je ſuis arrété;
Je les ſens, je les voy, mais mon ame innocente
Dément tous les objets que mon œil luy preſente,
Et le deſavoüant, défend à ma raiſon
De me perſüader que je ſois en priſon.
Jamais aucun forfait, aucun deſſein infame
N'a pû ſouiller ma main, ny gliſſer dans mon ame,
Et je ſuis retenu dans ces funeſtes lieux!
Non, cela ne ſe peut, vous vous trompez, mes yeux.
J'aime mieux rejetter vos plus clairs témoignages,
J'aime mieux démentir ce qu'on me fait d'outrages,
Que de m'imaginer ſous un ſi juste Roy
Qu'on peuple les priſons d'innocens comme moy.
Cependant je m'y trouve, & bien que ma penſée
Recherche à la rigueur ma conduite paſſée,
Mon éxacte cenſure a beau l'éxaminer,

Le crime qui me perd ne ſe peut deviner,
Et quelque grand effort que faſſe ma mémoire,
Elle ne me fournit que des ſujets de gloire.
Ah, Prince, c'eſt quelqu'un de vos faveurs jaloux
Qui m'impute à forfait d'eſtre chéry de vous,
Le temps qu'on m'en ſépare, on le donne à l'Envie,
Comme une liberté d'attenter ſur ma vie,
Le cœur vous le diſoit, & je ne ſçay comment
Mon destin me pouſſa dans cét aveuglement,
De rejetter l'avis de mon Dieu tutélaire;
C'eſt là ma ſeule faute, & c'en eſt le ſalaire,
C'en eſt le châtiment que je reçois icy,
On vous venge, mon Prince, en me traitant ainſi;
Mais vous ſçaurez montrer, embraſſant ma déſenſe,
Que qui vous venge ainſi puiſſamment vous offenſe.
Les perſides autheurs de ce complot maudit,
Qu'à me perſécuter voſtre abſence enhardit,
A voſtre heureux retour verront que ces tempeſtes,
Clitandre préſervé, n'abatront que leurs teſtes.
Mais on ouvre, & quelqu'un dans cette ſombre horreur,
Par ſon viſage affreux redouble ma terreur.

SCENE IV.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Permettez que ma main de ces fers vous détache.

CLITANDRE.

Suis-je libre déja?

LE GEOLIER.

Non encor, que je ſçache.

CLITANDRE.

Quoy, ta eule pitié s'y hazarde pour moy?

LE GEOLIER.

Non c'eſt un ordre exprès de vous conduire au Roy.

CLITANDRE.

Ne m'appprendras-tu point le crime qu'on m'impute,
Et quel laſche imposteur ainſi me perſécute?

LE GEOLIER.

Deſcendons, un Prevoſt qui vous attend là-bas
Vous pourra mieux que moy contenter ſur ce cas.

SCENE V.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *regardant une aiguille qu'elle avoit laiſſée par mégarde dans ſes cheveux en ſe déguiſant.*

En vain pour m'ébloüir vous uſez de la ruſe,
Mon esprit, quoy que lourd, aiſément ne s'abuſe,

Ce que vous me cachez, je le ly dans vos yeux :
Quelque revers d'amour vous conduit en ces lieux.
N'eſt-il pas vray, Monſieur? & meſme cette aiguille
Sent aſſez les faveurs de quelque belle fille;
Elle eſt, ou je me trompe, un gage de ſa foy.

DORISE.

O malheureuſe aiguille! hélas, c'eſt fait de moy.

PYMANTE.

Sans doute voſtre playe à ce mot s'eſt r'ouverte.
Monſieur, regrettez-vous ſon abſence, ou ſa perte?
Vous auroit-elle bien pour un autre quitté,
Et payé vos ardeurs d'une infidélité?
Vous ne répondez point! cette rougeur confuſe,
Quoy que vous vous taiſiez, clairement vous accuſe.
Briſons-là, ce diſcours vous faſcheroit enfin,
Et c'étoit pour tromper la longueur du chemin,
Qu'après pluſieurs diſcours ne ſçachant que vous dire,
J'ay touché ſur un point dont voſtre cœur ſoûpire,
Et dequoy fort ſouvent on aime mieux parler,
Que de perdre ſon temps en des propos en l'air.

DORISE.

Amy, ne porte plus la ſonde en mon courage,
Ton entretien commun me charme davantage,
Il ne peut me laſſer, indifférent qu'il eſt;
Et ce n'eſt pas auſſi ſans ſujet qu'il me plaiſt.
Ta converſation eſt tellement civile,
Que pour un tel esprit ta naiſſance eſt trop vile,

Tu n'as de villageois que l'habit & le rang,
Tes rares qualitez te font d'un autre ſang;
Meſme plus je te voy, plus en toy je remarque
Des traits pareils à ceux d'un Cavalier de marque,
Il s'appelle Pymante, & ton air & ton port
Ont avec tous les ſiens un merveilleux rapport.

PYMANTE.

J'en ſuis tout glorieux, & de ma part je priſe
Voſtre rencontre autant que celle de Doriſe,
Autant que ſi le Ciel appaiſant ſa rigueur,
Me faiſoit maintenant un preſent de ſon cœur.

DORISE.

Qui nommes-tu Doriſe?

PYMANTE.

Une jeune crüelle
Qui me fuit pour un autre.

DORISE.

Et ce rival s'appelle?

PYMANTE.

Le Berger Roſidor.

DORISE.

Amy, ce nom ſi beau
Chez vous donc ſe profane à garder un troupeau?

PYMANTE.

Madame, il ne faut plus que mon feu vous déguiſe
Que ſous ces faux habits il reconnoit Doriſe.
Je ne ſuis point ſurpris de me voir dans ces bois
Ne paſſer à vos yeux que pour un villageois,
Voſtre haine pour moy fut toûjours aſſez forte
Pour déférer ſans peine à l'habit que je porte;
Cette fauſſe apparence aide, & ſuit vos mépris:
Mais cette erreur vers vous ne m'a jamais ſurpris.
Je ſçay trop que le Ciel n'a donné l'avantage
De tant de raretez qu'à voſtre ſeul viſage,
Si-toſt que je l'ay veu, j'ay creu voir en ces lieux
Doriſe déguiſée, ou quelqu'un de nos Dieux;
Et ſi j'ay quelque temps feint de vous méconnoiſtre
En vous prenant pour tel que vous vouliez paroiſtre,
Admirez mon amour, dont la diſcretion
Rendoit à vos deſirs cette ſoubmiſſion,
Et diſpoſez de moy qui borne mon envie
A prodiguer pour vous tout ce que j'ay de vie.

DORISE.

Pymante, & quoy, faut-il qu'en l'état où je ſuis
Tes importunitez augmentent mes ennuis!
Faut-il que dans ce bois ta rencontre funeste
Vienne encor m'arracher le ſeul bien qui me reste,
Et qu'ainſi mon malheur au dernier point venu
N'oſe plus eſpérer de n'eſtre pas connu?

PYMANTE.

Voyez comme le Ciel égale nos fortunes,
Et comme pour les faire entre nous deux communes

Nous reduiſant enſemble à ces déguiſemens,
Il montre avoir pour nous de pareils mouvemens.

DORISE.

Nous changeons bien d'habits, mais non pas de viſages,
Nous changeons bien d'habits, mais non pas de courages,
Et ces masques trompeurs de nos conditions
Cachent, ſans les changer, nos inclinations.

PYMANTE.

Me négliger toûjours ! & pour qui vous néglige !

DORISE.

Que veux-tu ? ſon mépris plus que ton feu m'oblige,
J'y trouve malgré-moy je ne ſçay quel appas
Par où l'ingrat me tuë, & ne m'offenſe pas.

PYMANTE.

Qu'espérez-vous enfin d'un amour ſi frivole
Pour cét ingrat amant qui n'eſt plus qu'une idole ?

DORISE.

Qu'une idole ! ah, ce mot me donne de l'effroy,
Roſidor une idole, ah, perfide, c'eſt toy,
Ce ſont tes trahiſons qui l'empeſchent de vivre,
Je t'ay veu dans ce bois moy-meſme le pourſuivre,
Avantagé du nombre, & vétu de façon
Que ce rustique habit effaçoit tout ſoupçon :
Ton embuſche a ſurpris une valeur ſi rare.

PYMANTE.

Il eſt vray, j'ai puny l'orgueil de ce barbare,
De cét heureux ingrat, ſi crüel envers vous,
Qui maintenaut par terre & percé de mes coups
Eprouve par ſa mort comme un amant fidelle
Venge voſtre beauté du mépris qu'on fait d'elle.

DORISE.

Monſtre de la Nature, éxécrable bourreau,
Après ce laſche coup qui creuſe mon tombeau,
D'un compliment railleur ta malice me flate!
Fuy, fuy, que deſſus toy ma vengeance n'éclate,
Ces mains, ces foibles mains que vont armer les Dieux
N'auront que trop de force à t'arracher les yeux,
Que trop à t'imprimer ſur ce hideux viſage
En mille traits de ſang les marques de ma rage.

PYMANTE.

Le couroux d'une femme impetüeux d'abord
Promet tout ce qu'il oſe à ſon prémier transport,
Mais comme il n'a pour luy que ſa ſeule impuiſſance,
A force de groſſir il meurt en ſa naiſſance,
Ou s'étouffant ſoy-meſme, à la fin ne produit
Que point ou peu d'effet après beaucoup de bruit.

DORISE.

Va, va, ne préten pas que le mien s'adouciſſe,
Il faut que ma fureur, ou l'Enfer te puniſſe,

Le reste des Humains ne ſçauroit inventer
De geſne qui te puiſſe à mon gré tourmenter.
Si tu ne crains mes bras, crains de meilleures armes,
Crains tout ce que le Ciel m'a departy de charmes;
Tu ſçais quelle eſt leur force, & ton cœur la reſſent,
Crains qu'elle ne m'aſſeure un vengeur plus puiſſant.
Ce couroux dont tu ris en fera la conqueſte
De quiconque à ma haine expoſera ta teſte,
De quiconque mettra ma vengeance en mon choix.
Adieu, j'en perds le temps à crier dans ce bois,
Mais tu verras bien-toſt ſi je vaux quelque choſe,
Et ſi ma rage en vain ſe promet ce qu'elle oſe.

PYMANTE.

J'aime tant cette ardeur à me faire périr,
Que je veux bien moy-meſme avec vous y courir.

DORISE.

Traiſtre, ne me ſuy point.

PYMANTE.

Prendre ſeule la fuite!
Vous vous égareriez à marcher ſans conduite,
Et d'ailleurs voſtre habit où je ne comprens rien
Peut avoir du mystére auſſi bien que le mien.
L'azile dont tantoſt vous faiſiez la demande
Montre quelque beſoin d'un bras qui vous défende,
Et mon devoir vers vous feroit mal acquité
S'il ne vous avoit miſe en lieu de ſeureté.

Vous penſez m'échaper quand je vous le témoigne,
Mais vous n'irez pas loin que je ne vous rejoigne,
L'amour que j'ay pour vous malgré vos dures loix
Sçait trop ce qu'il vous doit & ce que je me dois.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE, DORISE.

DORISE.

Je te le dis encor, tu perds temps à me ſuivre,
Souffre que de tes yeux ta pitié me délivre,
Tu redoubles mes maux par de tels entretiens.

PYMANTE.

Prenez à voſtre tour quelque pitié des miens,
Madame, & tariſſez ce déluge de larmes.
Pour rappeller un mort ce ſont de foibles armes,
Et quoy que vous conſeille un inutile ennuy,
Vos cris & vos ſanglots ne vont point jusqu'à luy.

DORISE.

Si mes ſanglots ne vont où mon cœur les envoye,
Du moins par eux mon ame y trouvera la voye,

S'il luy faut un paſſage afin de s'envoler,
Ils le luy vont ouvrir en le fermant à l'air.
Sus donc, ſus, mes ſanglots, redoublez vos ſecouſſes,
Pour un tel deſespoir vous les avez trop douces,
Faites pour m'étouffer de plus puiſſants efforts.

PYMANTE.

Ne ſongez plus, Madame, à rejoindre les morts!
Penſez plûtoſt à ceux qui n'ont point d'autre envie,
Que d'employer pour vous le reste de leur vie;
Penſez plûtoſt à ceux dont le ſervice offert,
Accepté vous conſerve, & refuſé vous perd.

DORISE.

Crois-tu donc, aſſaſſin, m'acquérir par ton crime,
Qu'innocent mépriſé, coupable je t'estime?
A ce conte tes feux n'ayant pû m'émouvoir,
Ta noire perfidie obtiendroit ce pouvoir?
Je chérirois en toy la qualité de traiſtre,
Et mon affection commenceroit à naiſtre
Lors que tout l'Univers a droit de te haïr?

PYMANTE.

Si j'oubliay l'honneur jusques à le trahir,
Si pour vous poſſeder mon esprit tout de flame
N'a creu rien de honteux, n'a rien trouvé d'infame,
Voyez par là, voyez l'excès de mon ardeur,
Par cét aveuglement jugez de ſa grandeur.

DORISE.

Non, non, ta lafcheté que j'y voy trop certaine
N'a fervy qu'à donner des raifons à ma haine.
Ainfi ce que j'avois pour toy d'averfion
Vient maintenant d'ailleurs que d'inclination,
C'eft la raifon, c'eft elle à prefent qui me guide
Aux mépris que je fais des flames d'un perfide.

PYMANTE.

Je ne fçache raifon qui s'oppofe à mes vœux,
Puisqu'icy la raifon n'eft que ce que je veux,
Et ployant deffous moy permet à mon envie
De recueillir les fruits de vous avoir fervie.
Il me faut des faveurs malgré vos crüautez.

DORISE.

Exécrable, ainfi donc tes defirs effrontez
Voudroient fur ma foibleffe ufer de violence?

PYMANTE.

Je ry de vos refus, & fçay trop la licence
Que me donne l'amour en cette occafion.

DORISE *luy crevant l'œil de fon aiguille.*

Traiftre, ce ne fera qu'à ta confufion.

PYMANTE *portant les mains à fon œil crevé.*

Ah, crüelle!

DORISE.

Ah, brigand!

PYMANTE.

Ah, que viens-tu de faire!

DORISE.

De punir l'attentat d'un infame corſaire.

PYMANTE *prenant ſon épée dans la caverne où il l'avoit jettée au 2. Acte.*

Ton ſang m'en répondra, tu m'auras beau prier,
Tu mourras.

DORISE.

Fuy, Doriſe, & laiſſe-le crier.

SCENE II.

PYMANTE.

Où s'eſt-elle cachée? où l'emporte ſa fuite?
Où faut-il que ma rage adreſſe ma pourſuite?
La Tigreſſe m'échape, & telle qu'un éclair
En me frapant les yeux elle ſe perd en l'air;
Ou plûtoſt l'un perdu, l'autre m'eſt inutile,
L'un s'offuſque du ſang qui de l'autre diſtile.

Coule, coule, mon ſang, en de ſi grands malheurs
Tu dois avec raiſon me tenir lieu de pleurs,
Ne verſer deſormais que des larmes communes,
C'eſt pleurer laſchement de telles infortunes.
Je voy de tous coſtez mon ſupplice approcher,
N'oſant me découvrir, je ne me puis cacher,
Mon forfait avorté ſe lit dans ma disgrace,
Et ces gouttes de ſang me font ſuivre à la trace.
Miraculeux effet! pour traiſtre que je ſois,
Mon ſang l'eſt encor plus, & ſert tout à la fois
De pleurs à ma douleur, d'indices à ma priſe,
De peine à mon forfait, de vengeance à Doriſe.
O toy, qui ſecondant ſon courage inhumain
Loin d'orner ſes cheveux, deshonores ſa main,
Exécrable instrument de ſa brutale rage,
Tu devois pour le moins reſpecter ſon image :
Ce portrait accomply d'un chef-d'œuvre des Cieux
Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,
Quoy que te commandaſt une ame ſi cruelle,
Devoit eſtre adoré de ta pointe rebelle.
Honteux restes d'amour qui brouillez mon cerveau,
Quoy, puis-je en ma Maîtreſſe adorer mon bourreau?
Remettez-vous mes ſens; raſſeure-toy ma rage,
Revien, mais revien ſeule animer mon courage.
Tu n'as plus à debatre avec mes paſſions
L'empire ſouverain deſſus mes actions,
L'amour vient d'expirer, & ſes flames éteintes
Ne t'impoſeront plus leurs infames contraintes.
Doriſe ne tient plus dedans mon ſouvenir
Que ce qu'il faut de place à l'ardeur de punir,
Je n'ay plus rien en moy qui n'en veuille à ſa vie.

Sus donc, qui me la rend? Destins, ſi voſtre envie,
Si voſtre haine encor s'obstine à mes tourmens,
Jusqu'à me réſerver à d'autres châtimens,
Faites que je mérite en trouvant l'inhumaine
Par un nouveau forfait une nouvelle peine,
Et ne me traitez pas avec tant de rigueur,
Que mon feu, ny mon fer ne touchent point ſon cœur.
Mais ma fureur ſe jouë, & demy-languiſſante
S'amuſe au vain éclat d'une voix impuiſſante,
Recourons aux effets, cherchons de toutes parts,
Prenons doreſnavant pour guides les hazards,
Quiconque ne pourra me montrer la crüelle,
Que ſon ſang auſſi-toſt me réponde pour elle,
Et ne ſuivant ainſi qu'une incertaine erreur,
Rempliſſons tous ces lieux de carnage & d'horreur.

Vne tempeſte ſurvient.

Mes menaces déja ſont trembler tout le monde,
Le vent fuit d'épouvante, & le tonnerre en gronde,
L'œil du Ciel s'en retire, & par un voile noir,
N'y pouvant réſister, ſe défend d'en rien voir;
Cent nüages épais ſe distilants en larmes,
A force de pitié veulent m'oſter les armes,
La Nature étonnée embraſſe mon couroux,
Et veut m'offrir Doriſe, ou devancer mes coups,
Tout eſt de mon party, le Ciel meſme n'envoye
Tant d'éclairs redoublez, qu'afin que je la voye,
Quelques lieux où l'effroy porte ſes pas errants,
Ils ſont entrecoupez de mille gros torrents.
Que je ſerois heureux, ſi cét éclat de foudre
Pour m'en faire raiſon l'avoit réduite en poudre!
Allons voir ce miracle, & deſarmer nos mains

Si le Ciel a daigné prévenir nos deſſeins.
Destins, ſoyez enfin de mon intelligence,
Et vengez mon affront, ou ſouffrez ma vengeance.

SCENE III.

FLORIDAN.

Quel bonheur m'accompagne en ce moment fatal!
Le tonnerre a ſous moy foudroyé mon cheval,
Et conſumant ſur luy toute ſa violence,
Il m'a porté reſpect parmy ſon inſolence.
Tous mes gens écartez par un ſubit effroy,
Loin d'eſtre à mon ſecours, ont fuy d'autour de moy,
Ou déja diſperſez par l'ardeur de la chaſſe,
Ont deſrobé leur teſte à ſa fiére menace.
Cependant ſeul à pied je penſe à tous momens
Voir le dernier débris de tous les Elemens,
Dont l'obstination à ſe faire la guerre
Met toute la Nature au pouvoir du tonnerre.
Dieux! ſi vous témoignez par là voſtre couroux,
De Clitandre, ou de moy, lequel menacez-vous?
La perte m'eſt égale, & la meſme tempeſte
Qui l'auroit accablé tomberoit ſur ma teſte.
Pour le moins, juſtes Dieux, s'il court quelque danger,
Souffrez que je le puiſſe avec luy partager.
J'en découvre à la fin quelque meilleur préſage,
L'haleine manque aux Vents, & la force à l'orage,

Les éclairs indignez d'eſtre éteints par les eaux
En ont tary la ſource & ſeché les ruiſſeaux,
Et déja le Soleil de ſes rayons eſſuye
Sur ces moites rameaux le reſte de la pluye.
Au lieu du bruit affreux des foudres décochez,
Les petits oiſillons encor demy-cachez...
Mais je verray bien-toſt quelques-uns de ma ſuite,
Je le juge à ce bruit.

SCENE IV.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *ſaiſit Doriſe qui le fuyoit.*

Enfin malgré ta fuite
Je te retiens, barbare.

DORISE.

Hélas!

PYMANTE.

Songe à mourir,
Tout l'Univers icy ne te peut ſecourir.

FLORIDAN.

L'égorger à ma veuë! ô l'indigne ſpectacle!

Sus, ſus, à ce brigand oppoſons un obstacle.
Arreſte, ſcélerat.

PYMANTE.

Téméraire, où vas-tu?

FLORIDAN.

Sauver ce Gentilhomme à tes pieds abatu.

DORISE.

Traiſtre, n'avance pas, c'eſt le Prince.

PYMANTE *tenant Doriſe d'une main & ſe battant de l'autre.*

N'importe,
Il m'oblige à ſa mort m'ayant veu de la ſorte.

FLORIDAN.

Eſt-ce là le respect que tu dois à mon rang?

PYMANTE.

Je ne connois icy, ny qualitez, ny ſang,
Quelque respect ailleurs que ta naiſſance obtienne,
Pour aſſeurer ma vie il faut perdre la tienne.

DORISE.

S'il me demeure encor quelque peu de vigueur,
Si mon debile bras ne dédit point mon cœur,
J'arréteray le tien.

PYMANTE.

Que fais-tu, miſérable?

DORISE.

Je détourne le coup d'un forfait éxécrable.

PYMANTE.

Avec ces vains efforts crois-tu m'en empefcher?

FLORIDAN.

Par une heureufe adreffe il l'a fait trébucher,
Affaffin, ren l'épée.

SCENE V.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE,
Trois Veneurs, *portans en leurs mains les vrais habits de Pymante, Lycaste, & Dorife.*

I. VENEUR.

Efcoute, il eft fort proche,
C'eft fa voix qui refonne au creux de cette roche,
Et c'eft luy que tantoft nous avions entendu.

FLORIDAN *defarme Pymante, & en donne l'épée à garder à Dorife.*

Pren ce fer en ta main.

PYMANTE.

Ah Cieux! je fuis perdu.

2. VENEUR.

Ouy, je le voy. Seigneur, quelle avanture étrange,
Quel malheureux destin en cét état vous range?

FLORIDAN.

Garottez ce maraut, les couples de vos chiens
Vous y pourront ſervir faute d'autres liens.
Je veux qu'à mon retour une prompte justice
Luy faſſe reſſentir par l'éclat d'un ſupplice,
Sans armer contre luy que les loix de l'Etat,
Que m'attaquer n'eſt pas un leger attentat.
Sçachez que s'il échape il y va de vos teſtes.

I. VENEUR.

Si nous manquons, Seigneur, les voila toutes preſtes.
Admirez cependant le foudre & ſes efforts
Qui dans cette foreſt ont conſumé trois corps,
En voicy les habits, qui ſans aucun dommage
Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.

FLORIDAN.

Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.

DORISE.

Mais des marques plûtoſt de merveilleux forfaits.
Ces habits dont n'a point approché le tonnerre
Sont aux plus criminels qui vivent ſur la Terre,
Connoiſſez-les, grand Prince, & voyez devant vous
Pymante priſonnier, & Doriſe à genoux.

FLORIDAN.

Que ce ſoit là Pymante, & que tu ſois Doriſe!

DORISE.

Quelques étonnemens qu'une telle ſurpriſe
Jette dans voſtre esprit que vos yeux ont deçeu,
D'autres le ſaiſiront quand vous aurez tout ſçeu.
La honte de paroiſtre en un tel équipage
Coupe icy ma parole & l'étouffe au paſſage;
Souffrez que je reprenne en un coin de ce bois
Avec mes vétemens l'uſage de la voix,
Pour vous conter le reste en habit plus ſortable.

FLORIDAN.

Cette honte me plaiſt, ta priére équitable
En faveur de ton ſéxe & du ſecours prété
Suspendra jusqu'alors ma curioſité.
Tandis ſans m'éloigner beaucoup de cette place,
Je vay ſur ce côteau pour découvrir la chaſſe,
Tu l'y raméneras; vous, s'il ne veut marcher,
Gardez-le cependant au pied de ce rocher.

Le Prince ſort, & un des Veneurs s'en va avec Doriſe, & les autres ménent Pymante d'un autre coſté.

SCENE VI.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

CLITANDRE *en priſon.*

Dans ces funestes lieux où la ſeule inclémence
D'un rigoureux destin réduit mon innocence,

Je n'attens deformais du reste des Humains
Ny faveur, ny fecours, fi ce n'eft par tes mains.

LE GEOLIER.

Je ne connoy que trop où tend ce préambule,
Vous n'avez pas affaire à quelque homme crédule.
Tous dans cette prifon dont je porte les clefs,
Se difent comme vous du malheur accablez,
Et la Justice à tous eft injuste, de forte
Que la pitié me doit leur faire ouvrir la porte;
Mais je me tiens toûjours ferme dans mon devoir.
Soyez coupable, ou non, je n'en veux rien fçavoir,
Le Roy, quoy qu'il en foit, vous a mis en ma garde,
Il me fuffit, le reste en rien ne me regarde.

CLITANDRE.

Tu juges mes deffeins autres qu'ils ne font pas,
Je tiens l'éloignement pire que le trépas,
Et la Terre n'a point de fi douce Province
Où le jour m'agréaft loin des yeux de mon Prince.
Hélas! fi tu voulois l'envoyer avertir
Du péril dont fans luy je ne fçaurois fortir,
Ou qu'il luy fuft porté de ma part une lettre,
De la fienne en ce cas je t'ofe bien promettre
Que fon retour foudain des plus riches te rend.
Que cét anneau t'en ferve & d'arrhe & de garand,
Ten la main & l'esprit vers un bonheur fi proche.

LE GEOLIER.

Monfieur, jusqu'à prefent j'ay vécu fans reproche,
Et pour me fuborner, promeffes, ny prefens,

N'ont, & n'auront jamais de charmes ſuffiſants.
C'eſt dequoy je vous donne une entiére aſſeurance,
Perdez-en le deſſein avecque l'espérance,
Et puisque vous dreſſez des piéges à ma foy,
Adieu, ce lieu devient trop dangereux pour moy.

SCENE VII.

CLITANDRE.

Va tygre, va crüel, barbare, impitoyable,
Ce noir cachot n'a rien tant que toy d'effroyable,
Va, porte aux criminels tes regards dont l'horreur
Peut ſeule aux innocens imprimer la terreur.
Ton viſage déja commençoit mon ſupplice,
Et mon injuste ſort dont tu te fais complice
Ne t'envoyoit icy que pour m'épouventer,
Ne t'envoyoit icy que pour me tourmenter.
Cependant, malheureux, à qui me dois-je prendre
D'une accuſation que je ne puis comprendre?
A-t'on rien veu jamais, a-t'on rien veu de tel?
Mes gens aſſaſſinez me rendent criminel,
L'autheur du coup s'en vante, & l'on m'en calomnie,
On le comble d'honneur, & moy d'ignominie;
L'échafaut qu'on m'apreſte au ſortir de priſon,
C'eſt par où de ce meurtre on me fait la raiſon.
Mais leur déguiſement d'autre coſté m'étonne,
Jamais un bon deſſein ne déguiſa perſonne,

Leur masque les condamne, & mon ſeing contrefait
M'imputant un cartel me charge d'un forfait.
Mon jugement s'aveugle, & ce que je déplore,
Je me ſens bien trahy, mais par qui, je l'ignore,
Et mon esprit troublé dans ce confus rapport
Ne voit rien de certain que ma honteuſe mort.
Traiſtre, qui que tu ſois, Rival, ou Domestique,
Le Ciel te garde encor un destin plus Tragique,
N'importe, vif ou mort, les gouffres des Enfers
Auront pour ton ſupplice encor de pires fers.
Là mille affreux bourreaux t'attendent dans les flames,
Moins les corps ſont punis, plus ils geſnent les ames,
Et par des crüautez qu'on ne peut concevoir,
Ils vengent l'innocence au-de-là de l'espoir.
Et vous que deſormais je n'oſe plus attendre,
Prince, qui m'honoriez d'une amitié ſi tendre,
Et dont l'éloignement fait mon plus grand malheur,
Bien qu'un crime imputé noirciſſe ma valeur,
Que le prétexte faux d'une action ſi noire
Ne laiſſe plus de moy qu'une ſale memoire,
Permettez que mon nom qu'un bourreau va ternir
Dure ſans infamie en voſtre ſouvenir,
Ne vous repentez point de vos faveurs paſſées,
Comme chez un perfide indignement placées;
J'oſe, j'oſe espérer qu'un jour la vérité
Paroiſtra toute nuë à la Posterité,
Et je tiens d'un tel heur l'attente ſi certaine,
Qu'elle adoucit déja la rigueur de ma peine,
Mon ame s'en chatouille, & ce plaiſir ſecret
La prépare à ſortir avec moins de regret.

SCENE VIII.

FLORIDAN, PYMANTE, CLEON, DORISE, *en habit de femme,* trois Veneurs.

FLORIDAN *à Doriſe & Cléon.*

Vous m'avez dit tous deux d'étranges avantures.
Ah Clitandre! ainſi donc de fauſſes conjectures
T'accablent, malheureux, ſous le couroux du Roy!
Ce funeste récit me met tout hors de moy.

CLEON.

Haſtant un peu le pas, quelque espoir me demeure
Que vous arriverez auparavant qu'il meure.

FLORIDAN.

Si je n'y viens à temps, ce perfide en ce cas
A ſon Ombre immolé ne me ſuffira pas,
C'eſt trop peu de l'autheur de tant d'énormes crimes,
Innocent, il aura d'innocentes victimes,
Où que ſoit Roſidor, il le ſuivra de près,
Et je ſçauray changer les myrtes en cyprès.

DORISE.

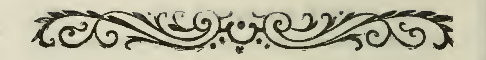
Souiller ainſi vos mains du ſang de l'innocence!

FLORIDAN.

Mon déplaiſir m'en donne une entiére licence,
J'en veux comme le Roy faire autant à mon tour,
Et puiſqu'en ſa faveur on prévient mon retour,
Il eſt trop criminel. Mais que viens-je d'entendre?
Je me tiens presque ſeur de ſauver mon Clitandre,
La chaſſe n'eſt pas loin, où prenant un cheval,
Je préviendray le coup de ſon malheur fatal.
Il ſuffit de Cleon pour ramener Doriſe,
Vous autres, gardez bien de laſcher voſtre priſe,
Un ſupplice l'attend, qui doit faire trembler
Quiconque deſormais voudroit luy reſſembler.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FLORIDAN, CLITANDRE, Un Prevoſt, CLEON.

FLORIDAN *parlant au Prevoſt.*

Dites vous-meſme au Roy qu'une telle innocence
Légitime en ce point ma deſobéiſſance,
Et qu'un homme ſans crime avoit bien mérité
Que j'uſaſſe pour luy de quelque authorité :
Je vous ſuy. Cependant que mon heur eſt extrème,
Amy, que je chéris à l'égal de moy-meſme,
D'avoir ſçeu justement venir à ton ſecours,
Lors qu'un infame glaive alloit trancher tes jours,
Et qu'un injuste ſort ne trouvant point d'obstacle
Apreſtoit de ta teſte un indigne ſpectacle !

CLITANDRE.

Ainſi qu'un autre Alcide, en m'arrachant des fers,
Vous m'avez aujourd'huy retiré des Enfers,
Et moy doreſnavant j'arreſte mon envie
A ne ſervir qu'un Prince à qui je doy la vie.

FLORIDAN.

Réſerve pour Caliste une part de tes ſoins.

CLITANDRE.

C'eſt à quoy deſormais je veux penſer le moins.

FLORIDAN.

Le moins! quoy, deſormais Caliste en ta penſée
N'auroit plus que le rang d'une image effacée?

CLITANDRE.

J'ay honte que mon cœur auprès d'elle attaché
De ſon ardeur pour vous ait ſouvent relaſché,
Ait ſouvent pour le ſien quitté voſtre ſervice :
C'eſt par là que j'avois mérité mon ſupplice,
Et pour m'en faire naiſtre un juste repentir,
Il ſemble que les Dieux y vouloient conſentir;
Mais voſtre heureux retour a calmé cét orage.

FLORIDAN.

Tu me fais aſſez lire au fond de ton courage.
La crainte de la mort en chaſſe des appas
Qui t'ont mis au péril d'un ſi honteux trépas,

Puisque ſans cét amour la fourbe mal conçeuë
Euſt manqué contre toy de prétexte & d'iſſuë :
Ou peut-eſtre à preſent tes deſirs amoureux
Tournent vers des objets un peu moins rigoureux.

CLITANDRE.

Doux, ou crüels, aucun deſormais ne me touche.

FLORIDAN.

L'Amour dompte aiſément l'esprit le plus farouche,
C'eſt à ceux de noſtre âge un puiſſant ennemy,
Tu ne connois encor ſes forces qu'à demy.
Ta réſolution un peu trop violente
N'a pas bien conſulté ta jeuneſſe bouillante.
Mais que veux-tu, Cléon, & qu'eſt-il arrivé?
Pymante de vos mains ſe feroit-il ſauvé?

CLEON.

Non, Seigneur, acquittez de la charge commiſe,
Vos Veneurs ont conduit Pymante, & moy Doriſe,
Et je viens ſeulement prendre un ordre nouveau.

FLORIDAN.

Qu'on m'attende avec eux aux portes du Chaſteau.
Allons, allons au Roy montrer ton innocence,
Les autheurs des forfaits ſont en noſtre puiſſance,
Et l'un d'eux convaincu dès le prémier aſpect
Ne te laiſſera plus aucunement ſuſpect.

SCENE II.

ROSIDOR *fur fon lit.*

Amants les mieux payez de voftre longue peine,
Vous de qui l'espérance eft la moins incertaine,
Et qui vous figurez après tant de longueurs
Avoir droit fur les corps dont vous tenez les cœurs,
En eft-il parmy vous de qui l'ame contente
Goufte plus de plaifirs que moy dans fon attente ?
En eft-il parmy vous de qui l'heur à venir
D'un espoir mieux fondé fe puiffe entretenir ?
Mon esprit que captive un objet adorable
Ne l'éprouva jamais autre que favorable,
J'ignorerois encor ce que c'eft que mépris
Si le fort d'un rival ne me l'avoit appris.
Je te plains toutesfois, Clitandre, & la colére
D'un grand Roy qui te perd me femble trop févére,
Tes deffeins par l'effet n'étoient que trop punis,
Nous voulant féparer, tu nous a réünis ;
Il ne te falloit point de plus crüels fupplices
Que de te voir toy-mefme autheur de nos délices,
Puisqu'il n'eft pas à croire après ce lafche tour
Que le Prince ofe plus traverfer noftre amour ;
Ton crime t'a rendu deformais trop infame,
Pour tenir ton party fans s'expofer au blafme,
On devient ton complice à te favorifer.
Mais hélas, mes penfers, qui vous vient divifer ?

Quel plaiſir de vengeance à preſent vous engage?
Faut-il qu'avec Caliste un rival vous partage?
Retournez, retournez vers mon unique bien,
Que ſeul doreſnavant il ſoit voſtre entretien,
Ne vous repaiſſez plus que de ſa ſeule idée,
Faites-moy voir la mienne en ſon ame gardée :
Ne vous arrétez pas à peindre ſa beauté,
C'eſt par où mon esprit eſt le moins enchanté,
Elle ſervit d'amorce à mes deſirs avides,
Mais ils ont ſçeu trouver des objets plus ſolides;
Mon feu qu'elle alluma fuſt mort au prémier jour,
S'il n'euſt été nourry d'un réciproque amour.
Ouy, Caliste, & je veux toûjours qu'il m'en ſouvienne,
J'aperçeus auſſi-toſt ta flame que la mienne,
L'Amour apprit enſemble à nos cœurs à bruſler,
L'Amour apprit enſemble à nos yeux à parler,
Et ſa timidité luy donna la prudence
De n'admettre que nous en noſtre confidence.
Ainſi nos paſſions ſe deſroboient à tous,
Ainſi nos feux ſecrets n'ayant point de jaloux...
Mais qui vient jusqu'icy troubler mes reſveries?

SCENE III.

ROSIDOR, CALISTE.

CALISTE.

Celle qui voudroit voir tes bleſſures guéries,
Celle...

ROSIDOR.

Ah, mon heur, jamais je n'obtiendrois ſur moy
De pardonner ce crime à tout autre qu'à toy.
De noſtre amour naiſſant la douceur & la gloire
De leur charmante idée occupoient ma mémoire,
Je flatois ton image, elle me reflatoit,
Je luy faiſois des vœux, elle les acceptoit,
Je formois des deſirs, elle en aimoit l'hommage;
La deſavoûras-tu, cette flateuſe image?
Voudras-tu démentir noſtre entretien ſecret?
Seras-tu plus mauvaiſe enfin que ton portrait?

CALISTE.

Tu pourrois de ſa part te faire tant promettre,
Que je ne voudrois pas tout-à-fait m'y remettre:
Quoy qu'à dire le vray je ne ſçay pas trop bien
En quoy je dédirois ce ſecret entretien,
Si ta pleine ſanté me donnoit lieu de dire
Quelle borne à tes vœux je puis & doy prescrire.
Pren ſoin de te guérir, & les miens plus contens...
Mais je te le diray quand il en ſera temps.

ROSIDOR.

Cét énigme enjoüé n'a point d'incertitude
Qui ſoit propre à donner beaucoup d'inquietude,
Et ſi j'oſe entrevoir dans ſon obscurité,
Ma guériſon importe à plus qu'à ma ſanté.
Mais dy tout, ou du moins ſouffre que je devine,
Et te die à mon tour ce que je m'imagine.

CALISTE.

Tu dois par complaiſance au peu que j'ay d'appas
Feindre d'entendre mal ce que je ne dy pas,
Et ne point m'envier un moment de délices
Que fait gouſter l'Amour en ces petits ſupplices.
Doute donc, ſois en peine, & montre un cœur geſné
D'une amoureuſe peur d'avoir mal deviné;
Tremble ſans craindre trop, héſite, mais aspire,
Atten de ma bonté qu'il me plaiſe tout dire,
Et ſans en concevoir d'espoir trop affermy,
N'espére qu'à demy quand je parle à demy.

ROSIDOR.

Tu parles à demy, mais un ſecret langage
Qui va jusques au cœur m'en dit bien davantage,
Et tes yeux ſont du tien de mauvais truchemens,
Ou rien plus ne s'oppoſe à nos contentemens.

CALISTE.

Je l'avois bien préveu, que ton impatience
Porteroit ton espoir à trop de confiance,
Que pour craindre trop peu tu devinerois mal.

ROSIDOR.

Quoy, la Reine oſe encor ſoûtenir mon rival,
Et ſans avoir horreur d'une action ſi noire...

CALISTE.

Elle a l'ame trop haute, & chérit trop la gloire,

Pour ne pas s'accorder aux volontez du Roy,
Qui d'un heureux Hymen récompenſe ta foy.

ROSIDOR.

Si noſtre heureux malheur a produit ce miracle,
Qui peut à nos deſirs mettre encor quelque obstacle?

CALISTE.

Tes bleſſures.

ROSIDOR.

Allons, je ſuis déja guéry.

CALISTE.

Ce n'eſt pas pour un jour que je veux un mary,
Et je ne puis ſouffrir que ton ardeur hazarde
Un bien que de ton Roy la prudence retarde.
Pren ſoin de te guérir, mais guérir tout-à-fait,
Et croy que tes deſirs...

ROSIDOR.

N'auront aucun effet.

CALISTE.

N'auront aucun effet! qui te le perſuade?

ROSIDOR.

Un corps peut-il guérir dont le cœur eſt malade?

CALISTE.

Tu m'as rendu mon change, & m'as fait quelque peur,
Mais je ſçay le reméde aux bleſſures du cœur.

Les tiennes attendant le jour que tu ſoûhaites
Auront pour médecins mes yeux qui les ont faites,
Je me rens deſormais aſſiduë à te voir.

ROSIDOR.

Cependant, ma chére ame, il eſt de mon devoir
Que ſans perdre de temps j'aille rendre en perſonne
D'humbles graces au Roy du bonheur qu'il nous donne.

CALISTE.

Je me charge pour toy de ce remercîment.
Toutefois qui ſçauroit que pour ce compliment
Une heure hors d'icy ne pûſt beaucoup te nuire,
Je voudrois en ce cas moy-meſme t'y conduire,
Et j'aimerois mieux eſtre un peu plus tard à toy,
Que tes juſtes devoirs manquaſſent vers ton Roy.

ROSIDOR.

Mes bleſſures n'ont point dans leurs foibles atteintes
Surquoy ton amitié puiſſe fonder ſes craintes.

CALISTE.

Vien donc, & puiſqu'enfin nous faiſons meſmes vœux,
En le remerciant parle au nom de tous deux.

SCENE IV.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, PYMANTE, DORISE, CLEON, Prevoſt, trois Veneurs.

ALCANDRE.

Que ſouvent noſtre esprit trompé par l'apparence
Régle ſes mouvemens avec peu d'aſſeurance !
Qu'il eſt peu de lumiére en nos entendemens,
Et que d'incertitude en nos raiſonnemens !
Qui voudra deſormais ſe fie aux impostures
Qu'en noſtre jugement forment les conjectures;
Tu ſuffis pour apprendre à la Posterité
Combien la vray-ſemblance a peu de vérité.
Jamais jusqu'à ce jour la raiſon en déroute
N'a conçeu tant d'erreur avec ſi peu de doute,
Jamais par des ſoupçons ſi faux & ſi preſſants
On n'a jusqu'à ce jour convaincu d'innocens.
J'en ſuis honteux, Clitandre, & mon ame confuſe,
De trop de promptitude en ſoy-meſme s'accuſe,
Un Roy doit ſe donner quand il eſt irrité,
Ou plus de retenuë, ou moins d'authorité.
Perds-en le ſouvenir, & pour moy, je te jure
Qu'à force de bien-faits j'en répare l'injure.

CLITANDRE.

Que voſtre Majesté, Sire, n'eſtime pas
Qu'il faille m'attirer par de nouveaux appas,

L'honneur de vous ſervir m'apporte aſſez de gloire,
Et je perdrois le mien ſi quelqu'un pouvoit croire
Que mon devoir panchaſt au refroidiſſement,
Sans le flateur espoir d'un agrandiſſement.
Vous n'avez éxercé qu'une juste colére,
On eſt trop criminel quand on peut vous déplaire,
Et tout chargé de fers, ma plus forte douleur
Ne s'en oſa jamais prendre qu'à mon malheur.

FLORIDAN.

Seigneur, moy qui connoy le fond de ſon courage,
Et qui n'ay jamais veu de fard en ſon langage,
Je tiendrois à bon-heur que voſtre Majeſté
M'acceptaſt pour garand de ſa fidelité.

ALCANDRE.

Ne nous arrétons plus ſur la reconnoiſſance
Et de mon injustice, & de ſon innocence.
Paſſons aux criminels. Toy dont la trahiſon
A fait ſi lourdement trébucher ma raiſon,
Approche ſcélerat. Un homme de courage
Se met avec honneur en un tel équipage?
Attaque le plus fort un rival plus heureux,
Et préſumant encor cét exploit dangereux,
A force de preſens & d'infames pratiques
D'un autre Cavalier corrompt les Domestiques,
Prend d'un autre le nom & contrefait ſon ſeing,
Afin qu'éxécutant ſon perfide deſſein,
Sur un homme innocent tombent les conjectures?
Parle, parle, confeſſe, & prévien les tortures.

PYMANTE.

Sire, écoutez-en donc la pure vérité.
  Voſtre ſeule faveur a fait ma laſcheté,
Vous, dy-je, & cét objet dont l'amour me transporte.
L'honneur doit pouvoir tout ſur les gens de ma ſorte,
Mais recherchant la mort de qui vous eſt ſi cher,
Pour en avoir le fruit il me falloit cacher.
Reconnu pour l'autheur d'une telle ſurpriſe,
Le moyen d'approcher de vous, ou de Doriſe?

ALCANDRE.

Tu dois aller plus outre, & m'imputer encor
L'attentat ſur mon fils comme ſur Roſidor:
Car je ne touche point à Doriſe outragée,
Chacun en te voyant la voit aſſez vengée,
Et coupable elle-meſme elle a bien mérité
L'affront qu'elle a receu de ta témérité.

PYMANTE.

Un crime attire l'autre, & de peur d'un ſupplice
On taſche en étouffant ce qu'on en voit d'indice
De paroiſtre innocent à force de forfaits.
Je ne ſuis criminel ſinon manque d'effets,
Et ſans l'aſpre rigueur du Sort qui me tourmente
Vous pleureriez le Prince & ſouffririez Pymante.
Mais que tardez-vous plus? j'ay tout dit, puniſſez.

ALCANDRE.

Eſt-ce-là le regret de tes crimes paſſez?
Oſtez-le moy d'icy, je ne puis voir ſans honte

Que de tant de forfaits il tient ſi peu de conte.
Dites à mon Conſeil, que pour le châtiment,
J'en laiſſe à ſes avis le libre jugement,
Mais qu'après ſon Arreſt je ſçauray reconnoiſtre
L'amour que vers ſon Prince il aura fait paroiſtre.
Viença toy maintenant, monstre de crüauté,
Qui joins l'aſſaſſinat à la déloyauté,
Détestable Alecton, que la Reine déçeuë
Avoit n'aguére au rang de ſes filles reçeuë.
Quel barbare, ou plûtoſt quelle peste d'Enfer
Se rendit ton complice & te donna ce fer?

DORISE.

L'autre jour dans ce bois trouvé par avanture,
Sire, il donna ſujet à toute l'imposture :
Mille jaloux ſerpens qui me rongeoient le ſein,
Sur cette occaſion formérent mon deſſein,
Je le cachay deſlors.

FLORIDAN.

Il eſt tout manifeste
Que ce fer n'eſt enfin qu'un miſérable reste
Du malheureux düel où le triste Arimant
Laiſſa ſon corps ſans ame & Daphné ſans amant.
Mais quant à ſon forfait, un ver de jalouſie
Jette ſouvent noſtre ame en telle frénéſie,
Que la raiſon qu'aveugle un plein emportement
Laiſſe noſtre conduite à ſon déréglement,
Lors tout ce qu'il produit mérite qu'on l'excuſe.

ALCANDRE.

De ſi foibles raiſons mon esprit ne s'abuſe.

FLORIDAN.

Seigneur, quoy qu'il en ſoit, un fils qu'elle vous rend
Sous voſtre bon plaiſir ſa défenſe entreprend,
Innocente, ou coupable, elle aſſeura ma vie.

ALCANDRE.

Ma justice en ce cas la donne à ton envie,
Ta priére obtient meſme avant que demander
Ce qu'aucune raiſon ne pouvoit t'accorder.
Le pardon t'eſt acquis, reléve-toy, Doriſe,
Et va dire par tout, en liberté remiſe,
Que le Prince aujourd'huy te préſerve à la fois
Des fureurs de Pymante, & des rigueurs des loix.

DORISE.

Après une bonté tellement exceſſive,
Puisque voſtre clémence ordonne que je vive,
Permettez deſormais, Sire, que mes deſſeins
Prennent des mouvemens plus réglez & plus ſains.
Souffrez que pour pleurer mes actions brutales
Je faſſe ma retraite avecque les Vestales,
Et qu'une criminelle indigne d'eſtre au jour
Se puiſſe renfermer en leur ſacré ſéjour.

FLORIDAN.

Te bannir de la Cour après m'eſtre obligée,
Ce ſeroit trop montrer ma faveur négligée.

DORISE.

N'arrêtez point au Monde un objet odieux,
De qui chacun d'horreur détourneroit les yeux.

FLORIDAN.

Fuſſes-tu mille fois encor plus mépriſable,
Ma faveur va te rendre aſſez conſidérable
Pour t'acquérir icy mille inclinations.
Outre l'attrait puiſſant de tes perfections,
Mon respect à l'amour tout le monde convie
Vers celle à qui je dois, & qui me doit la vie.
Fay-le voir, cher Clitandre, & tourne ton deſir
Du coſté que ton Prince a voulu te choiſir,
Réüny mes faveurs t'uniſſant à Doriſe.

CLITANDRE.

Mais par cette union mon esprit ſe diviſe,
Puiſqu'il faut que je donne aux devoirs d'un époux
La moitié des penſers qui ne ſont dûs qu'à vous.

FLORIDAN.

Ce partage m'oblige, & je tiens tes penſées
Vers un ſi beau ſujet d'autant mieux adreſſées
Que je luy veux céder ce qui m'en appartient.

ALCANDRE.

Taiſez-vous j'aperçoy noſtre bleſſé qui vient.

SCENE V.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLEON, CLITANDRE, ROSIDOR, CALISTE, DORISE.

ALCANDRE.

Au comble de tes vœux, ſeur de ton mariage,
N'és-tu point ſatisfait? Que veux-tu davantage?

ROSIDOR.

L'aprendre de vous, Sire, &, pour remercimens
Nous offrir l'un & l'autre à vos commandemens.

ALCANDRE.

Si mon commandement peut ſur toy quelque choſe,
Et ſi ma volonté de la tienne diſpoſe,
Embraſſe un Cavalier indigne des liens
Où l'a mis aujourd'huy la trahiſon des ſiens.
Le Prince heureuſement l'a ſauvé du ſupplice,
Et ces deux que ton bras deſrobe à ma juſtice
Corrompus par Pymante avoient juré ta mort :
Le ſuborneur depuis n'a pas eu meilleur ſort,

Et ce traiſtre à preſent tombé ſous ma puiſſance,
Clitandre fait trop voir quelle eſt ſon innocence.

ROSIDOR.

Sire, vous le ſçavez, le cœur me l'avoit dit,
Et ſi peu que j'avois près de vous de crédit
Je l'employay deſlors contre voſtre colére.
à Clitandre.
En moy doreſnavant faites état d'un frére.

CLITANDRE *à Roſidor.*

En moy d'un ſerviteur dont l'amour éperdu
Ne vous conteste plus un prix qui vous eſt dû.

DORISE *à Caliste.*

Si le pardon du Roy me peut donner le voſtre,
Si mon crime...

CALISTE.

Ah ma ſœur, tu me prens pour une autre,
Si tu crois que je puiſſe encor m'en ſouvenir.

ALCANDRE.

Tu ne veux plus ſonger qu'à ce jour à venir
Où Roſidor guéry termine un Hyménée.
Clitandre en attendant cette heureuſe journée,
Taſchera d'allumer en ſon ame des feux
Pour celle que mon fils deſire, & que je veux,

A qui pour réparer ſa faute criminelle
Je défens deſormais de ſe montrer cruelle,
Et nous verrons alors cueillir en meſme jour
A deux couples d'amants les fruits de leur amour.

Fin du cinquième & dernier Acte.



LA VEFVE,

COMEDIE.

ACTEURS.

PHILISTE, amant de Clarice.

ALCIDON, amy de Philiste, & amant de Doris.

CELIDAN, amy d'Alcidon, & amoureux de Doris.

CLARICE, Vefve d'Alcandre, & Maîtreſſe de Philiste.

CHRYSANTE, mére de Doris.

DORIS, ſœur de Philiste.

LA NOURRICE de Clarice.

GERON, Agent de Florange, amoureux de Doris.

LYCAS, Domestique de Philiste.

POLIMAS, DORASTE, LISTOR, } Domestiques de Clarice.

La Scéne eſt à Paris.



LA VEFVE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, ALCIDON.

ALCIDON.

J'en demeure d'accord, chacun a ſa methode,
Mais la tienne pour moy ſeroit trop incommode,
Mon cœur ne pourroit pas conſerver tant de feu
S'il falloit que ma bouche en témoignaſt ſi peu.
Depuis près de deux ans tu bruſles pour Clarice,
Et plus ton amour croiſt, moins elle en a d'indice,
Il ſemble qu'à languir tes deſirs ſont contens,
Et que tu n'as pour but que de perdre ton temps.
Quel fruit espéres-tu de ta perſévérance
A la traiter toûjours avec indifférence ?

Auprès d'elle aſſidu ſans luy parler d'amour,
Veux-tu qu'elle commence à te faire la cour?

PHILISTE.

Non, mais à dire vray, je veux qu'elle devine.

ALCIDON.

Ton espoir qui te flate en vain ſe l'imagine,
Clarice avec raiſon prend pour ſtupidité
Ce ridicule effet de ta timidité.

PHILISTE.

Peut-eſtre, mais enfin, vois-tu qu'elle me fuye,
Qu'indifférent qu'il eſt, mon entretien l'ennuye,
Que je luy ſois à charge, & lors que je la voy
Qu'elle uſe d'artifice à s'échaper de moy?
Sans te mettre en ſoucy quelle en ſera la ſuite
Appren comme l'amour doit régler ſa conduite.
Auſſi-toſt qu'une Dame a charmé nos esprits,
Offrir noſtre ſervice au hazard d'un mépris,
Et nous abandonnant à nos brusques ſaillies,
Au lieu de noſtre ardeur luy montrer nos folies,
Nous attirer ſur l'heure un dédain éclatant,
Il n'eſt ſi mal-adroit qui n'en fiſt bien autant.
Il faut s'en faire aimer avant qu'on ſe déclare,
Noſtre ſubmiſſion à l'orgueil la prépare,
Luy dire incontinent ſon pouvoir ſouverain,
C'eſt mettre à ſa rigueur les armes à la main.
Uſons pour eſtre aimez d'un meilleur artifice,
Et ſans luy rien offrir rendons-luy du ſervice,

Réglons ſur ſon humeur toutes nos actions,
Réglons tous nos deſſeins ſur ſes intentions,
Tant que par la douceur d'une longue hantiſe
Comme inſenſiblement elle ſe trouve priſe.
C'eſt par là que l'on ſéme aux Dames des appas
Qu'elles n'évitent point, ne les prévoyant pas;
Leur haine envers l'Amour pourroit eſtre un prodige,
Que le ſeul nom les choque, & l'effet les oblige.

ALCIDON.

Suive qui le voudra ce procédé nouveau,
Mon feu me déplairoit caché ſous ce rideau.
Ne parler point d'amour! pour moy je me défie
Des fantasques raiſons de ta Philoſophie,
Ce n'eſt pas là mon jeu. Le joly paſſe-temps,
D'eſtre auprès d'une Dame & cauſer du beau temps,
Luy jurer que Paris eſt toûjours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'Ange,
Qu'un Cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la Comedie on dit d'aſſez bons Vers,
Qu'Aglante avec Philis dans un mois ſe marie!
Change, pauvre abuſé, change de batterie,
Conte ce qui te méne, & ne t'amuſe pas
A perdre innocemment tes discours & tes pas.

PHILISTE.

Je les aurois perdus auprès de ma Maîtreſſe,
Si je n'euſſe employé que la commune adreſſe,
Puisqu'inégal de biens & de condition
Je ne pouvois prétendre à ſon affection.

ALCIDON.

Mais ſi tu ne les perds, je le tiens à miracle,
Puiſqu'ainſi ton amour rencontre un double obstacle,
Et que ton froid ſilence & l'inégalité
S'oppoſent tout enſemble à ta témerité.

PHILISTE.

Croy que de la façon dont j'ay ſçeu me conduire
Mon ſilence n'eſt pas en état de me nuire :
Mille petits devoirs ont tant parlé pour moy,
Qu'il ne m'eſt plus permis de douter de ſa foy.
Mes ſouſpirs & les ſiens font un ſecret langage,
Par où ſon cœur au mien à tous momens s'engage ;
Des coups d'œil languiſſants, des soûris ajustez,
Des panchemens de teſte à demy concertez,
Et mille autres douceurs aux ſeuls amants connuës
Nous font voir chaque jour nos ames toutes nues,
Nous font de bons garands d'un feu qui chaque jour...

ALCIDON.

Tout cela cependant ſans luy parler d'amour?

PHILISTE.

Sans luy parler d'amour.

ALCIDON.

J'estime ta ſcience,
Mais j'aurois à l'épreuve un peu d'impatience.

PHILISTE.

Le Ciel qui nous choiſit luy-meſme des partis,
A tes feux & les miens prudemment aſſortis,
Et comme à ces longueurs t'ayant fait indocile
Il te donne en ma ſœur un naturel facile,
Ainſi pour cette Vefve il a ſçeu m'enflamer
Après m'avoir donné par où m'en faire aimer.

ALCIDON.

Mais il luy faut enfin découvrir ton courage.

PHILISTE.

C'eſt ce qu'en ma faveur ſa Nourrice ménage,
Cette Vieille ſubtile a mille inventions
Pour m'avancer au but de mes intentions,
Elle m'avertira du temps que je doy prendre,
Le reſte une autrefois ſe pourra mieux apprendre,
Adieu.

ALCIDON.

La confidence avec un bon amy,
Jamais ſans l'offenſer ne s'éxerce à demy.

PHILISTE.

Un intéreſt d'amour me préſcrit ces limites,
Ma Maîtreſſe m'attend pour faire des viſites
Où je luy promis hier de luy préter la main.

ALCIDON.

Adieu donc, cher Philiste.

PHILISTE.

Adieu jusqu'à demain.

SCENE II.

ALCIDON, LA NOURRICE.

ALCIDON *ſeul.*

Vit-on jamais amant de pareille imprudence
Faire avec ſon rival entiére confidence?
Simple, appren que ta ſœur n'aura jamais dequoy
Aſſervir ſous ſes loix des gens faits comme moy,
Qu'Alcidon feint pour elle, & bruſle pour Clarice.
Ton Agente eſt à moy. N'eſt-il pas vray, Nourrice?

LA NOURRICE.

Tu le peux bien jurer.

ALCIDON.

Et noſtre amy rival?

LA NOURRICE.

Si jamais on m'en croit ſon affaire ira mal.

ALCIDON.

Tu luy promets pourtant.

LA NOURRICE.

C'eſt par où je l'amuſe,
Jusqu'à ce que l'effet luy découvre ma ruſe.

ALCIDON.

Je viens de le quitter.

LA NOURRICE.

Et bien, que t'a-t'il dit?

ALCIDON.

Que tu veux employer pour luy tout ton crédit,
Et que rendant toûjours quelque petit ſervice
Il s'eſt fait une entrée en l'ame de Clarice.

LA NOURRICE.

Moindre qu'il ne préſume. Et toy?

ALCIDON.

Je l'ay pouſſé
A s'enhardir un peu plus que par le paſſé,
Et découvrir ſon mal à celle qui le cauſe.

LA NOURRICE.

Pourquoy?

ALCIDON.

Pour deux raiſons : l'une, qu'il me propoſe
Ce qu'il a dans le cœur beaucoup plus librement :
L'autre, que ta Maîtreſſe après ce compliment
Le chaſſera peut-eſtre ainſi qu'un téméraire.

LA NOURRICE.

Ne l'enhardy pas tant, j'aurois peur au contraire
Que malgré tes raiſons quelque mal ne t'en prît;
Car enfin ce rival eſt bien dans ſon eſprit,

Mais non pas tellement, qu'avant que le mois paſſe
Noſtre adreſſe ſous-main ne le mette en disgrace.

ALCIDON.

Et lors?

LA NOURRICE.

Je te répons de ce que tu cheris.
Cependant continuë à careſſer Doris,
Que ſon frére éblouy par cette accorte feinte
De nos prétenſions n'ait ny ſoupçon, ny crainte.

ALCIDON.

A m'en oüyr conter, l'amour de Celadon
N'eut jamais rien d'égal à celuy d'Alcidon,
Tu rirois trop de voir comme je la cajole.

LA NOURRICE.

Et la dupe qu'elle eſt croit tout ſur ta parole?

ALCIDON.

Cette jeune étourdie eſt ſi folle de moy,
Qu'elle prend chaque mot pour article de foy,
Et ſon frére pipé du fard de mon langage,
Qui croit que je ſouſpire après ſon mariage,
Penſant bien m'obliger m'en parle tous les jours :
Mais quand il en vient là, je ſçay bien mes détours.
Tantoſt, veu l'amitié qui tous deux nous aſſemble,
J'attendray ſon Hymen pour eſtre heureux enſemble,
Tantoſt il faut du temps pour le conſentement
D'un oncle dont j'eſpére un haut avancement,
Tantoſt je ſçay trouver quelqu'autre bagatelle.

LA NOURRICE.

Séparons-nous, de peur qu'il entraſt en cervelle
S'il avoit découvert un ſi long entretien ;
Jouë auſſi bien ton jeu que je joûray le mien.

ALCIDON.

Nourrice, ce n'eſt pas ainſi qu'on ſe ſépare.

LA NOURRICE.

Monſieur, vous me jugez d'un naturel avare.

ALCIDON.

Tu veilleras pour moy d'un ſoin plus diligent.

LA NOURRICE.

Ce ſera donc pour vous plus que pour voſtre argent.

SCENE III.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

C'eſt trop deſavoüer une ſi belle flame
Qui n'a rien de honteux, rien de ſujet au blaſme,
Confeſſe-le, ma fille, Alcidon a ton cœur,
Ses rares qualitez l'en ont rendu vainqueur,
Ne vous entr'appeller que *mon ame, & ma vie,*
C'eſt montrer que tous deux vous n'avez qu'une envie,
Et que d'un meſme trait vos esprits ſont bleſſez.

DORIS.

Madame, il n'en va pas ainſi que vous penſez.
Mon frére aime Alcidon, & ſa priére expreſſe
M'oblige à luy répondre en termes de Maîtreſſe,
Je me fais comme luy ſouvent toute de feux,
Mais mon cœur ſe conſerve au point où je le veux,
Toûjours libre, & qui garde une amitié ſincére
A celuy que voudra me préſcrire une mére.

CHRYSANTE.

Ouy, pourveu qu'Alcidon te ſoit ainſi préſcrit.

DORIS.

Madame, pûſſiez vous lire dans mon esprit,
Vous verriez jusqu'où va ma pure obéiſſance.

CHRYSANTE.

Ne crains pas que je veuille uſer de ma puiſſance
Je croirois en produire un trop cruel effet,
Si je te ſéparois d'un amant ſi parfait.

DORIS.

Vous le connoiſſez mal, ſon ame a deux viſages,
Et ce diſſimulé n'eſt qu'un conteur à gages.
Il a beau m'accabler de proteſtations,
Je démeſle aiſément toutes ſes fictions,
Il ne me préte rien que je ne luy r'envoye,
Nous nous entrepayons d'une meſme monnoye,
Et malgré nos diſcours, mon vertüeux deſir
Attend toûjours celuy que vous voudrez choiſir,
Voſtre vouloir du mien abſolument diſpoſe.

CHRYSANTE.

L'épreuve en fera foy, mais parlons d'autre chofe.
Nous vifmes hier au bal entre autres nouveautez
Tout plein d'honneftes gens careffer les beautez.

DORIS.

Ouy, Madame, Alindor en vouloit à Célie,
Lyfandre à Célidée, Oronte à Rofélie.

CHRYSANTE.

En nommant celles-cy tu caches finement
Qu'un certain t'entretint affez paifiblement.

DORIS.

Ce vifage inconnu qu'on appelloit Florange?

CHRYSANTE.

Luy-mefme.

DORIS.

Ah Dieu! que c'eft un cajoleur étrange
Ce fut paifiblement de vray qu'il m'entretint.
Soit que quelque raifon en fecret le retint,
Soit que fon bel esprit me jugeaft incapable
De luy pouvoir fournir un entretien fortable,
Il m'épargna fi bien, que fes plus longs propos
A peine en plus d'une heure étoient de quatre mots.
Il me mena danfer deux fois fans me rien dire.

CHRYSANTE.

Mais en ſuite?

DORIS.

La ſuite eſt digne qu'on l'admire.
Mon baladin müet ſe retranche en un coin,
Pour faire mieux joüer la prunelle de loin :
Après m'avoir de là long-temps conſidérée,
Après m'avoir des yeux mille fois meſurée,
Il m'aborde en tremblant avec ce compliment,
Vous m'attirez à vous ainſi que fait l'Aimant.
(Il penſoit m'avoir dit le meilleur mot du monde)
Entendant ce haut ſtile auſſi-toſt je ſeconde,
Et répons brusquement ſans beaucoup m'émouvoir,
Vous êtes donc de fer, à ce que je puis voir.
Ce grand mot étouffa tout ce qu'il vouloit dire,
Et pour toute replique il ſe mit à ſoûrire.
Depuis il s'aviſa de me ſerrer les doigts,
Et retrouvant un peu l'uſage de la voix,
Il prit un de mes gants. *La mode en eſt nouvelle,*
(Me dit-il) *& jamais je n'en vy de ſi belle,*
Vous portez ſur la gorge un mouchoir fort carré,
Voſtre éventail me plaiſt d'eſtre ainſi bigarré,
L'amour, je vous aſſeure, eſt une belle choſe,
Vraiment vous aimez fort cette couleur de roſe,
La ville eſt en hyver tout autre que les champs,
Les Charges à preſent n'ont que trop de marchands,
On n'en peut approcher.

CHRYSANTE.

Mais enfin que t'en ſemble?

DORIS.

Je n'ay jamais connu d'homme qui luy reſſemble,
Ny qui meſle en diſcours tant de diverſitez.

CHRYSANTE.

Il eſt nouveau venu des Univerſitez,
Mais après tout fort riche, & que la mort d'un pére,
Sans deux ſucceſſions que de plus il eſpére,
Comble de tant de biens, qu'il n'eſt fille aujourd'huy,
Qui ne luy rie au nez & n'ait deſſein ſur luy.

DORIS.

Auſſi me contez-vous de beaux traits de viſage.

CHRYSANTE.

Et bien, avec ces traits eſt-il à ton uſage?

DORIS.

Je douterois plûtoſt ſi je ſerois au ſien.

CHRYSANTE.

Je ſçay qu'aſſeurément il te veut force bien,
Mais il te le faudroit en fille plus accorte
Recevoir deſormais un peu d'une autre ſorte.

DORIS.

Commandez ſeulement, Madame, & mon devoir
Ne négligera rien qui ſoit en mon pouvoir.

CHRYSANTE.

Ma fille, te voilà telle que je ſouhaite.
Pour ne te rien celer, c'eſt choſe qui vaut faite,
Géron, qui depuis peu fait icy tant de tours,
Au déçeu d'un chacun a traité ces amours,
Et puiſqu'à mes deſirs je te voy réſoluë,
Je veux qu'avant deux jours l'affaire ſoit concluë.
Au regard d'Alcidon tu dois continüer,
Et de ton beau ſemblant ne rien diminüer,
Il faut joüer au fin contre un eſprit ſi double.

DORIS.

Mon frére en ſa faveur vous donnera du trouble.

CHRYSANTE.

Il n'eſt pas ſi mauvais que l'on n'en vienne à bout.

DORIS.

Madame, aviſez-y, je vous remets le tout.

CHRYSANTE.

Rentre, voicy Géron de qui la conférence
Doit rompre, ou nous donner une entiére aſſeurance.

SCENE IV.

CHRYSANTE, GERON.

CHRYSANTE.

Ils ſe ſont veus enfin.

GERON.

Je l'avois déja ſçeu,

Madame, & les effets ne m'en ont point déçeu,
Du moins quant à Florange.

CHRYSANTE.

Et bien, mais, qu'eſt-ce encore?
Que dit-il de ma fille?

GERON.

Ah, Madame, il l'adore!
Il n'a point encor veu de miracles pareils,
Ses yeux à ſon avis ſont autant de Soleils,
L'enflure de ſon ſein un double petit monde,
C'eſt le ſeul ornement de la machine ronde,
L'Amour à ſes regards allume ſon flambeau,
Et ſouvent pour la voir il oſte ſon bandeau,
Diane n'eut jamais une ſi belle taille,
Auprès d'elle Vénus ne ſeroit rien qui vaille,
Ce ne ſont rien que Lys & Roſes que ſon teint,
Enfin de ſes beautez il eſt ſi fort atteint...

CHRYSANTE.

Atteint! ah mon amy, tant de badinerie
Ne témoigne que trop qu'il en fait raillerie.

GERON.

Madame, je vous jure, il péche innocemment,
Et s'il ſçavoit mieux dire, il diroit autrement,
C'eſt un homme tout neuf, que voulez vous qu'il face?
Il dit ce qu'il a lû. Daignez juger, de grace,
Plus favorablement de ſon intention,
Et pour mieux vous montrer où va ſa paſſion,

Vous ſçavez les deux points (mais auſſi, je vous prie,
Vous ne luy direz pas cette ſupercherie.)...

CHRYSANTE.

Non, non.

GERON.

Vous ſçavez donc les deux difficultez
Qui jusqu'à maintenant vous tiennent arrétez?

CHRYSANTE.

Il veut ſon avantage, & nous cherchons le noſtre.

GERON.

Va Géron (m'a t'il dit), *& pour l'une & pour l'autre,*
Si par dextérité tu n'en peux rien tirer,
Accorde tout plûtoſt que de plus différer,
Doris eſt à mes yeux de tant d'attraits pourveuë,
Qu'il faut bien qu'il m'en coûte un peu pour l'avoir veuë.
Mais qu'en dit voſtre fille?

CHRYSANTE.

Elle ſuivra mon choix,
Et montre une ame preſte à recevoir mes loix,
Non qu'elle en faſſe état plus que de bonne ſorte,
Il ſuffit qu'elle voit ce que le bien apporte,
Et qu'elle s'accommode aux ſolides raiſons
Qui forment à preſent les meilleures maiſons.

GERON.

A ce conte c'eſt fait, quand vous plaiſt-il qu'il vienne
Dégager ma parole, & vous donner la ſienne?

CHRYSANTE.

Deux jours me ſuffiront, ménagez dextrement
Pour diſpoſer mon fils à ſon contentement.
Durant ce peu de temps, ſi ſon ardeur le preſſe,
Il peut hors du logis rencontrer ſa Maîtreſſe,
Aſſez d'occaſions s'offrent aux amoureux.

GERON.

Madame, que d'un mot je vay le rendre heureux!

SCENE V.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

Le bonheur aujourd'huy conduiſoit vos viſites,
Et ſembloit rendre hommage à vos rares mérites,
Vous avez rencontré tout ce que vous cherchiez.

CLARICE.

Ouy, mais n'eſtimez pas qu'ainſi vous m'empeſchiez
De vous dire, à preſent que nous faiſons retraite,
Combien de chez Daphnis je ſors mal ſatisfaite.

PHILISTE.

Madame, toutefois elle a fait ſon pouvoir,
Du moins en apparence, à vous bien recevoir.

CLARICE.

Ne penſez pas auſſi que je me plaigne d'elle.

PHILISTE.

Sa compagnie étoit, ce me ſemble, aſſez belle.

CLARICE.

Que trop belle à mon gouſt, & que je penſe, au tien.
Deux filles poſſedoient ſeules ton entretien,
Et leur orgueil enflé par cette préférence
De ce qu'elles valoient tiroit pleine aſſeurance.

PHILISTE.

Ce reproche obligeant me laiſſe tout ſurpris,
Avec tant de beautez & tant de bons esprits
Je ne valus jamais qu'on me trouvaſt à dire.

CLARICE.

Avec ces bons esprits je n'étois qu'en martyre,
Leur discours m'aſſaſſine, & n'a qu'un certain jeu,
Qui m'étourdit beaucoup, & qui me plaiſt fort peu.

PHILISTE.

Celuy que nous tenions me plaiſoit à merveilles.

CLARICE.

Tes yeux s'y plaiſoient bien autant que tes oreilles.

PHILISTE.

Je ne le puis nier, puisqu'en parlant de vous
Sur les voſtres mes yeux ſe portoient à tous coups,

Et s'en alloient cnercher ſur un ſi beau viſage
Mille & mille raiſons d'un éternel hommage.

CLARICE.

O la ſubtile ruſe, & l'excellent détour!
Sans doute une des deux te donne de l'amour,
Mais tu le veux cacher.

PHILISTE.

Que dites-vous, Madame?
Un de ces deux objets captiveroit mon ame!
Jugez-en mieux de grace, & croyez que mon cœur
Choiſiroit pour ſe rendre un plus puiſſant vainqueur.

CLARICE.

Tu tranches du faſcheux, Bélinde & Chryſolite
Manquent donc à ton gré d'attraits, & de mérite,
Elles dont les beautez captivent mille amants?

PHILISTE.

Tout autre tiouveroit leurs viſages charmants,
Et j'en ferois état, ſi le Ciel m'euſt fait naiſtre
D'un malheur aſſez grand pour ne vous pas connoiſtre,
Mais l'honneur de vous voir que vous me permettez
Fait que je n'y remarque aucunes raretez,
Et plein de voſtre idée il ne m'eſt pas poſſible,
Ny d'admirer ailleurs, ny d'eſtre ailleurs ſenſible.

CLARICE.

On ne m'éblouït pas à force de flater.
Revenons au propos que tu veux éviter,

Je veux ſçavoir des deux laquelle eſt ta Maîtreſſe.
Ne diſſimule plus, Philiste, & me confeſſe...

PHILISTE.

Que Chryſolite & l'autre, égales toutes deux,
N'ont rien d'aſſez puiſſant pour attirer mes vœux.
Si bleſſé des regards de quelque beau viſage
Mon cœur de ſa franchiſe avoit perdu l'uſage...

CLARICE.

Tu ſerois aſſez fin pour bien cacher ton jeu.

PHILISTE.

C'eſt ce qui ne ſe peut. L'Amour eſt tout de feu,
Il éclaire en bruſlant, & ſe trahit ſoy-meſme,
Un esprit amoureux abſent de ce qu'il aime
Par ſa mauvaiſe humeur fait trop voir ce qu'il eſt.
Toûjours morne, reſveur, triſte, tout luy déplaiſt.
A tout autre propos qu'à celuy de ſa flame,
Le ſilence à la bouche, & le chagrin en l'ame,
Son œil ſemble à regret nous donner ſes regards,
Et les jette à la fois ſouvent de toutes parts,
Qu'ainſi ſa fonction confuſe ou mal guidée
Se raméne en ſoy-meſme & ne voit qu'une idée.
Mais auprès de l'objet qui poſſéde ſon cœur,
Ses esprits ranimez reprennent leur vigueur,
Gay, complaiſant, actif...

CLARICE.

Enfin que veux-tu dire?

PHILISTE.

Que par ces actions que je viens de décrire
Vous de qui j'ay l'honneur chaque jour d'approcher,
Jugiez pour quel objet l'Amour m'a sçeu toucher.

CLARICE.

Pour faire un jugement d'une telle importance
Il faudroit plus de temps. Adieu, la nuit s'avance,
Te verra-t'on demain ?

PHILISTE.

Madame, en doutez-vous ?
Jamais commandemens ne me furent si doux.
Loin de vous, je n'ay rien qu'avec plaisir je voye,
Tout me devient fascheux, tout s'oppose à ma joye,
Un chagrin invincible accable tous mes sens.

CLARICE.

Si, comme tu le dis, dans le cœur des absens
C'est l'amour qui fait naistre une telle tristesse,
Ce compliment n'est bon qu'auprès d'une Maîtresse.

PHILISTE.

Souffrez-le d'un respect qui produit chaque jour,
Pour un sujet si haut les effets de l'amour.

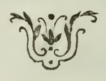
SCENE VI.

CLARICE.

Las ! il m'en dit assez, si je l'osois entendre,
Et ses desirs aux miens se font assez comprendre,

Mais pour nous déclarer une ſi belle ardeur,
L'un eſt müet de crainte, & l'autre de pudeur.
Que mon rang me déplaiſt ! que mon trop de fortune,
Au lieu de m'obliger, me choque & m'importune
Egale à mon Philiste, il m'offriroit ſes vœux,
Je m'entendrois nommer le ſujet de ſes feux,
Et ſes diſcours pourroient forcer ma modestie
A l'aſſeurer bien-toſt de noſtre ſympathie;
Mais le peu de rapport de nos conditions
Oſte le nom d'amour à ſes ſubmiſſions,
Et ſous l'injuste loy de cette retenuë
Le reméde me manque & mon mal continuë :
Il me ſert en esclave, & non pas en amant,
Tant ſon reſpect s'oppoſe à mon contentement.
Ah, que ne devient-il un peu plus téméraire !
Que ne s'expoſe-t'il au hazard de me plaire !
Amour, gagne à la fin ce respect ennuyeux,
Et ren-le moins timide, ou l'oſte de mes yeux.

Fin du prémier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE.

Secrets Tyrans de ma penſée,
Respect, amour, de qui les loix
D'un juste & faſcheux contrepoids
La tiennent toûjours balancée ;
Que vos mouvemens oppoſez,
Vos traits l'un par l'autre briſez,
Sont puiſſants à s'entre-détruire !
Que l'un m'offre d'espoir ! que l'autre a de rigueur
Et tandis que tous deux taſchent à me ſéduire,
Que leur combat eſt rude au milieu de mon cœu

Moy-meſme je fais mon ſupplice
A force de leur obéïr ;
Mais le moyen de les haïr ?
Ils viennent tous deux de Clarice.
Ils m'en entretiennent tous deux,
Et forment ma crainte & mes vœux
Pour ce bel œil qui les fait naiſtre,
Et de deux flots divers mon esprit agité,
Plein de glace, & d'un feu qui n'oſeroit paroiſtre
Blaſme ſa retenuë, & ſa témérité.

Mon ame dans cét esclavage
Fait des vœux qu'elle n'ofe offrir;
J'aime feulement pour fouffrir,
J'ay trop, & trop peu de courage :
Je voy bien que je fuis aimé,
Et que l'objet qui m'a charmé
Vit en de pareilles contraintes,
Mon filence à fes feux fait tant de trahifon,
Qu'impertinent captif de mes frivoles craintes
Pour accroiftre fon mal je fuy ma guérifon.

Elle brufle, & par quelque figne
Que fon cœur s'explique avec moy,
Je doute de ce que je voy,
Parce que je m'en trouve indigne.
Espoir, Adieu, c'eft trop flaté,
Ne croy pas que cette beauté
Daigne avoüer de telles flames,
Et dans le juste foin qu'elle a de les cacher,
Voy que fi mefme ardeur embrafe nos deux ames,
Sa bouche à fon esprit n'ofe le reprocher.

Pauvre amant, voy par fon filence
Qu'elle t'en commande un égal,
Et que le récit de ton mal
Te convaincroit d'une infolence.
Quel fantafque raifonnement,
Et qu'au milieu de mon tourment
Je deviens fubtil à ma peine!

Pourquoy m'imaginer qu'un discours amoureux
Par un contraire effet change l'amour en haine,
Et malgré mon bon-heur me rendre malheureux?

Mais j'aperçoy Clarice. O Dieux, ſi cette belle
Parloit autant de moy que je m'entretiens d'elle!
Du moins ſi ſa Nourrice a ſoin de nos amours,
C'eſt de moy qu'à preſent doit eſtre leur discours.
Une humeur curieuſe avec chaleur m'emporte
A me couler ſans bruit derriére cette porte,
Pour écouter de là ſans en eſtre apperçeu
En quoy mon fol espoir me peut avoir déçeu.
Allons; ſouvent l'Amour ne veut qu'une bonne heure,
Jamais l'occaſion ne s'offrira meilleure,
Et peut-eſtre qu'enfin nous en pourrons tirer
Celle que nous cherchons pour mieux nous déclarer.

SCENE II.

CLARICE, LA NOURRICE.

CLARICE.

Tu me veux détourner d'une ſeconde flame,
Dont je ne penſe pas qu'autre que toy me blaſme.
Eſtre vefve à mon âge, & toûjours déplorer
La perte d'un mary que je puis réparer!
Refuſer d'un Amant ce doux nom de Maitreſſe!
N'avoir que des mépris pour les vœux qu'il m'adreſſe!

Le voir toûjours languir deſſous ma dure loy!
Cette vertu, Nourrice, eſt trop haute pour moy.

LA NOURRICE.

Madame, mon avis au voſtre ne reſiste
Qu'alors que voſtre ardeur ſe porte vers Philiste.
Aimez, aimez quelqu'un, mais comme à l'autre fois,
Qu'un lien digne de vous arréte voſtre choix.

CLARICE.

Briſe-là ce discours dont mon amour s'irrite,
Philiste n'en voit point qui le paſſe en mérite.

LA NOURRICE.

Je ne remarque en luy rien que de fort commun,
Sinon que plus qu'un autre il ſe rend importun.

CLARICE.

Que ton aveuglement en ce point eſt extrème,
Et que tu connois mal, & Philiste, & moy-meſme,
Si tu crois que l'excès de ſa civilité
Paſſe jamais chez moy pour importunité!

LA NOURRICE.

Ce cajoleur ruſé qui toûjours vous aſſiége
A tant fait qu'à la fin vous tombez dans ſon piége.

CLARICE.

Ce Cavalier parfait de qui je tiens le cœur
A tant fait que du mien il s'eſt rendu vainqueur.

LA NOURRICE.

Il aime voſtre bien, & non voſtre perſonne.

CLARICE.

Son vertüeux amour l'un & l'autre luy donne,
Ce m'eſt trop d'heur encor, dans le peu que je vaux,
Qu'un peu de bien que j'ay ſupplée à mes defauts.

LA NOURRICE.

La mémoire d'Alcandre & le rang qu'il vous laiſſe
Voudroient un ſucceſſeur de plus haute nobleſſe.

CLARICE.

S'il précéda Philiste en vaines Dignitez,
Philiste le devance en rares qualitez.
Il eſt né Gentilhomme, & ſa vertu répare
Tout ce dont la Fortune envers luy fut avare,
Nous avons elle & moy trop dequoy l'agrandir.

LA NOURRICE.

Si vous pouviez, Madame, un peu vous refroidir,
Pour le conſidérer avec indifférence,
Sans prendre pour mérite une fauſſe apparence,
La raiſon feroit voir à vos yeux inſenſez
Que Philiste n'eſt pas tout ce que vous penſez.
Croyez-m'en plus que vous, j'ay vieilly dans le Monde,
J'ay de l'expérience, & c'eſt où je me fonde.
Eloignez quelque temps ce dangereux charmeur,
Faites en ſon abſence eſſay d'une autre humeur,

Pratiquez-en quelqu'autre, & defintéreffée
Comparez luy l'objet dont vous étes bleffée,
Comparez-en l'esprit, la façon, l'entretien,
Et lors vous trouverez qu'un autre le vaut bien.

CLARICE.

Exercer contre moy de fi noirs artifices!
Donner à mon amour de fi crüels fupplices!
Trahir tous mes defirs! éteindre un feu fi beau!
Qu'on m'enferme plûtoft toute vive au tombeau.
Fay venir cét Amant : deuffay-je la prémiére
Luy faire de mon cœur une ouverture entiére,
Je ne permettray point qu'il forte d'avec moy
Sans avoir l'un à l'autre engagé noftre foy.

LA NOURRICE.

Ne précipitez point ce que le temps ménage,
Vous pourrez à loifir éprouver fon courage.

CLARICE.

Ne m'importune plus de tes confeils maudits,
Et fans me repliquer fay ce que je te dis.

SCENE III.

PHILISTE, LA NOURRICE.

PHILISTE.

Je te feray cracher cette langue traîtreffe.
Eft-ce ainfi qu'on me fert auprès de ma Maîtreffe,
Détestable forciére?

LA NOURRICE.

Et bien, quoy? qu'ay-je fait?

PHILISTE.

Et tu doutes encor ſi j'ay veu ton forfait?

LA NOURRICE.

Quel forfait?

PHILISTE.

Peut-on voir laſcheté plus hardie?
Joindre encor l'impudence à tant de perfidie!

LA NOURRICE.

Tenir ce qu'on promet eſt-ce une trahiſon?

PHILISTE.

Eſt-ce ainſi qu'on le tient?

LA NOURRICE.

Parlons avec raiſon,
Que t'avois-je promis?

PHILISTE.

Que de tout ton poſſible
Tu rendrois ta Maîtreſſe à mes deſirs ſenſible,
Et la diſpoſerois à recevoir mes vœux.

LA NOURRICE.

Et ne la vois-tu pas au point où tu la veux?

PHILISTE.

Malgré toy mon bonheur à ce point l'a réduite.

LA NOURRICE.

Mais tu dois ce bonheur à ma ſage conduite,
Jeune & ſimple Novice en matiére d'amour,
Qui ne ſçaurois comprendre encor un ſi bon tour.
  Flater de nos discours les paſſions des Dames,
C'eſt aider laſchement à leurs naiſſantes flames,
C'eſt traiter lourdement un délicat effet,
C'eſt n'y ſçavoir enfin que ce que chacun ſçait.
Moy qui de ce métier ay la haute ſcience,
Et qui pour te ſervir bruſle d'impatience,
Par un chemin plus court qu'un propos complaiſant
J'ay ſçeu croiſtre ſa flame en la contrediſant,
J'ay ſçeu faire éclater, mais avec violence,
Un amour étouffé ſous un honteux ſilence,
Et n'ay pas tant choqué que piqué ſes deſirs,
Dont la ſoif irritée avance tes plaiſirs.

PHILISTE.

A croire ton babil, la ruſe eſt merveilleuſe,
Mais l'épreuve à mon gouſt en eſt fort périlleuſe.

LA NOURRICE.

Jamais il ne s'eſt veu de tours plus aſſeurez.
La Raiſon & l'Amour ſont ennemis jurez,
Et lors que ce dernier dans un eſprit commande
Il ne peut endurer que l'autre le gourmande,

Plus la raiſon l'attaque, & plus il ſe roidit,
Plus elle l'intimide, & plus il s'enhardit.
Je le dy ſans beſoin, vos yeux & vos oreilles
Sont de trop bons témoins de toutes ces merveilles,
Vous-meſme avez tout veu, que voulez-vous de plus ?
Entrez, on vous attend, ces diſcours ſuperflus
Reculent voſtre bien & font languir Clarice.
Allez, allez cueillir les fruits de mon ſervice,
Uſez bien de voſtre heur, & de l'occaſion.

PHILISTE.

Soit une vérité, ſoit une illuſion,
Que ton eſprit adroit employe à ta défenſe
Le mien de tes diſcours plus outre ne s'offenſe,
Et j'en eſtimeray mon bonheur plus parfait,
Si d'un mauvais deſſein je tire un bon effet.

LA NOURRICE.

Que de propos perdus ! voyez l'impatiente
Qui ne peut plus ſouffrir une ſi longue attente.

SCENE IV.

CLARICE, PHILISTE, LA NOURRICE.

CLARICE.

Pareſſeux, qui tardez ſi long-temps à venir,
Devinez la façon dont je veux vous punir.

PHILISTE.

M'interdiriez-vous bien l'honneur de voſtre veuë?

CLARICE.

Vraîment vous me jugez de ſens fort dépourveuë;
Vous bannir de mes yeux! une ſi dure loy
Feroit trop retomber le châtiment ſur moy,
Et je n'ay pas failly pour me punir moy-meſme.

PHILISTE.

L'abſence ne fait mal que de ceux que l'on aime.

CLARICE.

Auſſi que ſçavez-vous ſi vos perfections
Ne vous ont rien acquis ſur mes affections?

PHILISTE.

Madame, excuſez-moy, je ſçay mieux reconnoiſtre
Mes defauts, & le peu que le Ciel m'a fait naiſtre.

CLARICE.

N'oublirez-vous jamais ces termes ravalez,
Pour vous priſer de bouche autant que vous valez?
Seriez-vous bien content qu'on crût ce que vous dites
Demeurez avec moy d'accord de vos mérites,
Laiſſez-moy me flater de cette vanité
Que j'ay quelque pouvoir ſur voſtre liberté,
Et qu'une humeur ſi froide, à toute autre invincible,
Ne perd qu'auprès de moy le titre d'inſenſible.
Une ſi douce erreur taſche à s'authoriſer,
Quel plaiſir prenez-vous à m'en deſabuſer?

PHILISTE.

Ce n'eſt point une erreur, pardonnez-moy, Madame,
Ce ſont les mouvemens les plus ſains de mon ame.
Il eſt vray, je vous aime, & mes feux indiscrets
Se donnent leur ſupplice en demeurant ſecrets,
Je reçoy ſans contrainte une ardeur téméraire,
Mais ſi j'oſe bruſler, je ſçais auſſi me taire,
Et près de voſtre objet mon unique vainqueur
Je puis tout ſur ma langue, & rien deſſus mon cœur.
En vain j'avois appris que la ſeule eſpérance
Entretenoit l'amour dans la perſévérance,
J'aime ſans eſpérer, & mon cœur enflamé
A pour but de vous plaire & non pas d'eſtre aimé.
L'amour devient ſervile alors qu'il ſe diſpenſe
A n'allumer ſes feux que pour la récompenſe,
Ma flame eſt toute pure, & ſans rien préſumer,
Je ne cherche en aimant que le ſeul bien d'aimer.

CLARICE.

Et celuy d'eſtre aimé ſans que tu le prétendes
Préviendra tes deſirs & tes juſtes demandes.
Ne déguiſons plus rien, cher Philiste, il eſt temps
Qu'un aveu mutüel rende nos vœux contens.
Donnons-leur, je te prie, une entiére aſſeurance,
Vengeons-nous à loiſir de noſtre indifférence,
Vengeons-nous à loiſir de toutes ces langueurs
Où ſa fauſſe couleur avoit réduit nos cœurs.

PHILISTE.

Vous me joüez, Madame, & cette accorte feinte
Ne donne à mon amour qu'une railleuſe atteinte.

CLARICE.

Quelle façon étrange! en me voyant brusler
Tu t'obstines encor à le dissimuler,
Tu veux qu'encor un coup je me donne la honte
De te dire à quel point l'Amour pour toy me dompte.
Tu le vois cependant avec pleine clarté,
Et veux douter encor de cette verité?

PHILISTE.

Ouy, j'en doute, & l'excès du bon-heur qui m'accable
Me surprend, me confond, me paroist incroyable.
Madame, est-il possible, & me puis-je asseurer
D'un bien à quoy mes vœux n'oseroient aspirer?

CLARICE.

Cesse de me tuër par cette défiance.
Qui pourroit des Mortels troubler nostre alliance?
Quelqu'un a-t'il à voir dessus mes actions,
Dont j'aye à prendre l'ordre en mes affections?
Vefve, & qui ne doy plus de respect à personne,
Ne puis-je disposer de ce que je te donne?

PHILISTE.

N'ayant jamais été digne d'un tel honneur,
J'ay de la peine encor à croire mon bon-heur.

CLARICE.

Pour t'obliger enfin à changer de langage,
Si ma foy ne suffit que je te donne en gage

Un bracelet exprès tiſſu de mes cheveux
T'attend pour enchaiſner, & ton bras, & tes vœux.
Vien le querir, & prendre avec moy la journée
Qui termine bien-toſt noſtre heureux Hyménée.

PHILISTE.

C'eſt dont vos ſeuls avis ſe doivent conſulter,
Trop heureux, quant à moy, de les éxécuter.

LA NOURRICE *ſeule.*

Vous contez ſans voſtre hoſte, & vous pourrez apprendre
Que ce n'eſt pas ſans moy que ce jour ſe doit prendre;
De vos prétenſions Alcidon averty
Vous fera, s'il m'en croit, un dangereux party.
Je luy vay bien donner de plus ſeures adreſſes
Que d'amuſer Doris par de fauſſes careſſes;
Auſſi bien (m'a-t'on dit) à beau jeu, beau retour,
Au lieu de la duper avec ce feint amour,
Elle-meſme le dupe, &, luy rendant ſon change
Luy promet un amour qu'elle garde à Florange:
Ainſi de tous coſtez primé par un rival,
Ses affaires ſans moy ſe porteroient ort mal.

SCENE V.

ALCIDON, DORIS.

ALCIDON.

Adieu, mon cher ſoucy, ſois eure que mon ame
Jusqu'au dernier ſouſpir conſervera ſa flame.

DORIS.

Alcidon, cét Adieu me prend au dépourveu,
Tu ne fais que d'entrer, à peine t'ay-je veu,
C'eſt m'envier trop toſt le bien de ta preſence;
De grace, oblige-moy d'un peu de complaiſance,
Et puisque je te tiens, ſouffre qu'avec loiſir
Je puiſſe m'en donner un peu plus de plaiſir.

ALCIDON.

Je t'explique ſi mal le feu qui me conſume,
Qu'il me force à rougir d'autant plus qu'il s'allume,
Mon discours s'en confond, j'en demeure interdit,
Ce que je ne puis dire eſt plus que je n'ay dit,
J'en hay les vains efforts de ma langue groſſiére,
Qui manquent de justeſſe en ſi belle matiére,
Et ne répondant point aux mouvemens du cœur,
Te découvrent ſi peu le fond de ma langueur.
Doris, ſi tu pouvois lire dans ma penſée,
Et voir jusqu'au milieu de mon ame bleſſée,
Tu verrois un braſier bien autre, & bien plus grand,
Qu'en ces foibles devoirs que ma bouche te rend.

DORIS.

Si tu pouvois auſſi pénétrer mon courage,
Et voir jusqu'à quel point ma paſſion m'engage,
Ce que dans mes discours tu prens pour des ardeurs
Ne te ſembleroit plus que de triſtes froideurs.
Ton amour & le mien ont faute de paroles,
Par un malheur égal ainſi tu me conſoles,
Et de mille defauts me ſentant accabler
Ce m'eſt trop d'heur qu'un d'eux me fait te reſſembler.

ALCIDON.

Mais quelque reſſemblance entre nous qui ſurvienne,
Ta paſſion n'a rien qui reſſemble à la mienne,
Et tu ne m'aimes pas de la meſme façon.

DORIS.

Si tu m'aimes encor, quitte un ſi faux ſoupçon,
Tu douterois à tort d'une choſe trop claire,
L'épreuve fera foy comme j'aime à te plaire.
Je meurs d'impatience attendant l'heureux jour
Qui te montre quel eſt envers toy mon amour,
Ma mére en ma faveur bruſle de meſme envie.

ALCIDON.

Hélas! ma volonté ſous un autre aſſervie,
Dont je ne puis encor à mon gré diſpoſer,
Fait que d'un tel bon-heur je ne ſçaurois uſer.
Je dépens d'un vieil oncle, & s'il ne m'authoriſe,
Je ne te fais qu'en vain le don de ma franchiſe.
Tu ſçais que tout ſon bien ne regarde que moy,
Et qu'attendant ſa mort je vy deſſous ſa loy.
Mais nous le gagnerons, & mon humeur accorte
Sçait comme il faut avoir les hommes de ſa ſorte.
Un peu de temps fait tout.

DORIS.

Ne précipite rien,
Je connoy ce qu'au Monde aujourd'huy vaut le bien,
Conſerve ce vieillard, pourquoy te mettre en peine
A force de m'aimer de t'acquérir ſa haine?

Ce qui te plaiſt m'agrée, & ce retardement,
Parce qu'il vient de toy, m'oblige infiniment.

ALCIDON.

De moy! c'eſt offenſer une pure innocence,
Si l'effet de mes vœux n'eſt pas en ma puiſſance.
Leur obſtacle me geſne autant ou plus que toy.

DORIS.

C'eſt prendre mal mon ſens, je ſçay quelle eſt ta foy.

ALCIDON.

En veux-tu par écrit une entiére aſſeurance?

DORIS.

Elle m'aſſeure aſſez de ta perſévérance,
Et je luy ferois tort d'en recevoir d'ailleurs
Une preuve plus ample, ou des garands meilleurs.

ALCIDON.

Je l'apporte demain pour mieux faire connoiſtre...

DORIS.

J'en croy ſi fortement ce que j'en voy paroiſtre,
Que c'eſt perdre du temps que de plus en parler.
Adieu, va deſormais où tu voulois aller,
Si pour te retenir j'ay trop peu de mérite,
Souvien-toy pour le moins que c'eſt moy qui te quitte.

ALCIDON.

Ce brusque Adieu m'étonne, & je n'entens pas bien...

SCENE VI.

LA NOURRICE, ALCIDON.

LA NOURRICE.

Je te prens au ſortir d'un plaiſant entretien.

ALCIDON.

Plaiſant de verité, veu que mon artifice
Luy raconte les vœux que j'envoye à Clarice,
Et de tous mes ſouſpirs qui ſe portent plus loin,
Elle ſe croit l'objet, & n'en eſt que témoin.

LA NOURRICE.

Ainſi ton jeu ſe jouë?

ALCIDON.

Ainſi quand je ſouſpire,
Je la prens pour une autre, & luy dis mon martyre,
Et ſa réponſe au point que je puis ſouhaiter
Dans cette illuſion a droit de me flater.

LA NOURRICE.

Elle t'aime?

ALCIDON.

Et de plus, un diſcours équivoque
Luy fait aiſément croire un amour reciproque.
Elle ſe penſe belle, & cette vanité
L'aſſeure imprudemment de ma captivité,

Et comme ſi j'étois des amants ordinaires,
Elle prend ſur mon cœur des droits imaginaires,
Cependant que le ſien ſent tout ce que je feins,
Et vit dans les langueurs dont à faux je me plains.

LA NOURRICE.

Je te répons que non ; ſi tu n'y mets reméde,
Avant qu'il ſoit trois jours Florange la poſſéde.

ALCIDON.

Et qui t'en a tant dit ?

LA NOURRICE.

Géron m'a tout conté,
C'eſt luy qui ſourdement a conduit ce Traité.

ALCIDON.

C'eſt ce qu'en mots obſcurs ſon Adieu vouloit dire,
Elle a crû me braver, mais je n'en fais que rire,
Et comme j'étois las de me contraindre tant,
La coquette qu'elle eſt m'oblige en me quittant.
Ne m'apprendras-tu point ce que fait ta Maîtreſſe ?

LA NOURRICE.

Elle met ton Agente au bout de ſa fineſſe,
Philiste aſſeurément tient ſon eſprit charmé,
Je n'aurois jamais crû qu'elle l'euſt tant aimé.

ALCIDON.

C'eſt à faire à du temps.

LA NOURRICE.

Quitte cette espérance,
Ils ont pris l'un de l'autre une entiére aſſeurance,
Jusqu'à s'entredonner la parole & la foy.

ALCIDON.

Que tu demeures froide en te moquant de moy?

LA NOURRICE.

Il n'eſt rien de ſi vray, ce n'eſt point raillerie.

ALCIDON.

C'eſt donc fait d'Alcidon, Nourrice, je te prie...

LA NOURRICE.

Rien ne ſert de prier, mon esprit épuiſé
Pour divertir ce coup n'eſt point aſſez ruſé.
Je n'en ſçay qu'un moyen, mais je ne l'oſe dire.

ALCIDON.

Dépeſche, ta longueur m'eſt un ſecond martyre.

LA NOURRICE.

Clarice tous les ſoirs reſvant à ſes amours
Seule dans ſon jardin fait trois ou quatre tours.

ALCIDON.

Et qu'a cela de propre à reculer ma perte?

LA NOURRICE.

Je te puis en tenir la fauſſe porte ouverte.
Aurois-tu du courage aſſez pour l'enlever?

ALCIDON.

Ouy, mais il aut retraite apres où me ſauver,
Et je n'ay point d'amy ſi peu jaloux de gloire,
Que d'eſtre partiſan d'une action ſi noire.
Si j'avois un prétexte, alors je ne dy pas
Que quelqu'un abuſé n'accompagnaſt mes pas.

LA NOURRICE.

On te vole Doris, & ta feinte colére
Manqueroit de prétexte à quereller ſon frére!
Fais-en ſonner par tout un faux reſſentiment,
Tu verras trop d'amis s'offrir aveuglément,
Se prendre à ces dehors, & ſans voir dans ton ame,
Vouloir venger l'affront qu'aura receu ta flame.
Sers-toy de leur erreur, & dupe-les ſi bien....

ALCIDON.

Ce prétexte eſt ſi beau que je ne crains plus rien.

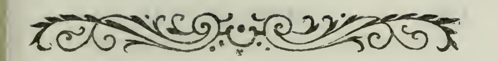
LA NOURRICE.

Pour oſter tout ſoupçon de noſtre intelligence
Ne faiſons plus enſemble aucune conférence,
Et vien quand tu pourras, je t'attens dès demain...

ALCIDON.

Adieu, je tiens le coup, autant vaut, dans ma main.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN, ALCIDON.

CELIDAN.

Ce n'eſt pas que j'excuſe, ou la ſœur, ou le frére,
Dont l'infidélité fait naiſtre ta colére;
Mais à ne point mentir, ton deſſein, à l'abord
N'a gagné mon eſprit qu'avec un peu d'effort.
Lors que tu m'as parlé d'enlever ſa Maîtreſſe,
L'honneur a quelque temps combattu ma promeſſe,
Ce mot d'enlévement me faiſoit de l'horreur,
Mes ſens embaraſſez dans cette vaine erreur
N'avoient plus la raiſon de leur intelligence,
En plaignant ton malheur je blaſmois ta vengeance,
Et l'ombre d'un forfait amuſant ma pitié
Retardoit les effets deus à noſtre amitié.
Pardonne un vain ſcrupule à mon ame inquiéte,
Pren mon bras pour ſecond, mon Chaſteau pour retraite,
Le déloyal Philiſte en te volant ton bien
N'a que trop mérité qu'on le prive du ſien,
Après ſon action la tienne eſt légitime,
Et l'on venge ſans honte un crime par un crime.

ALCIDON.

Tu vois comme il me trompe, & me promet ſa ſœur
Pour en faire ſous main Florange poſſeſſeur,
Ah Ciel! fut-il jamais un ſi noir artifice?
Il luy fait recevoir mes offres de ſervice,
Cette belle m'accepte, & fier de ſon aveu
Je me vante par tout du bon-heur de mon feu :
Cependant il me l'oſte, & par cette pratique,
Plus mon amour eſt ſçeu, plus ma honte eſt publique.

CELIDAN.

Après ſa trahiſon voy ma fidélité,
Il t'enléve un objet que je t'avois quitté.
Ta Doris fut toûjours la Reine de mon ame,
J'ay toûjours eu pour elle une ſecrette flame,
Sans jamais témoigner que j'en étois épris,
Tant que tes feux ont pû te promettre ce prix.
Mais je te l'ay quittée, & non pas à Florange,
Quand je t'auray vengé, contre lui je me venge,
Et je luy fais ſçavoir que jusqu'à mon trépas
Tout autre qu'Alcidon ne l'emportera pas.

ALCIDON.

Pour moy donc à ce point ta contrainte eſt venuë!
Que je te veux du mal de cette retenuë!
Eſt-ce ainſi qu'entre amis on vit à cœur ouvert?

CELIDAN.

Mon feu qui t'offenſoit eſt demeuré couvert,
Et ſi cette beauté malgré moy l'a fait naiſtre,
J'ay ſçeu pour ton reſpect l'empeſcher de paroiſtre.

ALCIDON.

Helas! tu m'as perdu me voulant obliger
Noſtre vieille amitié m'en euſt fait dégager
Je ſouffre maintenant la honte de ſa perte,
Et j'aurois eu l'honneur de te l'avoir offerte,
De te l'avoir cédée, & réduit mes deſirs
Au glorieux deſſein d'avancer tes plaiſirs.
Faites, Dieux tous-puiſſants, que Philiste ſe change,
Et l'inspirant bien-toſt de rompre avec Florange,
Donnez-moy le moyen de montrer qu'á mon tour
Je ſçay pour un amy contraindre mon amour.

CELIDAN.

Tes ſouhaits arrivez, nous t'en verrions dédire,
Doris ſur ton esprit reprendroit ſon empire,
Nous donnons aiſément ce qui n'eſt plus á nous.

ALCIDON.

Si j'y manquois, grands Dieux, je vous conjure tous
D'armer contre Alcidon vos dextres vengereſſes.

CELIDAN.

Un amy tel que toy m'eſt plus que cent Maîtreſſes,
Il n'y va pas de tant, réſolvons ſeulement
Du jour & des moyens de cét enlévement.

ALCIDON.

Mon ſecret n'a beſoin que de ton aſſistance.
Je n'ay point lieu de craindre aucune reſistance,

La beauté dont mon traiſtre adore les attraits
Chaque ſoir au jardin va prendre un peu de frais,
J'en ay ſçeu de luy-meſme ouvrir la fauſſe porte
Etant ſeule, & de nuit, le moindre effort l'emporte.
Allons-y dès ce ſoir, le plûtoſt vaut le mieux,
Et ſur tout déguiſez deſrobons à ſes yeux
Et de nous, & du coup l'entiére connoiſſance.

CELIDAN.

Si Clarice une fois eſt en noſtre puiſſance,
Croy que c'eſt un bon gage à moyenner l'accord,
Et rendre en le faiſant ton party le plus fort.
Mais pour la ſeureté d'une telle ſurpriſe,
Auſſi-toſt que chez-moy nous pourrons l'avoir miſe,
Retournons ſur nos pas, & ſoudain effaçons
Ce que pourroit l'abſence engendrer de ſoupçons.

ALCIDON.

Ton ſalutaire avis eſt la meſme prudence,
Et déja je prépare une froide inpudence
A m'informer demain avec étonnement
De l'heure & de l'autheur de cét enlévement.

CELIDAN.

Adieu, j'y vay mettre ordre.

ALCIDON.

Estime qu'en revanche
Je n'ay goutte de ſang que pour toy je n'épanche

SCENE II.

ALCIDON.

Bons Dieux! que d'innocence & de ſimplicité!
Ou pour la mieux nommer, que de ſtupidité,
Dont le manque de ſens ſe cache & ſe déguiſe
Sous le front ſpécieux d'une ſotte franchiſe!
Que Célidan eſt bon! que j'aime ſa candeur!
Et que ſon peu d'adreſſe oblige mon ardeur!
O qu'il n'eſt pas de ceux dont l'esprit à la mode
A l'humeur d'un amy jamais ne s'accommode,
Et qui nous font ſouvent cent proteſtations,
Et contre les effets ont mille inventions!
Luy, quand il a promis, il meurt qu'il n'effectuë,
Et l'attente déja de me ſervir le tuë.
J'admire cependant par quel ſecret reſſort
Sa fortune & la mienne ont cela de rapport,
Que celle qu'un amy nomme, ou tient ſa maîtreſſe,
Eſt l'objet qui tous deux au fond du cœur nous bleſſe,
Et qu'ayant comme moy caché ſa paſſion,
Nous n'avons différé que de l'intention,
Puiſqu'il met pour autruy ſon bon-heur en arriére,
Et pour moy...

SCENE III.

PHILISTE, ALCIDON.

PHILISTE.

Je t'y prens, reſveur.

ALCIDON.

Ouy, par derriére,
C'eſt d'ordinaire ainſi que les traiſtres en font.

PHILISTE.

Je te vois accablé d'un chagrin ſi profond,
Que j'excuſe aiſément ta réponſe un peu cruë.
Mais que fais-tu ſi triſte au milieu d'une ruë?
Quelque penſer faſcheux te ſervoit d'entretien?

ALCIDON.

Je reſvois que le monde en l'ame ne vaut rien,
Du moins pour la pluſpart, que le ſiécle où nous ſommes
A bien diſſimuler met la vertu des hommes,
Qu'à peine quatre mots ſe peuvent échaper
Sans quelque double ſens afin de nous tromper,
Et que ſouvent de bouche un deſſein ſe propoſe,
Cependant que l'eſprit ſonge à toute autre choſe.

PHILISTE.

Et cela t'affligeoit? laiſſons courir le temps,
Et malgré ſes abus vivons toûjours contens.
Le Monde eſt un Chaos, & ſon deſordre excéde
Tout ce qu'on y voudroit apporter de reméde.
N'ayons l'œil, cher amy, que ſur nos actions,
Auſſi bien s'offenſer de ſes corruptions
A des gens comme nous ce n'eſt qu'une folie.
Mais pour te retirer de ta melancolie,
Je te veux faire part de mes contentemens.
Si l'on peut en amour s'aſſeurer aux ſermens,

Dans trois jours au plus tard, par un bon-heur étrange,
Clarice eſt à Philiste.

ALCIDON.

Et Doris à Florange.

PHILISTE.

Quelque ſoupçon frivole en ce point te déçoit,
J'auray perdu la vie avant que cela ſoit.

ALCIDON.

Voila faire le fin de fort mauvaiſe grace,
Philiste, vois-tu bien, je ſçay ce qui ſe paſſe.

PHILISTE.

Ma mére en a receu de vray quelque propos,
Et voulut hier au ſoir m'en toucher quelques mots.
Les femmes de ſon âge ont ce mal ordinaire
De régler ſur les biens une pareille affaire,
Un ſi honteux motif leur fait tout décider,
Et l'or qui les aveugle a droit de les guider.
Mais comme ſon éclat n'éblouït point mon ame,
Que je voy d'un autre œil ton mérite, & ta flame,
Je luy fis bien ſçavoir que mon conſentement
Ne dépendroit jamais de ſon aveuglement,
Et que jusqu'au tombeau, quant à cét Hyménée,
Je maintiendrois la foy que je t'avois donnée.
Ma ſœür accortement feignoit de l'écouter,
Non pas que ſon amour n'oſaſt luy reſister,
Mais elle vouloit bien qu'un peu de jalouſie
Sur quelque bruit leger piquaſt ta fantaiſie;

Ce petit aiguillon quelquefois en paſſant
Réveille puiſſamment un amour languiſſant.

ALCIDON.

Fais à qui tu voudras ce conte ridicule,
Soit que ta ſœur l'accepte, ou qu'elle diſſimule,
Le peu que j'y perdray ne vaut pas m'en faſcher.
Rien de mes ſentimens ne ſçauroit approcher,
Comme alors qu'au Théatre on nous fait voir Melite,
Le diſcours de Cloris quand Philandre la quitte;
Ce qu'elle dit de luy, je le dy de ta ſœur,
Et je la veux traiter avec meſme douceur.
Pourquoy m'aigrir contre elle ? en cét indigne change
Le beau choix qu'elle fait la punit & me venge,
Et ce ſéxe imparfait de ſoy-meſme ennemy
Ne poſſéda jamais la raiſon qu'à demy.
J'aurois tort de vouloir qu'elle en euſt davantage;
Sa foibleſſe la force à devenir volage.
Je n'ay que pitié d'elle en ce manque de foy,
Et mon couroux entier ſe réſerve pour toy.
Toy, qui trahis ma flame après l'avoir fait naiſtre,
Toy, qui ne m'és amy qu'afin d'eſtre plus traiſtre,
Et que tes laſchetez tirent de leur excès
Par ce damnable appas un facile ſuccès.
Déloyal, ainſi donc de ta vaine promeſſe
Je reçoy mille affronts au lieu d'une Maîtreſſe,
Et ton perfide cœur maſqué juſqu'à ce jour
Pour aſſouvir ta haine alluma mon amour!

PHILISTE.

Ces ſoupçons diſſipez par des effets contraires,
Nous renoûrons bien-toſt une amitié de fréres.

Puiſſe deſſus ma teſte éclater à tes yeux
Ce qu'a de plus mortel la colére des Cieux,
Si jamais ton rival a ma ſœur ſans ma vie;
A cauſe de ſon bien ma mére en meurt d'envie,
Mais malgré...

ALCIDON.

Laiſſe-là ces propos ſuperflus,
Ces proteſtations ne m'éblouïſſent plus,
Et ma ſimplicité laſſe d'eſtre dupée
N'admet plus de raiſons qu'au bout de mon épée.

PHILISTE.

Etrange impreſſion d'une jalouſe erreur
Dont ton eſprit atteint ne ſuit que ſa fureur!
Et bien, tu veux ma vie, & je te l'abandonne;
Ce couroux inſenſé qui dans ton cœur bouillonne,
Contente-le par là, pouſſe, mais n'atten pas
Que par le tien je veuille éviter mon trépas.
Trop heureux que mon ſang puiſſe te ſatisfaire,
Je le veux tout donner au ſeul bien de te plaire.
Toûjours à ces deffis j'ay couru ſans effroy,
Mais je n'ay point d'épée à tirer contre toy.

ALCIDON.

Voila bien déguiſer un manque de courage.

PHILISTE.

C'eſt preſſer un peu trop, qu'aller jusqu'à l'outrage:
On n'a point encor veu que ce manque de cœur
M'ait rendu le dernier où vont les gens d'honneur.

Je te veux bien ofter tout fujet de colére,
Et quoy que de ma fœur ait réfolu ma mére,
Deuft mon peu de respect irriter tous les Dieux,
J'affronteray Géron & Florange à fes yeux.
Mais après les efforts de cette déférence,
Si tu gardes encor la mefme violence,
Peut-eftre fçaurons-nous apaifer autrement
Les obstinations de ton emportement.

ALCIDON *feul.*

Je crains fon amitié plus que cette menace.
Sans doute il va chaffer Florange de ma place,
Mon prétexte eft perdu s'il ne quitte ces foins,
Dieux ! qu'il m'obligeroit de m'aimer un peu moins !

SCENE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

Je meure, mon enfant, fi tu n'és admirable,
Et ta dextérité me femble incomparable,
Tu mérites de vivre après un fi beau tour.

DORIS.

Croyez-moy qu'Alcidon n'en fçait guére en amour,
Vous n'euffiez pû m'entendre & vous garder de rire.
Je me tuois moy-mefme à tous coups de luy dire,
Que mon ame pour luy n'a que de la froideur,
Et que je luy reffemble en ce que noftre ardeur

Ne s'explique à tous deux point du tout par la bouche,
Enfin que je le quitte.

CHRYSANTE.

Il eſt donc une ſouche,
S'il ne peut rien comprendre en ces naïfvetez.
Peut-eſtre y meſlois-tu quelques obscuritez?

DORIS.

Pas une, en mots exprès je luy rendois ſon change,
Et n'ay couvert mon jeu qu'au regard de Florange

CHRYSANTE.

De Florange! & comment en oſois-tu parler?

DORIS.

Je ne me trouvois pas d'humeur à rien celer,
Mais nous nous ſçeuſmes lors jetter ſur l'équivoque.

CHRYSANTE.

Tu vaux trop, c'eſt ainſi qu'il faut quand on ſe moque
Que le moqué toûjours ſorte fort ſatisfait,
Ce n'eſt plus autrement qu'un plaiſir imparfait,
Qui ſouvent malgré nous ſe termine en querelle.

DORIS.

Je luy prepare encor une ruſe nouvelle
Pour la prémiére fois qu'il m'en viendra conter.

CHRYSANTE.

Mais pour en dire trop tu pourras tout gaſter.

DORIS.

N'en ayez pas de peur.

CHRYSANTE.

Quoy que l'on fe propofe,
Affez fouvent l'iffuë...

DORIS.

On vous veut quelque chofe,
Madame, je vous laiffe.

CHRYSANTE.

Ouy, va-t'en, il vaut mieux
Que l'on ne traite point cette affaire à tes yeux.

SCENE V.

CHRYSANTE, GERON.

CHRYSANTE.

Je devine à peu près le fujet qui t'améne,
Mais, fans mentir, mon fils me donne un peu de peine,
Et s'emporte fi fort en faveur d'un amy
Que je n'ay fçeu gagner fon esprit qu'à demy.
Encor une remife, & que tandis Florange
Ne craigne aucunement qu'on luy donne le change,
Moy-mefme j'ay tant fait que ma fille aujourd'huy,
(Le croirois-tu, Géron ?) a de l'amour pour luy.

GERON.

Florange impatient de n'avoir pas encore
L'entier & libre accès vers l'objet qu'il adore,
Ne pourra confentir à ce retardement.

CHRYSANTE.

Le tout en ira mieux pour fon contentement.
Quel plaifir aura-t'il auprès de fa Maîtreffe,
Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudeffe,
Si fa mauvaife humeur ne daigne luy parler,
Ou ne luy parle enfin que pour le quereller?

GERON.

Madame, il ne faut point tant de discours frivoles,
Je ne fus jamais homme à porter des paroles,
Depuis que j'ay connu qu'on ne les peut tenir,
Si Monfieur votre fils...

CHRYSANTE.

Je l'aperçoy venir.

GERON.

Tant mieux, nous allons voir s'il dédira fa mére.

CHRYSANTE.

Sauve-toy, fes regards ne font que de colére.

SCENE VI.

CHRYSANTE, PHILISTE, GERON, LYCAS.

PHILISTE.

Te voilà donc icy, peste du bien public,
Qui réduis les amours en un ſale trafic,
Va pratiquer ailleurs tes commerces infames,
Ce n'eſt pas où je ſuis que l'on ſurprend des femmes.

GERON.

Vous me prenez à tort pour quelque ſuborneur,
Je ne ſortis jamais des termes de l'honneur,
Et Madame elle-meſme a choiſi cette voye.

PHILISTE *luy donnant des coups de plat d'épée.*

Tien porte ce revers à celuy qui t'envoye,
Ceux-cy feront pour toy...

SCENE VII.

CHRYSANTE, PHILISTE, LYCAS.

CHRYSANTE.

Mon fils, qu'avez-vous fait?

PHILISTE.

J'ay mis, graces aux Dieux, ma promeſſe en effet.

CHRYSANTE.

Ainſi vous m'empeſchez d'éxécuter la mienne.

PHILISTE.

Je ne puis empeſcher que la voſtre ne tienne,
Mais ſi jamais je trouve icy ce courratier,
Je luy ſçauray, Madame, apprendre ſon métier.

CHRYSANTE.

Il vient ſous mon aveu.

PHILISTE.

Voſtre aveu ne m'importe,
C'eſt un fou s'il me voit ſans regagner la porte,
Autrement, il ſçaura ce que péſent mes coups.

CHRYSANTE.

Eſt-ce là le respect que j'attendois de vous?

PHILISTE.

Commandez que le cœur à vos yeux je m'arrache,
Pourveu que mon honneur ne ſouffre aucune tache,
Je ſuis preſt d'expier avec mille tourmens
Ce que je mets d'obstacle à vos contentemens.

CHRYSANTE.

Souffrez que la raiſon régle voſtre courage.
Conſidérez, mon fils, quel heur, quel avantage
L'affaire qui ſe traite apporte à voſtre ſœur.
Le bien eſt en ce ſiécle une grande douceur,

Etant riche on eſt tout, ajoûtez qu'elle meſme
N'aime point Alcidon & ne croit pas qu'il l'aime.
Quoy, voulez-vous forcer ſon inclination?

PHILISTE.

Vous la forcez vous-meſme à cette élection,
Je ſuis de ſes amours le témoin oculaire.

CHRYSANTE.

Elle ſe contraignoit ſeulement pour vous plaire.

PHILISTE.

Elle doit donc encor ſe contraindre pour moy.

CHRYSANTE.

Et pourquoy luy préſcrire une ſi dure loy?

PHILISTE.

Puisqu'elle m'a trompé, qu'elle en porte la peine.

CHRYSANTE.

Voulez-vous l'attacher à l'objet de ſa haine?

PHILISTE.

Je veux tenir parole à mes meilleurs amis,
Et qu'elle tienne auſſi ce qu'elle m'a promis.

CHRYSANTE.

Mais elle ne vous doit aucune obéïſſance.

PHILISTE.

Sa promeſſe me donne une entiére puiſſance.

CHRYSANTE.

Sa promeſſe ſans moy ne la peut obliger.

PHILISTE.

Que deviendra ma foy qu'elle a fait engager?

CHRYSANTE.

Il la faut révoquer, comme elle ſa promeſſe.

PHILISTE.

Il faudroit donc comme elle avoir l'ame traîtreſſe.
Lycas, cours chez Florange, & dy-luy de ma part...

CHRYSANTE.

Quel violent esprit!

PHILISTE.

Que s'il ne ſe départ
D'une place chez nous par ſurpriſe occupée,
Je ne le trouve point ſans une bonne épée.

CHRYSANTE.

Attens un peu. Mon fils...

PHILISTE *à Lycas.*

Marche, mais promptement.

CHRYSANTE *ſeule.*

Dieux! que cét emporté me donne de tourment!
Que je te plains, ma fille : hélas pour ta miſére
Les Destins ennemis ont fait naiſtre ce frére;

Déplorable, le Ciel te veut favoriſer
D'une bonne fortune, & tu n'en peux uſer.
Rejoignons toutes deux ce naturel ſauvage,
Et taſchons par nos pleurs d'amollir ſon courage.

SCENE VIII.

CLARICE *dans ſon jardin.*

Chers confidens de mes deſirs,
Beaux lieux, ſecrets témoins de mon inquiétude,
Ce n'eſt plus avec des ſouſpirs
Que je viens abuſer de voſtre ſolitude :
Mes tourmens ſont paſſez,
Mes vœux ſont éxaucez,
La joye aux maux ſuccéde.
Mon ſort en ma faveur change ſa dure loy,
Et pour dire en un mot le bien que je poſſéde,
Mon Philiste eſt à moy.

En vain nos inégalitez
M'avoient avantagée à mon deſavantage,
L'Amour confond nos qualitez,
Et nous réduit tous deux ſous un meſme esclavage.
L'aveugle outrecuidé
Se croiroit mal guidé
Par l'aveugle Fortune,
Et ſon aveuglement par miracle fait voir
Que quand il nous ſaiſit l'autre nous importune,
Et n'a plus de pouvoir.

Cher Philiste, à present tes yeux
Que j'entendois si bien sans les vouloir entendre,
Et tes propos mystérieux
Par tes rusez détours n'ont plus rien à m'apprendre.
Nostre libre entretien
Ne dissimule rien,
Et ces respects farouches
N'éxerçant plus sur nous de secrettes rigueurs,
L'amour est maintenant le maistre de nos bouches,
Ainsi que de nos cœurs.

Qu'il fait bon avoir enduré!
Que le plaisir se gouste au sortir des supplices!
Et qu'après avoir tant duré,
La peine qui n'est plus augmente nos délices!
Qu'un si doux souvenir
M'apreste à l'avenir
D'amoureuses tendresses!
Que mes malheurs finis auront de volupté!
Et que j'estimeray chérement ces caresses
Qui m'auront tant coûté!

Mon heur me semble sans pareil
Depuis qu'en liberté nostre amour m'en asseure,
Je ne croy pas que le Soleil...

SCENE IX.

CELIDAN, ALCIDON, CLARICE, LA NOURRICE.

CELIDAN *dit ces mots derrière le Théatre.*

Cocher, atten nous-là.

CLARICE.

D'où provient ce murmure?

ALCIDON.

Il eſt temps d'avancer, baiſſons le tappabort,
Moins nous ferons de bruit, moins il faudra d'effort.

CLARICE.

Aux voleurs, au ſecours.

LA NOURRICE.

Quoy? des voleurs, Madame?

CLARICE.

Ouy, des voleurs, Nourrice.

LA NOURRICE *embraſſe les genoux de Clarice & l'empeſche de fuir.*

Ah, de frayeur je paſme.

CLARICE.

Laiſſe-moy, miſérable.

CELIDAN.

Allons, il faut marcher,
Madame, vous viendrez.

CLARICE. *Célidan luy met la main ſur la bouche.*

Aux vo...

CELIDAN. *Il dit ces mots derrière le Théatre.*

Touche, Cocher.

SCENE X.

LA NOURRICE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

LA NOURRICE *ſeule.*

Sortons de paſmoiſon, reprenons la parole,
Il nous faut à grands cris joüer un autre rôle.
Ou je n'y connoy rien, ou j'ay bien pris mon temps.
Ils n'en feront pas tous également contens,
Et Philiste demain, cette Nouvelle ſçeuë,
Sera de belle humeur, ou je ſuis fort déçeuë.
Mais par où vont nos gens? voyons, qu'en ſeureté
Je faſſe aller après par un autre coſté.

A prefent il eft temps que ma voix s'évertuë.
Aux armes, aux voleurs, on m'égorge, on me tuë,
On enléve Madame, amis, fecourez-nous,
A la force, aux brigands, au meurtre, accourez tous,
Doraste, Polymas, Listor.

POLYMAS.

Qu'as-tu, Nourrice?

LA NOURRICE.

Des voleurs...

POLYMAS.

Qu'ont-ils fait?

LA NOURRICE.

Ils ont ravy Clarice.

POLYMAS.

Comment? ravy Clarice?

LA NOURRICE.

Ouy, fuivez promptement.
Bons Dieux! que j'ay receu de coups en un moment!

DORASTE.

Suivons-les, mais dy-nous la route qu'ils ont prife.

LA NOURRICE.

Ils vont tout droit par là. Le Ciel vous favorife.
Elle eft feule.
O qu'ils en vont abatre! ils font morts, c'en eft fait,

Et leur ſang, autant vaut, a lavé leur forfait.
Pourveu que le bon-heur à leurs ſouhaits réponde,
Ils les rencontreront s'ils ſont le tour du Monde.
Quant à nous, cependant ſubornons quelques pleurs
Qui ſervent de témoins à nos fauſſes douleurs.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, LYCAS.

PHILISTE.

Des voleurs cette nuit ont enlevé Clarice !
Quelle preuve en as-tu ? quel témoin ? quel indice ?
Ton rapport n'eſt fondé que ſur quelque faux bruit.

LYCAS.

Je n'en ſuis par les yeux (hélas !) que trop instruit,
Les cris de ſa Nourrice en ſa maiſon deſerte
M'ont trop ſuffiſamment aſſeuré de ſa perte.
Seule en ce grand logis elle court haut & bas,
Elle renverſe tout ce qui s'offre à ſes pas,
Et ſur ceux qu'elle voit frape ſans reconnoiſtre.
A peine devant elle oſeroit-on paroiſtre ;
De furie elle écume, & fait ſans ceſſe un bruit
Que le deſespoir forme, & que la rage ſuit,
Et parmy ſes transports ſon hurlement farouche
Ne laiſſe distinguer que Clarice en ſa bouche.

PHILISTE.

Ne t'a-t'elle rien dit?

LYCAS.

Soudain qu'elle m'a veu,
Ces mots ont éclaté d'un transport impréveu.
Va luy dire qu'il perd ſa Maîtreſſe & la noſtre.
Et puis incontinent me prenant pour un autre,
Elle m'alloit traitter en autheur du forfait,
Mais ma fuite a rendu ſa fureur ſans effet.

PHILISTE.

Elle nomme du moins celuy qu'elle en ſoupçonne?

LYCAS.

Ses confuſes clameurs n'en accuſent perſonne,
Et meſme les voiſins n'en ſçavent que juger.

PHILISTE.

Tu m'apprens ſeulement ce qui peut m'affliger,
Traiſtre, ſans que je ſçache où pour mon allégeance
Adreſſer ma pourſuite & porter ma vengeance.
Tu fais bien d'échapper, deſſus toy ma douleur
Faute d'un autre objet euſt vengé ce malheur.
Malheur d'autant plus grand, que ſa ſource ignorée
Ne laiſſe aucun espoir à mon ame éplorée,
Ne laiſſe à ma douleur qui va finir mes jours
Qu'une plainte inutile au lieu d'un prompt ſecours.
Foible ſoulagement en un coup ſi funeste,
Mais il s'en faut ſervir, puisque ſeul il nous reste,

Plains, Philiste, plains-toy, mais avec des accens
Plus remplis de fureur qu'ils ne ſont impuiſſants,
Fay qu'à force de cris pouſſez jusqu'en la nuë
Ton mal ſoit plus connu que ſa cauſe inconnuë,
Fay que chacun le ſçache & que par tes clameurs
Clarice, où qu'elle ſoit, apprenne que tu meurs.
Clarice, unique objet qui me tiens en ſervage,
Reçoy de mon ardeur ce dernier témoignage,
Voy comme en te perdant je vay perdre le jour,
Et par mon deſespoir juge de mon amour.
Hélas! pour en juger peut-eſtre eſt-ce ta feinte
Qui me porte à deſſein cette cruëlle atteinte,
Et ton amour qui doute encor de mes ſermens
Cherche à s'en aſſeurer par mes reſſentimens.
Soupçonneuſe beauté, contente ton envie,
Et pren cette aſſeurance aux dépens de ma vie,
Si ton feu dure encor par mes derniers ſouſpirs
Reçois enſemble & perds l'effet de tes deſirs.
Alors ta flame en vain pour Philiste allumée,
Tu luy voudras du mal de t'avoir trop aimée,
Et ſeure d'une foy que tu crains d'accepter,
Tu pleureras en vain le bon-heur d'en douter.
Que ce penſer flateur me deſrobe à moy-meſme!
Quel charme à mon trépas de penſer qu'elle m'aime,
Et dans mon deſespoir qu'il m'eſt doux d'espérer
Que ma mort à ſon tour la fera ſouſpirer!
Simple, qu'espéres-tu? ſa perte volontaire
Ne veut que te punir d'un amour téméraire,
Ton déplaiſir luy plaiſt, & tous autres tourmens
Luy ſembleroient pour toy de legers châtimens.
Elle en rit maintenant, cette belle inhumaine,

Elle pasme de joye au recit de ta peine,
Et choisit pour objet de son affection
Un Amant plus sortable à sa condition.
  Pauvre desesperé, que ta raison s'égare!
Et que tu traites mal une amitié si rare!
Après tant de sermens de n'aimer rien que toy,
Tu la veux faire heureuse aux dépens de sa foy,
Tu veux seul avoir part à la douleur commune,
Tu veux seul te charger de toute l'infortune,
Comme si tu pouvois en croissant tes malheurs
Diminüer les siens & l'oster aux voleurs.
N'en doute plus, Philiste, un ravisseur infame
A mis en son pouvoir la Reine de ton ame,
Et peut-estre déja ce Corsaire effronté
Triomphe insolemment de sa fidelité.
Qu'à ce triste penser ma vigueur diminuë!

SCENE II.

PHILISTE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

PHILISTE.

Mais voicy de ses gens. Qu'est-elle devenuë?
Amis, le sçavez-vous? n'avez-vous rien trouvé
Qui nous puisse éclaircir du malheur arrivé?

DORASTE.

Nous avons fait, Monsieur, une vaine poursuite.

PHILISTE.

Du moins, vous avez veu des marques de leur fuite?

DORASTE.

Si nous avions pû voir les traces de leurs pas,
Des brigands ou de nous vous ſçauriez le trépas.
Mais hélas, quelque ſoin, & quelque diligence...

PHILISTE.

Ce ſont là des effets de voſtre intelligence.
Traiſtres, ces feints hélas ne ſçauroient m'abuſer.

POLYMAS.

Vous n'avez point, Monſieur, dequoy nous accuſer.

PHILISTE.

Perfides, vous prétez épaule à leur retraite,
Et c'eſt ce qui vous fait me la tenir ſecrette,
Mais voicy... Vous fuyez! vous avez beau courir,
Il faut me ramener ma Maîtreſſe, ou mourir.

DORASTE *rentrant avec ſes compagnons cependant que Philiste les cherche derrière le Théatre.*

Cédons à ſa fureur, évitons-en l'orage.

POLYMAS.

Ne nous preſentons plus aux transports de ſa rage,
Mais plûtoſt derechef allons ſi bien chercher,
Qu'il n'ait plus au retour ſujet de ſe faſcher.

LISTOR *voyant revenir Philiste, & s'enfuyant avec ſes compagnons.*

Le voila.

PHILISTE *l'épée à la main & ſeul.*

Qui les oſte à ma juste colére?
Venez de vos forfaits recevoir le ſalaire...
Infames ſcélérats, venez, qu'espérez-vous?
Voſtre fuite ne peut vous ſauver de mes coups.

SCENE III.

ALCIDON, CELIDAN, PHILISTE.

ALCIDON *met l'épée à la main.*

Philiste, à la bonne heure, un miracle viſible
T'a rendu maintenant à l'honneur plus ſenſible,
Puisqu'ainſi tu m'attens les armes à la main.
J'admire avec plaiſir ce changement ſoudain,
Et vay...

CELIDAN.

Ne penſe pas ainſi...

ALCIDON.

Laiſſe-nous faire,
C'eſt en homme de cœur qu'il me va ſatisfaire,
Crains-tu d'eſtre témoin d'une bonne action?

PHILISTE.

Dieux! ce comble manquoit à mon affliction.
Que j'éprouve en mon ſort une rigueur crüelle :
Ma Maîtreſſe perduë un amy me querelle.

ALCIDON.

Ta Maitreſſe perduë!

PHILISTE.

Hélas! hier des voleurs...

ALCIDON.

Je n'en veux rien ſçavoir, va le conter ailleurs,
Je ne prens point de part aux intéreſts d'un traiſtre,
Et puis qu'il eſt ainſi, le Ciel fait bien connoiſtre
Que ſon juste couroux a ſoin de me venger.

PHILISTE.

Quel plaiſir, Alcidon, prens-tu de m'outrager?
Mon amitié ſe laſſe, & ma fureur m'emporte,
Mon ame pour ſortir ne cherche qu'une porte,
Ne me preſſe donc plus dans un tel deſespoir :
J'ay déja fait pour toy par-delà mon devoir,
Te peux-tu plaindre encor de ta place uſurpée?
J'ay renvoyé Géron à coups de plat d'épée,
J'ay menacé Florange, & rompu les accords
Qui t'avoient ſçeu cauſer ces violens transports.

ALCIDON.

Entre des Cavaliers une offenſe receuë
Ne ſe contente point d'une ſi laſche iſſuë,
Va m'attendre...

CELIDAN.

Arrétez, je ne permettray pas
Qu'un ſi funeste mot termine vos débats.

PHILISTE.

Faire icy du fendant tandis qu'on nous ſépare,
C'eſt montrer un esprit laſche, autant que barbare,
Adieu, mauvais, Adieu, nous nous pourrons trouver,
Et ſi le cœur t'en dit, au lieu de tant braver,
J'apprendray ſeul à ſeul dans peu de tes Nouvelles.
Mon honneur ſouffriroit des taches éternelles
A craindre encor de perdre une telle amitié.

SCENE IV.

CELIDAN, ALCIDON.

CELIDAN.

Mon cœur à ſes douleurs s'attendrit de pitié,
Il montre une franchiſe icy trop naturelle
Pour ne te pas oſter tout ſujet de querelle,
L'affaire ſe traitoit ſans doute à ſon déçeu,
Et quelque faux ſoupçon en ce point t'a déçeu :
Va retrouver Doris, & rendons-luy Clarice.

ALCIDON.

Tu te laiſſes donc prendre à ce lourd artifice,
A ce piége qu'il dreſſe afin de me duper?

CELIDAN.

Romproit-il ces accords à deſſein de tromper?
Que vois-tu là qui ſente une ſupercherie?

ALCIDON.

Je n'y voy qu'un effet de ſa poltronnerie,
Qu'un laſche deſaveu de cette trahiſon
De peur d'eſtre obligé de m'en faire raiſon.
Je l'en preſſay dès hier, mais ſon peu de courage
Aima mieux pratiquer ce ruſé témoignage,
Par où m'ébloüiſſant il pûſt un de ces jours
Renoüer ſourdement ces müettes amours.
Il en donne en ſecret des avis à Florange,
Tu ne le connois pas, c'eſt un eſprit étrange.

CELIDAN.

Quelque étrange qu'il ſoit, ſi tu prens bien ton temps,
Malgré luy tes deſirs ſe trouveront contens,
Ses offres acceptez, que rien ne ſe différe,
Après un prompt Hymen tu le mets à pis faire.

ALCIDON.

Cét ordre eſt infaillible à procurer mon bien,
Mais ton contentement m'eſt plus cher que le mien.
Long-temps à mon ſujet tes paſſions contraintes
Ont ſouffert & caché leurs plus vives atteintes,

Il me faut à mon tour en faire autant pour toy
Hier devant tous les Dieux je t'en donnay ma foy,
Et pour la maintenir tout me ſera poſſible.

CELIDAN.

Ta perte en mon bonheur me ſeroit trop ſenſible,
Et je m'en haïrois, ſi j'avois conſenty
Que mon Hymen laiſſaſt Alcidon ſans party.

ALCIDON.

Et bien, pour t'arracher ce ſcrupule de l'ame,
(Quoy que je n'eus jamais pour elle aucune flame)
J'épouſeray Clarice. Ainſi puiſque mon ſort
Veut qu'à mes amitiez je faſſe un tel effort,
Que d'un de mes amis j'épouſe la Maîtreſſe,
C'eſt là que par devoir il faut que je m'adreſſe.
Philiste eſt un parjure, & moy ton obligé,
Il m'a fait un affront, & tu m'en as vengé.
Balancer un tel choix avec inquiétude,
Ce ſeroit me noircir de trop d'ingratitude.

CELIDAN.

Mais te priver pour moy de ce que tu chéris!

ALCIDON.

C'eſt faire mon devoir te quittant ma Doris,
Et me venger d'un traiſtre épouſant ſa Clarice.
Mes diſcours ny mon cœur n'ont aucun artifice,
Je vay pour confirmer tout ce que je t'ay dit
Employer vers Doris mon reſte de crédit,

Si je la puis gagner, je te réponds du frére,
Trop heureux à ce prix d'apaiſer ma colére.

CELIDAN.

C'eſt ainſi que tu veux m'obliger doublement,
Voy ce que je pourray pour ton contentement.

ALCIDON.

L'affaire à mon avis deviendroit plus aiſée,
Si Clarice apprenoit une mort ſuppoſée...

CELIDAN.

De qui? de ſon Amant? va, tien pour aſſeuré
Qu'elle croira dans peu ce perfide expiré.

ALCIDON.

Quand elle en aura ſçeu la Nouvelle funeste,
Nous aurons moins de peine à la réſoudre au reste.
On a beau nous aimer, des pleurs ſont toſt ſechez,
Et les morts ſoudain mis au rang des vieux péchez.

SCENE V.

CELIDAN.

Il me céde à mon gré Doris de bon courage,
Et ce nouveau deſſein d'un autre mariage,

Pour eftre fait fur l'heure & tout nonchalamment,
Eft conduit, ce me femble, affez accortement.
Qu'il en fçait de moyens! qu'il a fes raifons preftes!
Et qu'il trouve à l'instant de prétextes honneftes
Pour ne point rapprocher de fon prémier amour!
Plus j'y porte la veuë, & moins j'y voy de jour.
M'auroit-il bien caché le fond de fa penfée?
Ouy, fans doute Clarice a fon ame bleffée,
Il fe venge en parole, & s'oblige en effet.
On ne le voit que trop, rien ne le fatisfait,
Quand on luy rend Doris il s'aigrit davantage.
Je joûrois à ce conte un joly perfonnage!
Il s'en faut éclaircir. Alcidon rufe en vain,
Tandis que le fuccès eft encor en ma main,
Si mon foupçon eft vray, je luy feray connoiftre
Que je ne fuis pas homme à feconder un traiftre;
Ce n'eft point avec moy qu'il faut faire le fin,
Et qui me veut duper en doit craindre la fin.
Il ne vouloit que moy pour luy fervir d'escorte,
Et fi je ne me trompe, il n'ouvrit point la porte,
Nous eftions attendus, on fecondoit nos coups :
La Nourrice parut en mefme temps que nous,
Et fe pafma foudain avec tant de jufteffe
Que cette pafmoifon nous livra fa maîtreffe.
Qui luy pourroit un peu tirer les vers du nez,
Que nous verrions demain des gens bien étonnez!

SCENE VI.

CELIDAN, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Ah!

CELIDAN.

J'entens des ſouſpirs.

LA NOURRICE.

Destins.

CELIDAN.

C'eſt la Nourrice,
Qu'elle vient à propos!

LA NOURRICE.

Ou rendez-moy Clarice!

CELIDAN.

Il la faut aborder.

LA NOURRICE.

Ou me donnez la mort.

CELIDAN.

Qu'eſt-ce? qu'as-tu, Nourrice, à t'affliger ſi fort?
Quel funeste accident? quelle perte arrivée?

LA NOURRICE.

Perfide, c'eſt donc toy qui me l'as enlevée?
En quel lieu la tiens-tu ? dy moy, qu'en as-tu fait ?

CELIDAN.

Ta douleur ſans raiſon m'impute ce forfait,
Car enfin je t'entends, tu cherches ta maîtreſſe?

LA NOURRICE.

Ouy, je te la demande, ame double & traîtreſſe.

CELIDAN.

Je n'ay point eu de part en cét enlévement,
Mais je t'en diray bien l'heureux évenement.
Il ne faut plus avoir un viſage ſi triste,
Elle eſt en bonne main.

LA NOURRICE.

De qui?

CELIDAN.

De ſon Philiste.

LA NOURRICE.

Le cœur me le diſoit que ce ruſé flateur
Devoit eſtre du coup le véritable autheur.

CELIDAN.

Je ne dis pas cela, Nourrice, du contraire,
Sa rencontre à Clarice étoit fort néceſſaire.

LA NOURRICE.

Quoy? l'a-t-il delivrée?

CELIDAN.

Ouy.

LA NOURRICE.

Bons Dieux!

CELIDAN.

Sa valeur
Oſte enſemble la vie, & Clarice au voleur.

LA NOURRICE.

Vous ne parlez que d'un.

CELIDAN.

L'autre ayant pris la fuite
Philiste a négligé d'en faire la pourſuite.

LA NOURRICE.

Leur caroſſe roulant comme eſt-il advenu...

CELIDAN.

Tu m'en veux informer en vain par le menu,
Peut eſtre un mauvais pas, une branche, une pierre
Fit verſer leur caroſſe & les jetta par terre,
Et Philiste eut tant d'heur que de les rencontrer
Comme eux & ta maîtreſſe étoient preſts d'y rentrer.

LA NOURRICE.

Cette heureuſe Nouvelle a mon ame ravie,
Mais le nom de celuy qu'il a privé de vie?

CELIDAN.

C'eſt... je l'aurois nommé mille fois en un jour,
Que ma mémoire icy me fait un mauvais tour!
C eſt un des bons amis que Philiste euſt au Monde,
Reſve un peu comme moy, Nourrice, & me ſeconde.

LA NOURRICE.

Donnez-m'en quelque adreſſe.

CELIDAN.

Il ſe termine en don.
C'eſt... j'y ſuis peu s'en faut, atten, c'eſt...

LA NOURRICE.

Alcidon?

CELIDAN.

T'y voila justement.

LA NOURRICE.

Eſt-ce luy? quel dommage,
Qu'un brave Gentilhomme en la fleur de ſon âge...
Toutefois il n'a rien qu'il n'ait bien mérité,
Et graces aux bons Dieux ſon deſſein avorté...
Mais du moins en mourant il nomma ſon complice?

CELIDAN.

C'eſt-là le pis pour toy.

LA NOURRICE.

Pour moy!

CELIDAN.

Pour toy, Nourrice.

LA NOURRICE.

Ah, le traiſtre!

CELIDAN.

Sans doute il te vouloit du mal.

LA NOURRICE.

Et m'en pourroit-il faire?

CELIDAN.

Ouy, ſon rapport fatal...

LA NOURRICE.

Ne peut rien contenir que je ne le dénie.

CELIDAN.

En effet ce rapport n'eſt qu'une calomnie;
Ecoute cependant. Il a dit qu'à ton ſçeu
Ce malheureux deſſein avoit été conçeu,
Et que pour empeſcher la fuite de Clarice
Ta feinte paſmoiſon luy fit un bon office,
Qu'il trouva le jardin par ton moyen ouvert.

LA NOURRICE.

De quels damnables tours cét imposteur ſe ſert!
Non, Monſieur, à preſent il faut que je le die,

Le Ciel ne vit jamais de telle perfidie.
Ce traiſtre aimoit Clarice, & bruſlant de ce feu,
Il n'amuſoit Doris que pour couvrir ſon jeu;
Depuis près de ſix mois il a taſché ſans ceſſe
D'acheter ma faveur auprès de ma maîtreſſe,
Il n'a rien épargné qui fuſt en ſon pouvoir,
Mais me voyant toûjours ferme dans le devoir,
Et que pour moy ſes dons n'avoient aucune amorce,
Enfin il a voulu recourir à la force.
Vous ſçavez le ſurplus, vous voyez ſon effort
A ſe venger de moy pour le moins en ſa mort,
Piqué de mes refus il me fait criminelle,
Et mon crime ne vient que d'eſtre trop fidelle.
Mais, Monſieur, le croit-on?

CELIDAN.

N'en doute aucunement,
Le bruit eſt qu'on t'apreſte un rude châtiment.

LA NOURRICE.

Las! que me dites-vous?

CELIDAN.

Ta maîtreſſe en colére
Jure que tes forfaits recevront leur ſalaire.
Sur tout elle s'aigrit contre ta paſmoiſon :
Si tu veux éviter une infame priſon,
N'atten pas ſon retour.

LA NOURRICE.

Où me voy-je réduite,

Si mon ſalut dépend d'une ſoudaine fuite?
Et mon esprit confus ne ſçait où l'adreſſer!

CELIDAN.

J'ay pitié des malheurs qui te viennent preſſer.
Nourrice, fay chez moy, ſi tu veux, ta retraite,
Autant qu'en lieu du monde elle y ſera ſecrette.

LA NOURRICE.

Oſerois-je espérer que la compaſſion...

CELIDAN.

Je prens ton innocence en ma protection.
Va, ne perds point de temps, eſtre icy davantage
Ne pourroit à la fin tourner qu'à ton dommage.
Je te ſuivray de l'œil, & ne dis encor rien
Comme après je ſçauray m'employer pour ton bien.
Durant l'éloignement ta paix ſe pourra faire.

LA NOURRICE.

Vous me ſerez, Monſieur, comme un Dieu tutélaire.

CELIDAN.

Tréve pour le preſent de ces remercimens,
Va, tu n'as pas loiſir de tant de complimens.

SCENE VII.

CELIDAN.

Voilà mon homme pris, & ma vieille attrapée.
Vraiment un mauvais conte aiſément l'a dupée,

Je la croyois plus fine, & n'euſſe pas penſé
Qu'un diſcours ſur le champ par hazard commencé,
Dont la ſuite non plus n'alloit qu'à l'aventure,
Pûſt donner à ſon ame une telle torture,
La jetter en deſordre, & brouiller ſes reſſorts.
Mais la raiſon le veut, c'eſt l'effet des remords,
Le cuiſant ſouvenir d'une action méchante
Soudain au moindre mot nous donne l'épouvante.
Mettons-la cependant en lieu de ſeureté,
D'où nous ne craignions rien de ſa ſubtilité;
Après, nous ferons voir qu'il me faut d'une affaire
Ou du tout ne rien dire, ou du tout ne rien taire,
Et que depuis qu'on joüe à ſurprendre un amy,
Un trompeur en moy trouve un trompeur & demy.

SCENE VIII.

ALCIDON, DORIS.

DORIS.

C'eſt donc pour un amy que tu veux que mon ame
Allume à ta priére une nouvelle flame?

ALCIDON.

Ouy, de tout mon pouvoir je t'en viens conjurer.

DORIS.

A ce coup, Alcidon, voila te déclarer,
Ce compliment fort beau pour des ames glacées
M'eſt un aveu bien clair de tes feintes paſſées.

ALCIDON.

Ne parle point de feinte, il n'appartient qu'à toy
D'eſtre diſſimulée & de manquer de foy.
L'effet l'a trop montré.

DORIS.

L'effet a dû t'apprendre,
Quand on feint avec moy, que je ſçay bien le rendre.
Mais je reviens à toy. Tu fais donc tant de bruit,
Afin qu'après un autre en recueille le fruit,
Et c'eſt à ce deſſein que ta fauſſe colére,
Abuſe inſolemment de l'esprit de mon frére?

ALCIDON.

Ce qu'il a pris de part en mes reſſentimens
Apporte ſeul du trouble à tes contentemens,
Et pour moy qui voy trop ta haine par ce change
Qui t'a fait ſans raiſon me préférer Florange,
Je n'oſe plus t'offrir un ſervice odieux.

DORIS.

Tu ne fais pas tant mal, mais pour faire encor mieux,
Puisque tu reconnois ma veritable haine,
De moy ny de mon choix ne te mets point en peine.
C'eſt trop manquer de ſens, je te prie, eſt-ce à toy,
A l'objet de ma haine à diſpoſer de moy?

ALCIDON.

Non, mais puisque je vois à mon peu de mérite
De ta poſſeſſion l'eſpérance interdite,

Je sentirois mon mal puissamment soulagé,
Si du moins un amy m'en étoit obligé.
Ce Cavalier au reste a tous les avantages
Que l'on peut remarquer aux plus braves courages,
Beau de corps & d'esprit, riche, adroit, valeureux,
Et sur tout de Doris à l'extréme amoureux.

DORIS.

Toutes ces qualitez n'ont rien qui me déplaise,
Mais il en a de plus une autre fort mauvaise,
C'est qu'il est ton amy, cette seule raison
Me le feroit haïr si j'en sçavois le nom.

ALCIDON.

Donc pour le bien servir il faut icy le taire?

DORIS.

Et de plus luy donner cét avis salutaire,
Que s'il est vray qu'il m'aime, & qu'il veuille estre aimé,
Quand il m'entretiendra tu ne sois point nommé ;
Qu'il n'espére autrement de réponse que triste.
J'ay dépit que le sang me lie avec Philiste,
Et qu'ainsi malgré-moy j'aime un de tes amis.

ALCIDON.

Tu feras quelque jour d'un esprit plus remis,
Adieu, quoy qu'il en soit, souvien-toy, dédaigneuse,
Que tu hais Alcidon qui te veut rendre heureuse.

DORIS.

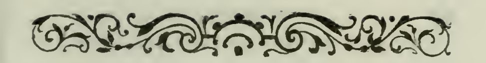
Va, je ne veux point d'heur qui parte de ta main.

SCENE IX.

DORIS.

Qu'aux filles comme moy le Sort eſt inhumain
Que leur condition ſe trouve déplorable!
Une mére aveuglée, un frére inéxorable,
Chacun de ſon coſté, prennent ſur mon devoir
Et ſur mes volontez un abſolu pouvoir.
Chacun me veut forcer à ſuivre ſon caprice.
L'un a ſes amitiez, l'autre a ſon avarice,
Ma mére veut Florange, & mon frére, Alcidon :
Dans leurs diviſions mon cœur à l'abandon
N'attend que leur accord pour ſouffrir & pour feindre,
Je n'oſe qu'eſpérer & je ne ſçay que craindre,
Ou plûtoſt je crains tout & je n'eſpére rien;
Je n'oſe fuir mon mal ny rechercher mon bien.
Dure ſujétion! étrange tyrannie!
Toute liberté donc à mon choix ſe dénie!
On ne laiſſe à mes yeux rien à dire à mon cœur,
Et par force un Amant n'a de moy que rigueur.
Cependant il y va du reste de ma vie,
Et je n'oſe écouter tant ſoit peu mon envie,
Il faut que mes deſirs toûjours indifférens
Aillent ſans réſistance au gré de mes parens,
Qui m'apreſtent peut-eſtre un brutal, un ſauvage,
Et puis, cela s'appelle une fille bien ſage.
Ciel, qui vois ma miſére, & qui fais les heureux,
Pren pitié d'un devoir qui m'eſt ſi rigoureux.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN, CLARICE.

CELIDAN.

N'espérez pas, Madame, avec cét artifice
Apprendre du forfait l'autheur ny le complice,
Je chéris l'un & l'autre, & croy qu'il m'eſt permis
De conſerver l'honneur de mes plus chers amis.
L'un aveuglé d'amour ne jugea point de blaſme
A ravir la beauté qui luy raviſſoit l'ame,
Et l'autre l'aſſista par importunité :
C'eſt ce que vous ſçaurez de leur témérité.

CLARICE.

Puisque vous le voulez, Monſieur, je ſuis contente
De voir qu'un bon ſuccès a trompé leur attente,
Et me réſolvant meſme à perdre à l'avenir
De toute ma douleur l'odieux ſouvenir,
J'estime que la perte en ſera plus aiſée,
Si j'ignore les noms de ceux qui l'ont cauſée.

C'eſt aſſez que je ſçay qu'à voſtre heureux ſecours
Je doy tout le bonheur du reſte de mes jours.
Philiſte autant que moy vous en eſt redevable,
S'il a ſçeu mon malheur il eſt inconſolable,
Et dans ſon deſeſpoir ſans doute qu'aujourd'huy
Vous luy rendez la vie en me rendant à luy.
Diſpoſez du pouvoir & de l'un & de l'autre,
Ce que vous y verrez tenez-le comme au voſtre,
Et ſouffrez cependant qu'on le puiſſe avertir
Que nos maux en plaiſirs ſe doivent convertir.
La douleur trop long-temps régne ſur ſon courage.

CELIDAN.

C'eſt à moy qu'appartient l'honneur de ce meſſage,
Mon ſecours ſans cela comme de nul effet
Ne vous auroit rendu qu'un ſervice imparfait.

CLARICE.

Après avoir rompu les fers d'une captive,
C'eſt tout de nouveau prendre une peine exceſſive,
Et l'obligation que j'en vay vous avoir
Met la revanche hors de mon peu de pouvoir :
Ainſi doreſnavant, quelque eſpoir qui me flate,
Il faudra malgré moy que j'en demeure ingrate.

CELIDAN.

En quoy que mon ſervice oblige voſtre amour,
Vos ſeuls remercimens me mettent à retour,

SCENE II.

CELIDAN.

Qu'Alcidon maintenant ſoit de feu pour Clarice,
Qu'il ait de ſon party ſa traitreſſe Nourrice,
Que d'un amy trop ſimple il faſſe un raviſſeur,
Qu'il querelle Philiste & néglige ſa ſœur,
Enfin qu'il aime, dupe, enléve, feigne, abuſe,
Je trouve mieux que luy mon conte dans ſa ruſe,
Son artifice m'aide, & ſuccéde ſi bien
Qu'il me donne Doris & ne luy laiſſe rien.
Il ſemble n'enlever qu'à deſſein que je rende,
Et que Philiste après une faveur ſi grande
N'oſe me refuſer celle dont ſes transports
Et ſes faux mouvemens font rompre les accords.
  Ne m'offre plus Doris, elle m'eſt toute acquiſe,
Je ne la veux devoir, traiſtre, qu'à ma franchiſe.
Il ſuffit que ta ruſe ait dégagé ſa foy,
Ceſſe tes complimens, je l'auray bien ſans toy.
Mais pour voir ces effets allons trouver le frére,
Noſtre heur s'accorde mal avecque ſa miſére,
Et ne peut s'avancer qu'en luy diſant le ſien.

SCENE III.

ALCIDON, CELIDAN.

CELIDAN.

Ah, je cherchois une heure avec toy d'entretien,
Ta rencontre jamais ne fut plus opportune.

ALCIDON.

En quel point as-tu mis l'état de ma fortune?

CELIDAN.

Tout va le mieux du monde, il ne ſe pouvoit pas
Avec plus de ſuccès ſuppoſer un trépas,
Clarice au deſespoir croit Philiste ſans vie.

ALCIDON.

Et l'autheur de ce coup?

CELIDAN.

Celuy qui l'a ravie,
Un amant inconnu dont je luy fais parler.

ALCIDON.

Elle a donc bien jetté des injures en l'air?

CELIDAN.

Cela s'en va ſans dire.

ALCIDON.

Ainſi rien ne l'apaiſe?

CELIDAN.

Si je te diſois tout, tu mourrois de trop d'aiſe.

ALCIDON.

Je n'en veux point qui porte une ſi dure loy.

CELIDAN.

Dans ce grand defespoir elle parle de toy.

ALCIDON.

Elle parle de moy!

CELIDAN.

J'ay perdu ce que j'aime,
(Dit elle) *mais du moins fi cét autre luy-mefme,*
Son fidelle Alcidon m'en confoloit icy!

ALCIDON.

Tout de bon?

CELIDAN.

Son esprit en paroift adoucy.

ALCIDON.

Je ne me penfois pas fi fort dans fa mémoire.
Mais non, cela n'eft point, tu m'en donnes à croire.

CELIDAN.

Tu peux dans ce jour mefme en voir la vérité.

ALCIDON.

J'accepte le party par curiofité,
Defrobons-nous ce foir pour luy rendre vifite.

CELIDAN.

Tu verras à quel point elle met ton mérite.

ALCIDON.

Si l'occafion s'offre on peut la difpofer,
Mais comme fans deffein...

CELIDAN.

J'entens, à t'époufer.

ALCIDON.

Nous pourrons feindre alors que par ma diligence
Le Concierge rendu de mon intelligence
Me donne un accès libre aux lieux de fa prifon,
Que déja quelque argent m'en a fait la raifon,
Et que s'il en faut croire unė juste esperance,
Les pistoles dans peu feront fa délivrance,
Pourveu qu'un prompt Hymen fuccéde à mes defirs.

CELIDAN.

Que cette invention t'affeure de plaifirs!
Une fubtilité fi dextrement tiffuë
Ne peut jamais avoir qu'une admirable iffuë.

ALCIDON.

Mais l'éxécution ne s'en doit pas furfeoir.

CELIDAN.

Ne différe donc point, je t'attens vers le foir,
N'y manque pas. Adieu, j'ay quelque affaire en ville.

ALCIDON *feul.*

O l'excellent amy! qu'il a l'esprit docile!
Pouvois-je faire un choix plus commode pour moy?

Je trompe tout le monde avec ſa bonne foy :
Et quant à ſa Doris, ſi ſa pourſuite eſt vaine,
C'eſt dequoy maintenant je ne ſuis guére en peine,
Puisque j'auray mon conte, il m'importe fort peu
Si la coquette agrée ou néglige ſon feu.
Mais je ne ſonge pas que ma joye imprudente
Laiſſe en perpléxité ma chére confidente,
Avant que de partir il faudra ſur le tard
De nos heureux ſuccès luy faire quelque part.

SCENE IV.

CHRYSANTE, PHILISTE, DORIS.

CHRYSANTE.

Je ne le puis celer, bien que j'y compatiſſe,
Je trouve en ton malheur quelque peu de justice,
Le Ciel venge ta ſœur : ton fol emportement
A rompu ſa fortune & chaſſé ſon Amant,
Et tu vois auſſi-toſt la tienne renverſée,
Ta Maîtreſſe par force en d'autres mains paſſée,
Cependant Alcidon que tu crois r'appeler,
Toûjours de plus en plus s'obstine à quereller.

PHILISTE.

Madame, c'eſt à vous que nous devons nous prendre
De tous les déplaiſirs qu'il nous en faut attendre;

D'un ſi honteux affront le cuiſant ſouvenir
Eteint toute autre ardeur que celle de punir.
Ainſi mon mauvais ſort m'a bien oſté Clarice,
Mais du reste accuſez voſtre ſeule avarice,
Madame, nous perdons par voſtre aveuglement,
Voſtre fils un amy, voſtre fille un Amant.

DORIS.

Oſtez ce nom d'Amant, le fard de ſon langage
Ne m'empeſcha jamais de voir dans ſon courage,
Et nous étions tous deux ſemblables en ce point
Que nous feignions d'aimer ce que nous n'aimions point.

PHILISTE.

Ce que vous n'aimiez point! jeune diſſimulée,
Falloit-il donc ſouffrir d'en eſtre cajolée?

DORIS.

Il le falloit ſouffrir, ou vous deſobliger.

PHILISTE.

Dites qu'il vous falloit un esprit moins leger.

CHRYSANTE.

Célidan vient d'entrer, fais un peu de ſilence,
Et du moins à ſes yeux cache ta violence.

SCENE V.

PHILISTE, CHRYSANTE, CELIDAN, DORIS.

PHILISTE *à Célidan.*

Et bien, que dit, que fait noſtre amant irrité?
Perſiſte-t-il encor dans ſa brutalité?

CELIDAN.

Quitte pour aujourd'huy le ſoin de tes querelles,
J'ay bien à te conter de meilleures Nouvelles,
Les raviſſeurs n'ont plus Clarice en leur pouvoir.

PHILISTE.

Amy, que me dis-tu?

CELIDAN.

Ce que je viens de voir.

PHILISTE.

Et de grace, où voit-on le ſujet que j'adore?
Dy-moy le lieu.

CELIDAN.

Le lieu ne ſe dit pas encore.
Celuy qui te la rend te veut faire une loy.

PHILISTE.

Après cette faveur, qu'il dispoſe de moy,
Mon poſſible eſt à luy.

CELIDAN.

Donc ſous cette promeſſe
Tu peux dans ſon logis aller voir ta Maîtreſſe.
Ambaſſadeur exprès...

SCENE VI.

CHRYSANTE, CELIDAN, DORIS.

CHRYSANTE.

Son feu précipité
Luy fait faire envers vous une incivilité :
Vous la pardonnerez à cette ardeur trop forte,
Qui ſans vous dire Adieu, vers ſon objet l'emporte.

CELIDAN.

C'eſt comme doit agir un veritable amour,
Un feu moindre eut ſouffert quelque plus long ſejour,
Et nous voyons aſſez par cette expérience
Que le ſien eſt égal à ſon impatience.
Mais puis qu'ainſi le Ciel rejoint ces deux amants,
Et que tout ſe diſpoſe à vos contentemens,
Pour m'avancer aux miens, oſerois-je, Madame,
Offrir à tant d'appas un cœur qui n'eſt que flame,

Un cœur ſur qui ſes yeux de tout temps abſolus
Ont imprimé des traits qui ne s'effacent plus?
J'ay crû par le paſſé qu'une ardeur mutüelle
Uniſſoit les eſprits, & d'Alcidon, & d'elle,
Et qu'en ce Cavalier ſon deſir arrété
Prendroit tous autres vœux pour importunité :
Cette ſeule raiſon m'obligeant à me taire,
Je trahiſſois mon feu de peur de luy déplaire.
Mais aujourd'huy qu'un autre, en ſa place reçeu
Me fait voir clairement combien j'étois déçeu,
Je ne condamne plus mon amour au ſilence,
Et viens faire éclater toute ſa violence.
Souffrez que mes deſirs ſi long-temps retenus
Rendent à ſa beauté des vœux qui luy ſont dûs;
Et du moins par pitié d'un ſi crüel martire
Permettez quelque eſpoir à ce cœur qui ſouſpire.

CHRYSANTE.

Voſtre amour pour Doris eſt un ſi grand bonheur,
Que je voudrois ſur l'heure en accepter l'honneur,
Mais vous voyez le point où me réduit Philiste,
Et comme ſon caprice à mes ſouhaits reſiste.
Trop chaud amy qu'il eſt, il s'emporte à tous coups
Pour un fourbe inſolent qui ſe moque de nous.
Honteuſe qu'il me force à manquer de promeſſe,
Je n'oſe vous donner une réponſe expreſſe,
Tant je crains de ſa part un deſordre nouveau.

CELIDAN.

Vous me tüez, Madame, & cachez le coûteau.
Sous ce détour diſcret un refus ſe colore.

CHRYSANTE.

Non, Monſieur, croyez-moy, voſtre offre nous honore,
Auſſi dans le refus j'aurois peu de raiſon,
Je connoy voſtre bien, je ſçay voſtre maiſon;
Voſtre pére jadis (hélas, que cette hiſtoire
Encor ſur mes vieux ans m'eſt douce en la mémoire!)
Voſtre feu pére, dy-je, eut de l'amour pour moy,
J'étois ſon cher objet, & maintenant je voy
Que comme par un droit ſucceſſif de famille
L'amour qu'il eut pour moy vous l'avez pour ma fille.
S'il m'aimoit je l'aimois, & les ſeules rigueurs
De ſes crüels parens diviſérent nos cœurs.
On l'éloigna de moy par ce maudit uſage
Qui n'a d'égard qu'aux biens pour faire un mariage,
Et ſon pére jamais ne ſouffrit ſon retour
Que ma foy n'euſt ailleurs engagé mon amour.
En vain à cét Hymen j'oppoſay ma conſtance,
La volonté des miens vainquit ma reſiſtance.
Mais je reviens à vous, en qui je voy portraits
De ſes perfections les plus aimables traits:
Afin de vous oſter deſormais toute crainte
Que deſſous mes diſcours ſe cache aucune feinte,
Allons trouver Philiſte, & vous verrez alors
Comme en voſtre faveur je feray mes efforts.

CELIDAN.

Si de ce cher objet j'avois meſme aſſeurance,
Rien ne pourroit jamais troubler mon eſpérance.

DORIS.

Je ne ſçay qu'obéïr & n'ay point de vouloir.

CELIDAN.

Employer contre vous un abſolu pouvoir!
Ma flame d'y penſer ſe tiendroit criminelle.

CHRYSANTE.

Je connoy bien ma fille, & je vous réponds d'elle,
Dépeſchons ſeulement d'aller vers ces Amants.

CELIDAN.

Allons, mon heur dépend de vos commandemens.

SCENE VII.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

Ma douleur, qui s'obſtine à combattre ma joye
Pouſſe encor des ſouſpirs bien que je vous revoye,
Et l'excès des plaiſirs qui me viennent charmer
Meſle dans ces douceurs je ne ſçay quoy d'amer.
Mon ame en eſt enſemble, & ravie, & confuſe:
D'un peu de laſcheté voſtre retour m'accuſe,
Et voſtre liberté me reproche aujourd'huy
Que mon amour la doit à la pitié d'autruy.
Elle me comble d'aiſe & m'accable de honte,
Celuy qui vous la rend en m'obligeant m'affronte,
Un coup ſi glorieux n'appartenoit qu'à moy.

CLARICE.

Vois-tu dans mon esprit des doutes de ta foy?
Y vois-tu des ſoupçons qui bleſſent ton courage,
Et diſpoſent ta bouche à ce faſcheux langage?
Ton amour & tes ſoins trompez par mon malheur,
Ma priſon inconnuë a bravé ta valeur,
Que t'importe à preſent qu'un autre m'en délivre,
Puisque c'eſt pour toy ſeul que Clarice veut vivre,
Et que d'un tel orage en bonace reduit
Célidan a la peine & Philiste le fruit?

PHILISTE.

Mais vous ne dites pas que le point qui m'afflige
C'eſt la reconnoiſſance où l'honneur vous oblige;
Il vous faut eſtre ingrate, ou bien à l'avenir
Luy garder en voſtre ame un peu de ſouvenir.
La mienne en eſt jalouſe, & trouve ce partage,
Quelque inégal qu'il ſoit, à ſon deſavantage,
Je ne puis le ſouffrir, nos penſers à tous deux
Ne devroient à mon gré parler que de nos feux,
Tout autre objet que moy dans voſtre esprit me pique.

CLARICE.

Ton humeur à ce conte eſt un peu tyranique,
Penſes-tu que je veuille un Amant ſi jaloux?

PHILISTE.

Je taſche d'imiter ce que je vois en vous;
Mon esprit amoureux, qui vous tient pour ſa Reine,
Fait de vos actions ſa régle ſouveraine.

CLARICE.

Je ne puis endurer ces propos outrageux,
Où me vois-tu jalouſe afin d'eſtre ombrageux?

PHILISTE.

Quoy! ne l'étiez-vous point l'autre jour qu'en viſite
J'entretins quelque temps Bélinde & Chryſolite?

CLARICE.

Ne me reproche point l'excès de mon amour.

PHILISTE.

Mais permettez-moy donc cét excès à mon tour,
Eſt-il rien de plus juste, ou de plus équitable?

CLARICE.

Encor pour un jaloux tu ſeras fort traitable,
Et n'és pas maladroit en ces doux entretiens
D'accuſer mes defauts pour excuſer les tiens.
Par cette liberté tu me fais bien paroiſtre
Que tu crois que l'Hymen t'ait déja rendu maiſtre,
Puisque laiſſant les vœux & les ſubmiſſions
Tu me dis ſeulement mes imperfeсtions.
Philiste, c'eſt douter trop peu de ta puiſſance,
Et prendre avant le temps un peu trop de licence;
Nous avions noſtre Hymen à demain arrété,
Mais pour te bien punir de cette liberté,
De plus de quatre jours ne croy pas qu'il s'achéve.

PHILISTE.

Mais ſi durant ce temps quelqu'autre vous enléve,
Avez-vous ſeureté que pour voſtre ſecours
Le meſme Célidan ſe rencontre toûjours?

CLARICE.

Il faut ſçavoir de luy s'il prendroit cette peine.
Voy ta mére, & ta ſœur que vers nous il améne,
Sa réponſe rendra nôs debats terminez.

PHILISTE.

Ah! mére, ſœur, amy, que vous m'importunez!

SCENE VIII.

CHRYSANTE, DORIS, CELIDAN, CLARICE, PHILISTE.

CHRYSANTE *à Clarice.*

Je viens après mon fils vous rendre une aſſeurance,
De la part que je prens en voſtre délivrance,
Et mon cœur tout à vous ne ſçauroit endurer
Que mes humbles devoirs oſent ſe différer.

CLARICE *à Chryſante.*

N'uſez point de ce mot vers celle dont l'envie
Eſt de vous obéir le reſte de ſa vie,

Que ſon retour rend moins à ſoy-meſme qu'à vous :
Ce brave Cavalier accepté pour époux,
C'eſt à moy deſormais, entrant dans ſa famille,
A vous rendre un devoir de ſervante & de fille :
Heureuſe mille fois, ſi le peu que je vaux
Ne vous empeſche point d'excuſer mes defauts,
Et ſi voſtre bonté d'un tel choix ſe contente.

CHRYSANTE *à Clarice.*

Dans ce bien exceſſif qui paſſe mon attente
Je ſoupçonne mes ſens d'une infidelité,
Tant ma raiſon s'oppoſe à ma crédulité.
Surpriſe que je ſuis d'une telle merveille,
Mon eſprit tout confus doute encor ſi je veille,
Mon ame en eſt ravie, & ces raviſſemens
M'oſtent la liberté de tous remercimens.

DORIS *à Clarice.*

Souffrez qu'en ce bonheur mon zéle m'enhardiſſe
A vous offrir, Madame, un fidelle ſervice.

CLARICE *à Doris.*

Et moy ſans compliment qui vous farde mon cœur
Je vous offre & demande une amitié de ſœur.

PHILISTE *à Célidan.*

Toy, ſans qui mon malheur étoit inconſolable,
Ma douleur ſans eſpoir, ma perte irréparable,
Qui m'as ſeul obligé plus que tous mes amis,
Puiſque je te doy tout, que je t'ay tout promis.

Ceſſe de me tenir dedans l'incertitude,
Dy moy par où je puis ſortir d'ingratitude,
Donne-moy le moyen après un tel bien-fait
De réduire pour toy ma parole en effet.

CELIDAN *à Philiste.*

S'il eſt vray que ta flame & celle de Clarice
Doivent leur bonne iſſuë à mon peu de ſervice,
Qu'un bon ſuccès par moy réponde à tous vos vœux,
J'oſe t'en demander un pareil à mes feux,
J'oſe te demander ſous l'aveu de Madame
Ce digne & ſeul objet de ma ſecrette flame,
Cette ſœur que j'adore, & qui pour faire un choix
Attend de ton vouloir les favorables loix.

PHILISTE *à Célidan.*

Ta demande m'étonne enſemble & m'embaraſſe,
Sur ton meilleur amy tu brigues cette place,
Et tu ſçais que ma foy la réſerve pour luy.

CHRYSANTE *à Philiste.*

Si tu n'as entrepris de m'accabler d'ennuy,
Ne te fay point ingrat pour une ame ſi double.

PHILISTE *à Célidan.*

Mon esprit diviſé de plus en plus ſe trouble ;
Diſpenſe-moy, de grace, & ſonge qu'avant toy
Ce bizarre Alcidon tient en gage ma foy.
Si mon amour eſt grand, l'excuſe t'eſt ſenſible,
Mais je ne t'ay promis que ce qui m'eſt poſſible,

Et cette foy donnée oſte de mon pouvoir
Ce qu'à noſtre amitié je me ſçay trop devoir.

CHRYSANTE *à Philiste.*

Ne te reſſouvien plus d'une vieille promeſſe,
Et juge en regardant cette belle Maîtreſſe
Si celuy qui pour toy l'oſte à ſon raviſſeur
N'a pas bien mérité l'échange de ta ſœur.

CLARICE *à Chryſante.*

Je ne ſçaurois ſouffrir qu'en ma preſence on die
Qu'il doive m'acquérir par une perfidie,
Et pour un tel amy luy voir ſi peu de foy,
Me feroit redouter qu'il en euſt moins pour moy,
Mais Alcidon ſurvient, nous l'allons voir luy-meſme
Contre un rival & vous diſputer ce qu'il aime.

SCENE IX.

CLARICE, ALCIDON, PHILISTE, CHRYSANTE, CELIDAN, DORIS.

CLARICE *à Alcidon.*

Mon abord t'a ſurpris, tu changes de couleur,
Tu me croyois ſans doute encor dans le malheur,

Voicy qui m'en délivre, & n'étoit que Philiste
A ſes nouveaux deſſeins en ta faveur reſiste,
Cét amy ſi parfait qu'entre tous tu chéris
T'auroit pour recompenſe enlevé ta Doris.

ALCIDON.

Le deſordre éclatant qu'on voit ſur mon viſage
N'eſt que l'effet trop prompt d'une ſoudaine rage :
Je forcéne de voir que ſur voſtre retour
Ce traiſtre aſſeure ainſi ma perte & ſon amour.
Perfide, à mes dépens tu veux donc des Maîtreſſes,
Et mon honneur perdu tu gagnes leurs careſſes?

CELIDAN *à Alcidon.*

Quoy, j'ay ſçeu jusqu'icy cacher tes laſchetez,
Et tu m'oſes couvrir de ces indignitez!
Ceſſe de m'outrager, ou le respect des Dames
N'eſt plus pour contenir celuy que tu diffames.

PHILISTE *à Alcidon.*

Cher amy, ne crains rien, & demeure aſſeuré
Que je ſçay maintenir ce que je t'ay juré,
Pour t'enlever ma ſœur il faut m'arracher l'ame.

ALCIDON *à Philiste.*

Non, non, il n'eſt plus temps de déguiſer ma flame,
Il te faut malgré moy faire un honteux aveu
Que ſi mon cœur bruſloit, c'étoit d'un autre feu.
Amy, ne cherche plus qui t'a ravy Clarice,
Voicy l'autheur du coup, & voila le complice.
Adieu, ce mot laſché, je te ſuis en horreur.

SCENE X.

CHRYSANTE, CLARICE, PHILISTE, CELIDAN, DORIS.

CHRYSANTE *à Philiste.*

Et bien, rebelle, enfin ſortiras-tu d'erreur?

CELIDAN *à Philiste.*

Puis que ſon deſespoir vous découvre un mystére
Que ma discretion vous avoit voulu taire,
C'eſt à moy de montrer quel étoit mon deſſein.
Il eſt vray qu'en ce coup je luy prétay la main,
La peur que j'eus alors qu'après ma reſistance,
Il ne trouvaſt ailleurs trop fidelle aſſistance...

PHILISTE *à Célidan.*

Quittons-là ce discours, puisqu'en cette action
La fin m'éclaircit trop de ton intention,
Et ta ſincérité ſe fait aſſez connoiſtre.
Je m'obstinois tantoſt dans le party d'un traiſtre,
Mais au lieu d'affoiblir vers toy mon amitié,
Un tel aveuglement te doit faire pitié.
Plains moy, plains mon malheur, plains mon trop de franchiſe
Qu'un amy déloyal a tellement ſurpriſe,
Voy par là comme j'aime, & ne te ſouvien plus
Que j'ay voulu te faire un injuste refus.

Fay malgré mon erreur que ton feu perſévére,
Ne puny point la ſœur de la faute du frére,
Et reçoy de ma main celle que ton deſir
Avant mon imprudence avoit daigné choiſir.

CLARICE *à Célidan.*

Une pareille erreur me rend toute confuſe,
Mais icy mon amour me ſervira d'excuſe.
Il ſerre nos esprits d'un trop étroit lien
Pour permettre à mon ſens de s'éloigner du ſien.

CELIDAN.

Si vous croyez encor que cette erreur me touche,
Un mot me ſatisfait de cette belle bouche,
Mais hélas, quel espoir oſe rien préſumer
Quand on n'a pû ſervir & qu'on n'a fait qu'aimer?

DORIS.

Reünir les esprits d'une mére & d'un frére,
Du choix qu'ils m'avoient fait avoir ſçeu me défaire,
M'arracher à Florange & m'oſter Alcidon,
Et d'un cœur généreux me faire l'heureux don,
C'eſt avoir ſçeu me rendre un aſſez grand ſervice
Pour espérer beaucoup avec quelque justice,
Et puisque on me l'ordonne, on peut vous aſſeurer
Qu'alors que j'obéïs c'eſt ſans en murmurer.

CELIDAN.

A ces mots enchanteurs tout mon cœur ſe déploye,
Et s'ouvre tout entier à l'excès de ma joye.

CHRYSANTE.

Que la mienne eſt extréme, & que ſur mes vieux ans
Le favorable Ciel me fait de doux preſens!
Qu'il conduit mon bonheur par un reſſort étrange!
Qu'à propos ſa faveur m'a fait perdre Florange!
Puiſſe-t'elle pour comble accorder à mes vœux
Qu'une éternelle paix ſuive de ſi beaux nœuds,
Et rendre par les fruits de ce double Hyménée
Ma derniére vieilleſſe à jamais fortunée.

CLARICE *à Chryſante.*

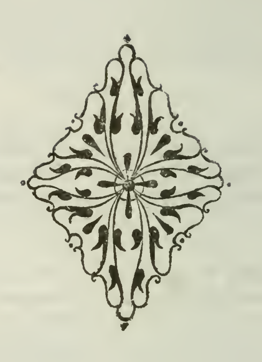
Cependant pour ce ſoir ne me refuſez pas
L'heur de vous voir icy prendre un mauvais repas,
Afin qu'à ce qui reste enſemble on ſe prepare,
Tant qu'un mystére ſaint deux à deux nous ſépare.

CHRYSANTE *à Clarice.*

Nous éloigner de vous avant ce doux moment,
Ce ſeroit me priver de tout contentement.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.







NOTES.

AU LECTEUR.

Page 5. — *Les Hollandois m'ont frayé le chemin.* — Les Elzévirs avaient adopté ce système dès 1630.

P. 8. — *Dans celle qui s'est faite in folio.* — L'édition de 1663 en 2 vol. in-fol., où parut pour la première fois l'avis au lecteur sur le nouveau système orthographique.

DISCOURS DE L'UTILITÉ, ET DES PARTIES DU POEME DRAMATIQUE.

P. 11. — Ce discours se trouve dans l'édition de 1660, 3 vol. in-8°.

P. 13. — *Il ne faut pas prétendre...* — Aristote, *Poëtique,* XIV, 2.

P. 14. — *Aristote le dit.* — Ibid., XV, 6.

— *Où il parle de la Comédie.* — Ibid., IX, 5.

P. 14. — Appliquant *ainſi* aux conditions du Sujet. — Éditions antérieures à 1682.

— *Il en donne pour éxemple la Fleur d'Agaton.* — *Poétique*, IX, 7.

— *La Fleur d'Agaton.* — Cette pièce, d'un poëte contemporain d'Eschyle et de Sophocle, ne nous est pas parvenue.

P. 15. — *Noſtre Docteur dit...* — *Poëtique*, XIV, 10.

P. 16. — *Auſſi les anciennes Tragédies...* — Ibid., XIII, 5.

P. 18. — *Centuriæ ſeniorum...* — Horace, *Art poétique*, t. I, p. 253, éd. Lemerre.

P. 19. — *Ces ornemens ambitieux, qu'Horace...* — Ibid., p. 259.

P. 20 — *Cette démangeaiſon qu'Horace...* — Ibid., p. 242.

P. 22. — *Le Thyeste de Sénéque.* — Pièce de Monléon, représentée en 1633.

— *Dès le temps d'Aristote.* — *Poëtique*, XIII, 7.

P. 24. — *Aristote en nomme quatre.* — Ibid., XII.

— *Ce Philoſophe y en trouve ſix.* — Ibid., VI, 6.

P. 25. — *Une imitation de perſonnes baſſes.* — Ibid., V, 1.

P. 26. — *Pour s'élever jusqu'à la Tragédie.* — Ainsi dans toutes les éditions antérieures à 1682, où l'on trouve *pour l'élever*.

P. 27. — *Nec minimum meruere decus...* — Horace, *Art poétique*, t. I, p. 249.

— *O imitatores...* — Horace, *Épîtres*, liv. I, ép. XIX, t. II, p. 222.

— *Dit Tacite.* — *Annales*, liv. XI, ch. XXIV.

P. 30. — *Pour la Comédie, Aristote.* — *Poëtique*, XIII, 8.

P. 31. — *La dispute du meſme Ajax & d'Uliſſe.* — Tra-

gédie de Benserade : *La Mort d'Achille, et la Dispvte de ses armes*, 1637, in-4°.

P. 33. — *C'eſt ainſi qu'Aristote.* — *Poétique*, VII, 2, 5, 7.

P. 34 — *Dont je arleray en un autre lieu.* — Dans le *Discours de la Tragédie.*

P. 35. — *Aristote leur prescrit.* — *Poétique*, XV, 1.

— *Horace a pris ſoin de décrire.* — *Art poétique*, t. I, p. 239 et 241.

P. 36. — *Un paſſage d'Aristote.* — *Poétique*, XV, 8.

P. 37. — *Robortel.* — Robortello (Francisco), philologue italien (1516-1567), qui a publié une excellente édition d'Aristote.

— *Iracundus, inexorabilis.* — *Art poét.*, t. I, p. 249.

— *Pacius.* — Alexander Paccius, traducteur de *Aristotelis Poetica, per Alexandrvm Paccivm... in latinvm conversa. Aldus, M. D XXXVI*, in-8°.

— *Victorius.* — Vettori (Petro), critique italien, auteur d'une édition de la *Poétique* d'Aristote en 1573.

— *Heinſius.* — Heinsius (Daniel) (1580-1655), éditeur de la *Poétique* d'Aristote en 1611.

P. 38. — *Castelvétro.* — Castelvetro (Lodovico), critique italien (1505-1571), auteur de *La Poetica d'Aristotele volgarissata e sposta*, 1570, in-4°.

— *Ce qu'entend Aristote.* — *Poétique*, XV, 6.

P. 40. — *Ce qu'Horace dit des Mœurs.* — *Art poétique*, t. I, p. 241.

P. 41. — *Sit Medea ferox.* — Ibid, p. 239.

P. 42. — ... *Servetur ad imum.* — Ibid., p. 259.

— *Ce qu'Aristote appelle des mœurs.* — *Poétique*, XV, 5.

P. 42 — *Ce qu'entend Aristote.* — *Poétique,* VI, 11.

P. 43. — *Ce Philosophe dit en suite.* — Ibid., VI, 12.

P. 45. — *Voilà tout ce que nous en dit Aristote.* — Ibid., XII, 2.

P. 48. — *J'ay trouvé le moyen d'y remédier en cette Edition.* — Ce changement était déjà fait dans l'édition de 1660.

P. 53. — *L'Episode selon Aristote.* — *Poëtique,* IV, 15, et XVII, 6.

P. 54. — *Aristote blasme fort les Episodes détachez.* — Ibid., IX, 10.

P. 55. — *Mariane.* — *Mariamne, Tragédie. Par Alexandre Hardy.* T. II, p. 393, du *Theatre. Paris, 1623-1628.*

— *L'excellence de l'Acteur.* — Mondory, acteur français (1580-1651), un des meilleurs comédiens de la troupe du Marais.

P. 58. — *Balzac.* — J.-L. Guez de Balzac, littérateur français (1594-1654), membre de l'Académie française.

EXAMEN DE *MELITE.*

P. 61. — Cet examen et les suivants ont paru en 1660.

— *Hardy.* — Alexandre Hardy, poëte dramatique français (1560-1632), dont le *Théâtre, Paris, 1623-1628,* forme 6 vol. in-8°.

P. 65. — *Ce que j'examineray ailleurs.* — Dans le *Discours des trois unitez.*

EXAMEN DE *LA GALLERIE DU PALAIS.*

P. 76. — *Les Trachiniennes.* — Tragédie de Sophocle.

— *Les Phœniciennes.* — Tragédie d'Euripide.

P 79. — *Dégagé des pointes dont j'ay parlé.* — Dans les Examens de *Clitandre* et de *La Veuve*. Voyez pp. 67 et 75.

EXAMEN DE *LA SUIVANTE*.

P. 83. — *La peinture que fait Quintilian.* — IIe Déclamation, ch. XIV.

P. 84. — *Ce paſſedroit... dont j'ay déja parlé.* — Dans l'Examen de *La Gallerie du Palais*. Voyez p. 78.

P. 85. — *Quand je m'expliqueray ſur l'unité de lieu.* — Dans le *Discours des trois unitez*.

EXAMEN DE *MEDÉE*.

P. 94. — *Je penſe l'avoir déja dit.* — Dans le *Discours de l'utilité, et des parties du poëme dramatique*. Voyez p. 52.

EXAMEN DE *L'ILLUSION*.

P. 99. — *Ces deux vers d'Horace.* — *Art poét.*, t. I, p. 237.

MELITE.

P. 101. — Cette piéce, représentée à Paris à la fin de 1629 ou au commencement de 1630, ne fut publiée qu'en 1633. En voici le titre original : « MELITE, OV LES FAVSSES LETTRES. PIECE COMIQUE. A Paris, chez François Targa, au premier pillier de la grande Salle du Palais, deuant les Consultations, au Soleil d'or. M.DC.XXXIII. Avec priuilege dv Roy. » In-4o de 6 feuillets non chiffrés et de 150 pages.

P. 111. — *Je me range toûjours* avec *la verité.* — Les éditions de 1668 et 1682 seules portent *d'avec*.

P. 120. — *Se mettre en pourpoint.* — Se disposer pour se battre (Littré).

P. 128. — Ce sonnet, composé avant la pièce (voir notre Notice), parut en 1632 dans les *Meslanges poetiques* qui suivent *Clitandre.*

P. 129. — *Qui tenoit ta franchise.* — C'est-à-dire qui l'avait captivé. Franchise, dit Littré, état de celui qui n'est assujetti à aucun maître; liberté.

P. 133. — *Plége.* — Ancien terme de jurisprudence. Celui qui sert de garant, de caution (Littré).

CLITANDRE.

P. 199. — Cette comédie fut imprimée, l'année même de sa représentation, sous le titre suivant : « CLITANDRE, OV L'INNOCENCE DELIVRÉE TRAGI-COMEDIE. DEDIÉE A MONSEIGNEVR LE DVC DE LONGVEVILLE. *Paris, chez François Targa... M. DC. XXXII. Auec Priuilege du Roy.* » C'est un volume in-8° de 159 pages en y comprenant les « MESLANGES POETIQVES DU MESME », qui commencent à la page 121.

P. 240. — *Qu'on les traisne à la bouë.* — C'est-à-dire qu'on les traîne sur la claie et qu'on les jette ensuite à la voirie.

P. 257. — Tu *devois* pour le moins... — L'édition de 1682 donne *devrois,* qui ne se trouve pas dans les autres.

P. 269. — Il suffit *de* Cleon. — Il suffit *que,* seulement dans l'édition de 1682.

P. 279. — Qui voudra desormais se *fier* (1682).

LA VEFVE.

P. 289. — La première édition, vol. in-8° de 20 feuillets non chiffrés et de 144 pages, a pour titre : La Vefve ov le traistre trahy, comedie. A Paris, chez François Targa... M.DC.XXXIV. *Auec Priuilege du Roy.*

P. 293. — *Eau d'Ange.* — Ancienne eau aromatique analogue à l'eau de rose ou à celle de fleur d'orange (Littré).

P. 298. — *Céladon.* — Personnage de l'*Astrée*, roman publié par d'Urfé en 1610.

P. 334 — Que je te veux *de* mal. — Ainsi dans toutes les éditions antérieures.

P. 340. — *Le discours de Cloris.* — *Melite,* acte III, sc. v, p. 156.

P. 341. — Un *masque* de courage (1682).

P. 343. — *Rendre le change à quelqu'un.* — Lui répliquer fortement, lui rendre la pareille (Furetière)

— *Au regard de.* — En ce qui concerne, par rapport à (Littré).

P. 347. — *Courratier.* — Synonyme de courtier, pris en mauvaise part. Pour l'étymologie du mot courtier, Littré dit : Berry, picard et saintongeois, *couratier,* vagabond, coureur.

P. 352. — *Tappabort* — Sorte de bonnet pour la campagne, dont on peut rabattre les bords, pour se garantir de la pluie et du vent (Littré). Voyez la gravure des éditions de 1660 et de 1664.

P. 367. — *Rapprocher* de son prémier amour. — L'édition de 1682 donne : *t'approcher*.

P. 380 :

Que nos maux en plaiſirs ſe doivent convertir.

Vers passé dans l'édition de 1682.

P. 390. — *Portraits.* — Reproduits.

P. 398. — *Forcener.* — Devenir furieux.

P. 399. — Trop *fidelle* aſſistance. — On a, par erreur, mis *foible* en 1682.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



Achevé d'imprimer

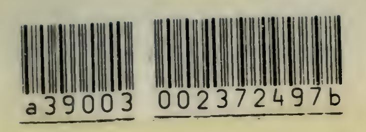
le 10 mars mil huit cent quatre-vingt-un

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS


a39003 002372497b